

**Sexisme aux Arts Décoratifs,
lutter pour l'égalité.**

Sexisme aux Arts Décoratifs, lutter pour l'égalité.

Alexandra Piat,
sous la direction de **Lucile Encrevé.**

«Écrivez ce que vous désirez écrire, c'est tout ce qui importe, et nul ne peut prévoir si cela importera pendant des siècles ou pendant des jours. Mais sacrifier un cheveu de la tête de votre vision, une nuance de sa couleur, par déférence envers quelque maître d'école tenant une coupe d'argent à la main ou envers quelque professeur armé d'un mètre, c'est commettre la plus abjecte des trahisons.»

Une chambre à soi, **Virginia Woolf**

Avant de commencer.

Je suis la fille d'un homme et d'une femme et la sœur de trois hommes. Je suis blanche, valide, et de classe sociale aisée. Voilà ce que je suis depuis toujours. Mais aussi je suis femme, hétérosexuelle, féministe, anti-spéciste, écologiste, activiste de la cohésion sociale au sein d'un mouvement de jeunesse.

Voilà ce que je suis devenue. Je suis en lutte, je suis optimiste, utopiste, très peu naïve.

Je crois qu'il est important de se situer. De prendre conscience de la place que la société nous accorde, des privilèges ou des limites qu'elle nous donne, et de là, comprendre les biais que peuvent prendre nos idées, nos écrits, nos travaux.

C'est de là que j'écris, de ce point de vue. Parce que je suis femme, ma place au sein de l'École des Arts Décoratifs de Paris n'est pas la même que celle de tous mes camarades. Parce que je suis féministe, optimiste et utopiste, je veux lutter pour que nos places, à mes camarades et moi-même soient égales, que nos chances soient équitables, que nos comforts soient identiques. C'est le sens que je choisis de donner à mes dernières années dans cette école.

En mai 2015, j'ai vingt-trois ans et je passe l'entretien final du concours d'entrée en première année aux Arts Décoratifs. Pour cet entretien nous devons lire trois livres, si je n'ai pas lu entièrement les deux autres, il en est un que j'ai dévoré : *Une chambre à soi* de Virginia Woolf, écrit en 1929. Ce texte fut un déclic pour moi, quand relativement peu consciente de tous les aspects du sexisme ambiant, je lis ce qui sera ma première lecture féministe. Le mélange d'ironie et d'agacement dont fait preuve Woolf tout au long de ce texte me plaît, il correspond à ma manière de voir les choses et les constats et réflexions qu'expose l'autrice me

frappent par leur actualité. Lors de l'entretien, la discussion se passe bien et ce livre semble m'aider à exposer à mon jury qui je suis, comment je réfléchis et ce à quoi j'aspire. Woolf dans *Une chambre à soi* réfléchit aux conditions des femmes, et plus spécifiquement à ce qui leur est nécessaire pour être libres dans la création. Tout au long de ma scolarité aux Arts Décoratifs ce texte m'accompagne et il vous accompagnera durant la lecture de ce mémoire.

Depuis des générations et des générations les femmes doivent se contenter de moins d'ambitions, d'argent, de sécurité, de temps, et d'espace. Notre école n'a pas échappé au schéma qui régit la société, elle s'est construite sur les mêmes bases que le reste du monde. Mais si la société peut changer, les Arts Décoratifs le peuvent aussi et si les Arts Décoratifs le peuvent, alors la société le peut aussi.

Une école d'art est un terrain d'expérimentations, un vivier d'idées, de nouveautés, de ré-inventions, de ratés, de nouveaux commencements et de réussites. Je défie mes camarades, mais surtout notre direction, nos enseignantes et enseignants, l'école entière et son personnel de se prêter au jeu de la remise en question, et du nouveau commencement.

Comment les genres, et particulièrement les femmes sont-elles traitées aux Arts Décoratifs de Paris? Y écoute-t-on la parole des femmes? Les diversités de genre y sont-elles prises en compte? Les femmes se sentent-elles libres d'être elles-mêmes et se sentent-elles en sécurité où qu'elles soient dans leur école? L'École des Arts Décoratifs prend-elle les mesures adéquates lors de fautes commises à l'encontre d'une personne en raison de son genre? L'égalité salariale y est-elle respectée? La création est-elle aussi libre pour un genre que pour l'autre? L'école des Arts Décoratifs forme-t-elle ses élèves à créer pour une société égalitaire?

Et finalement, l'École des Arts Décoratifs veut-elle s'engager pour plus d'égalité de genre en son sein?

Si la réponse à cette dernière question est oui, alors l'école des Arts Décoratifs de Paris a du pain sur la planche. Mais comment doit-elle agir, et par où doit-elle commencer ?

En tentant de répondre à toutes les questions préalablement posées, nous allons tomber de nos chaises et hurler une colère qui nous sera reprochée. Et pourtant il faudra bien un jour pour l'ensemble de l'école affronter la réalité: aux Arts Décoratifs comme ailleurs, la situation est déplorable. Enseignants et enseignantes, techniciennes et techniciens, administrateurs et administratrices, étudiantes et étudiants, dirigeants et ... dirigeants, femmes, et surtout hommes, doivent s'armer d'humilité et de courage dans la prise de conscience nécessaire à la construction d'un espace de vie étudiante égalitaire et paisible pour toutes et tous. Dans la mesure évidemment, où chacun et chacune veut plus d'égalité, de confort, d'épanouissement et d'harmonie pour toutes les composantes de cette école.

Dans le cadre de mon mémoire, et en partant de l'idée que l'École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs accepte le travail qu'elle doit faire sur elle-même, je tenterai d'être force de propositions, en établissant un état des lieux sérieux de l'école. Je veux poser des questions, remettre en question, interroger, analyser, éplucher, puis proposer. Hors de question pour moi de juger, critiquer ou accuser, sans proposer ou mettre en valeur solutions, changements, nouveautés et actions à mettre en place.

On va me demander des faits, on va me demander d'être précise et limpide. Il faudra d'abord que tout lecteur ou toute lectrice de ce mémoire me fasse confiance, car le sexisme et les problèmes qui lui sont liés ne sont pas seulement faits, préjugés évidents, preuves inéluctables. Non, le sexisme est vicieux, il est insidieux et se répand dans nos moindres comportements. Les nôtres, ceux des hommes mais aussi des femmes. Cela demande une grande remise en question à chacun et chacune pour se rendre compte de l'empreinte du patriarcat¹ et du sexisme sur nos gestes et nos mots quotidiens. C'est notre impact personnel qu'il

1. Voir lexique
«Patriarcat»

faut revoir, et aussi savoir identifier et dénoncer toute dérive dont nous serions témoins. Je disais donc que des faits me seront demandés, je vous le dis dès lors, il n'y aura pas que des faits. Il y aura des ressentis, des ambiances, des atmosphères, des malaises et des non-dits. Tout ce qui n'est pas répréhensible, tout ce qui prend bien plus de temps à rétablir. Ce pourquoi nous avons besoin d'éducation, d'une meilleure éducation.

Je ne suis ni chercheuse, ni docteure en sciences sociales. C'est au titre d'étudiante et de militante que je tenterai de vous proposer mon regard et celui de mes camarades sur notre lieu d'enseignement, de vie. Ce lieu qui nous façonne pendant deux, quatre ou cinq ans. C'est par amour pour ce lieu et ses occupant·es que j'ai passé une année à l'arpenter pour en donner une critique que j'espère juste, sincère et constructive.

Sommaire

Introduction

p. 15

Interdites empêchées invisibilisées

p. 25

Les femmes aux Arts Décoratifs aujourd'hui: faire le constat

p. 55

Construire un lieu d'enseignement égalitaire

p. 89

Conclusion

p. 133

Lexique

p. 141

Bibliographie

p. 149

Annexes

p. 159

Merci

p. 181

«Quoi qu'il en soit, quand un sujet se prête à de nombreuses controverses – ce qui est le cas pour tout ce qui, d'une façon ou d'une autre, a trait au «sexe» – on ne peut espérer dire la vérité et on doit se contenter d'indiquer le chemin suivi pour parvenir à l'opinion qu'on soutient.»

Une chambre à soi, **Virginia Woolf**

Introduction

Patriarcat : système qui utilise, soit ouvertement, soit de façon plus subtile, tous les mécanismes institutionnels et idéologiques à sa portée (le droit, la politique, l'économie, la morale, la science, la médecine, la mode, la culture, l'éducation, les mass média, etc.) pour reproduire cette domination des hommes sur les femmes, de même que le capitalisme les utilise pour se perpétuer.²

En 1975, Judy Chicago livre son combat de femme artiste dans l'ouvrage : *Through the flower : Mon combat d'artiste femme*³. Son but est d'inspirer les plus jeunes artistes femmes et de leur faire gagner le temps qu'elle a perdu à lutter contre la misogynie et le sexisme dans un milieu qui ne la traitait pas comme l'égal de ses confrères, des études jusqu'au monde du travail. Quarante ans après, les femmes sont plus nombreuses mais ne sont toujours pas les égales des hommes, ni dans le monde de l'art et du design, ni dans les écoles qui y mènent.

En 2016, le mouvement MeToo met sens dessus dessous les réseaux sociaux du monde entier : les femmes témoignent. Le hashtag fait l'effet d'une avalanche, plus les femmes parlent des violences qu'elles subissent, plus elles encouragent les autres à s'exprimer. Elles remettent au jour les violences sexistes et sexuelles et leurs chiffres accablants. Rien qu'en France, quatre-vingt-treize mille femmes sont victimes de viol ou de tentatives de viol chaque année et 80% des victimes de ces agressions sexuelles connaissent leur agresseur⁴. Depuis le 1er janvier 2019, cinquante-trois femmes sont mortes assassinées par leur conjoint ou ancien conjoint⁵. Dans les transports en commun, neuf femmes sur dix ont déjà été harcelées.⁶

Peu de gens aujourd'hui peuvent affirmer ne pas se rendre compte de l'ampleur des violences faites aux femmes. Il faut pourtant toujours rappeler ces statistiques, pour prouver autour de nous la légitimité de nos actions pour les droits des femmes, alors que nous savons qu'aucun

2. MICHEL Andrée, *Le féminisme*, collection « Que sais-je ? », éditions Presse Universitaires de France 1979.

3. CHICAGO Judy, *Through the flower : Mon combat d'artiste femme*, Les Presses du réel, 2018 [1975].

4. Statistiques publiées par l'organisation Nous Toutes.

5. Décompte réalisé au jour le jour par l'organisation Nous Toutes.

6. Fnaut, *Harcèlement sexiste dans les transports collectifs routiers et les pôles d'échanges multimodaux*, 2017.

milieu social ou professionnel n'est épargné, que les violences faites aux femmes sont massives et qu'elles sont partout.

Féminisme : Un ensemble de mouvements et d'idées politiques, philosophiques et sociales, qui partagent un but commun : définir, établir et atteindre l'égalité politique, économique, culturelle, personnelle, sociale et juridique entre les femmes et les hommes. Le féminisme a donc pour objectif d'abolir, dans ces différents domaines, les inégalités homme-femme dont les femmes sont les principales victimes, et ainsi de promouvoir les droits des femmes dans la société civile et dans la sphère privée⁷.

L'Ensad est une école d'enseignement supérieur qui intègre chaque année plus d'une centaine d'étudiants et d'étudiantes à ses effectifs et elle n'ignore sans doute pas les enjeux de la lutte pour l'égalité entre les genres. Pour autant, les témoignages que vous lirez ici se répètent depuis des générations et les violences perdurent.

«Le pouvoir exercé par les hommes dans la vie quotidienne est un pouvoir qui est institutionnalisé. Il est protégé par la loi. Il est protégé par la religion et les pratiques religieuses. Il est protégé par les universités, qui sont des bastions de la domination masculine. Il est protégé par une police, et par ceux que Shelley appelait «les législateurs non reconnus du monde» : les poètes, les artistes. Contre ce pouvoir, nous avons le silence.»⁸

Les institutions comme notre école façonnent notre avenir et ont le pouvoir et la responsabilité d'agir pour améliorer nos conditions. L'école se doit de préserver notre sécurité, notre confort de vie et d'éducation durant notre scolarité. C'est pourquoi elle a commencé sa remise en question et son travail sur elle-même. La première étape a été la rédaction d'une *Charte pour l'égalité des genres*,

7. Lexique de l'exposition : «Herstory, des archives à l'heure des post-féminismes», Maison des arts - Centre d'art contemporain de Malakoff.

8. Discours de Andrea Dworkin, prononcé en 1983 à la Midwest Regional Conference de la National Organisation for Changing Men, à Saint-Paul, état du Minnesota aux États-Unis, dans DWORKIN Andrea, *Souvenez-vous, résistez, ne cédez pas*, éditions Syllepse, 2017.

qui prend les engagements dont nous avons besoin. Les groupes de travail de rédaction des différentes chartes relatives à l'égalité de genre ou à la lutte contre les harcèlements et violences, ont permis le développement de réflexions, l'ouverture de discussions, et enfin la concrétisation de nos idées en actions. Elles sont à l'origine de mon engagement plus profond pour l'école et de mon projet de mémoire.

Au centre de ma recherche se trouvent mes camarades étudiantes, c'est de ce que je nous sais vivre au sein de l'école que vient ma motivation, c'est pourquoi pour me rendre mieux compte de ce qui pouvait avoir lieu dans l'école j'ai réalisé un questionnaire. Quarante-deux personnes y ont répondu, soixante-deux femmes et dix-huit hommes, de tous les secteurs de l'école. En répondant, ils et elles ont contribué à me construire une vision étendue de vécus différents, essentielle à la construction d'une pensée ancrée dans la réalité. Mes discussions avec des femmes féministes et appartenant à notre milieu m'ont enrichie de leurs savoirs, comme Lucile Encrevé, ma directrice de mémoire, enseignante à l'Ensad et historienne de l'art, ou Julie Crenn, docteure en histoire de l'art et commissaire d'exposition.

Il nous faudra aborder en premier lieu l'entrée difficile des premières femmes dans certaines grandes écoles d'arts et les obstacles qui entravent le chemin des femmes d'hier et d'aujourd'hui vers la reconnaissance et le succès. Le cœur du sujet de ce mémoire sera les femmes des Arts Décoratifs, spécifiquement les étudiantes et les différents aspects des violences qu'elles peuvent subir. Mais aussi la responsabilité du personnel qui les encadre.

Je vous rapporterai les premiers pas concrets de notre école pour y éradiquer les violences et les différentes pistes qui peuvent être explorées pour construire une culture de l'égalité. On verra notamment que l'enseignement qui nous est offert peut avoir un lourd impact sur nos visions du monde, et de notre place dans celui-ci.

Enfin, l'on parlera de l'inclusion des besoins des femmes et de la manière dont on utilise le langage pour s'adresser aux étudiants et étudiantes.

Et justement, ce mémoire est écrit dans un langage inclusif. Cela veut dire qu'à chaque fois que nous parlerons des femmes, nous les nommerons. Car pour chaque fonction, chaque métier, chaque grade, chaque désignation, si le terme est masculin, il existe un équivalent féminin, qu'il convient d'utiliser lorsque l'on désigne à la fois les hommes et les femmes. Dans ce mémoire, le masculin ne l'emportera pas sur le féminin, l'accord de proximité remplacera cette règle, «les étudiants et les étudiantes sont donc acharnées au travail au lieu d'être acharnés». Et lorsque l'on ne pourra pas faire autrement, il faudra bien se résoudre à utiliser le caractère typographique appelé point médian. La règle de proximité, les mots autrice, peintresse ou le point médian peuvent paraître comme de nouvelles inventions, mais ils sont en réalité, à l'exception du point médian, des retours à une langue bien plus égalitaire, qui l'était il y a plus de 3 siècles comme nous le verrons en dernière partie.

« Même au XIXe siècle on n'encourageait pas les femmes à devenir des artistes. Au contraire, on les humiliait, on les souffletait, les sermonnait et les exhortait. La nécessité où elles se trouvèrent de s'opposer à ceci, de désapprouver cela, a dû tendre leurs nerfs à l'extrême et diminuer leur force vitale. Car ici nous nous approchons de ce complexe masculin, une fois encore si intéressant et obscur, qui eut une telle influence sur l'évolution des femmes, le désir profondément enraciné en l'homme, n'ont pas tant qu'elle soit inférieure, mais plutôt que lui soit supérieur, désir qui l'incite à se placer de façon à attirer tous les regards, non seulement dans le domaine de l'art, et à transformer la politique en chasse gardée, même quand le risque qu'il court semble infime et la suppliante humble et dévouée. »

Une chambre à soi, **Virginia Woolf**

**Interdites
Empêchées
Invisibilisées**

L'entrée difficile des premières femmes dans les écoles d'art

Prenons le temps d'un petit retour en arrière sur l'histoire de l'arrivée des femmes aux Arts Décoratifs et d'autres grandes institutions, comme les Beaux-Arts de Paris ou l'école allemande d'architecture et arts appliqués, le Bauhaus. Car si nous sommes en majorité aujourd'hui, il n'en a pas toujours été ainsi.

Les Arts Décoratifs

Jean-Jacques Bachelier, peintre et dessinateur, fonde en 1766 l'École gratuite de dessin qui sera la première école de dessin qui s'adresse à tous⁹ et en sera le directeur jusqu'à sa mort en 1806. L'instruction publique est alors très peu répandue, c'est donc une avancée sociale majeure que cette école permette une éducation pour tous. En effet, l'école donne l'opportunité aux enfants dès l'âge de huit ans, aux apprentis ou aux ouvriers, d'acquérir les techniques du dessin nécessaires à la pratique d'une multitude d'artisanats. On notera ici qu'il n'est pas encore question de compter les femmes dans ce qui est à l'époque appelé « tous ». Dans les années 1780 Bachelier, parmi d'autres avancées, parle d'ouvrir une école de dessin pour jeunes filles à Paris. Dès 1765 dans un ouvrage sur les dessinateurs de Lyon¹⁰, Joubert de l'Hiberderie déclare :

« Qu'il me soit permis de faire ici une observation sur le ridicule usage où l'on est, de ne destiner que les hommes pour le dessin, tandis que les femmes paraissent y être si propres [...] car dès qu'elles [...] ont reçu une certaine éducation et qu'elles s'attachent sérieusement à quelque chose qui leur plaît, nous voyons qu'elles réussissent aussi bien que les hommes et les surpassent même. »

Bachelier le rejoint dans cette idée et écrira même un *Mémoire sur l'éducation des filles*¹¹ pour convaincre du bien-

9. RAYNAUD Patrick (dir.), *Histoire de l'École nationale supérieure des Arts Décoratifs (1766-1941)*, éditions Ensad, 2004.

10. DE L'HIBERDERIE Joubert, *Le dessinateur, pour les fabriques d'étoffes d'or, d'argent et de soie*, 1733.

11. BACHELIER Jean-Jacques, *Mémoire sur l'éducation des filles, présenté aux États-Généraux*, éditions de l'Imprimerie royale, Paris, 1789

fondé de la création de cette école pour jeune filles, où il y dira notamment :

« Pourquoi laisser dans l'ignorance nuisible à la société le sexe qui nous égale en courage, en intelligence, et qui l'emporte sur nous par la constance dans le travail ? Rien de plus simple et de plus facile que les moyens d'opérer cette heureuse révolution ; il s'agit seulement d'éclaircir le sexe que nous avons éloigné des sciences et des arts. »

Et nous prenons ici une grande respiration en réalisant à la lecture de ces mots, que le fondateur de notre école voulait penser les femmes comme une partie du « tous ». Les jeunes femmes que les familles désiraient faire bénéficier de cet enseignement, seraient choisies par des curés, et recommandées par un certificat de bonnes mœurs. Des libertés toutes relatives que l'on imagine nécessaires à l'acceptation par les institutions d'un tel projet, mais néanmoins pour l'époque, il s'agissait, je l'imagine, d'une grande évolution.

Le projet de Bachelier ne verra malheureusement pas le jour immédiatement, en cause les événements de 1789 pendant lesquels Bachelier devra se battre pour le maintien de l'École gratuite de dessin elle-même. C'est en 1803 enfin que l'École gratuite de dessin pour jeunes personnes est créée par Madame Frère de Montizon. En 1849 Rosa Bonheur, grande peintresse animalière du XIX^e siècle, en sera la directrice jusqu'en 1860. C'est suite à l'idée de Pauline Dragon, étudiante en cinquième année Scénographie, qui proposait de renommer l'un des amphithéâtres en lui donnant le nom d'une femme, que notre direction, qui trouvait trop violent de dé-nommer l'un d'eux, décida à la fin de l'année 2018 de renommer notre rotonde, en lui donnant le nom de Rosa Bonheur à partir d'une proposition de Lucile Encrevé. Et maintenant que vous et moi en savons un peu plus sur la femme et peintresse qu'elle était, il est indéniable que le symbole est fort, que le message doit être entendu.

Rosa Bonheur (1822-1899)

Marie-Rosalie Bonheur, dites Rosa Bonheur¹² a été la directrice de l'Ecole nationale de dessin pour jeunes filles de 1849 à 1860, mais c'est peut-être le fait le plus anecdotique de toute sa vie et carrière.

Rosa Bonheur fut à son époque la peintresse, hommes et femmes confondus la plus vendue du monde et qui vendra ses toiles les plus chères. Elle sera d'ailleurs la première à connaître la spéculation sur ses œuvres avec une toile de cinq mètres par deux mètres cinquante qui la rendra mondialement célèbre, Le marché aux chevaux (1855), actuellement au Metropolitan Museum de New-York. Au moment de la vente de ce tableau, ayant besoin d'espace pour les animaux qu'elle veut peindre, elle quitte Paris et achète avec l'argent de la vente le château de By à Thomery, près de Fontainebleau. Elle y fera aménager l'atelier de ses rêves, il se visite aujourd'hui et est gardé presque en l'état depuis sa mort.

En 1865, l'impératrice Eugénie lui remet en personne la distinction de chevalière de la légion d'honneur. C'est la première fois qu'une femme remet la légion d'honneur, mais Rosa Bonheur est aussi la première femme artiste à la recevoir. Elle sera ensuite la première femme à être promue au titre d'officière de la légion d'honneur en 1894.

Fille d'un peintre méconnue Raimond Bonheur et de Sophie Marquis, femme bordelaise très éduquée, Rosa est l'aînée d'une fratrie de quatre enfants. Après avoir cherché à faire connaître son talent seul à Paris, son père fait venir sa femme et ses enfants, les installe à Paris et pour sa part s'enferme dans un couvent Saint-Simmoniens laissant Sophie Marquis s'occuper seule de ses enfants. Sans soutien financier à la mort de son tuteur, la mère de Rosa s'évertue à faire vivre sa famille en travaillant jour et nuit. Elle donne des cours de chant, de piano, et réalise des travaux de couture. À trente et un ans Sophie Marquis

12. Toutes les informations la concernant sont extraites de la visite guidée du Château de By à Thomery et de BONHEUR Rosa, *Ceci est mon testament...*, éditions iXe, 2012.

meurt d'épuisement et Rosa se retrouve seule à onze ans avec ses trois frères et soeur.

C'est à cet âge que Rosa déclare qu'elle ne se mariera jamais et n'aura pas d'enfant. Elle écrira plus tard à propos du mariage :

« Depuis longtemps j'ai compris qu'en mettant sur sa tête la couronne de fleurs d'oranger, la jeune fille se subalternise; elle n'est plus que le pâle reflet de ce qu'elle était avant. Elle devient pour toujours la compagne du chef de la communauté, non pas pour l'égaliser mais pour l'assister dans ses travaux; quelque grande que puisse être sa valeur, elle restera dans l'ombre. »

Son père décide de lui apprendre tout ce qu'il sait : peinture, philosophie, littérature, etc. À partir de douze ans elle se met donc à peindre tous les jours au Louvre et se fait son apprentissage en copiant les anciens. A l'âge de quatorze ans Rosa Bonheur est capable de faire vivre sa famille des fruits de son art et à dix-neuf ans, alors qu'elle est une femme et connue de personne, présente ses dessins au jury du salon parisien. Elle y sera récompensée plusieurs années d'affilées.

Elle se met par la suite à vouloir dessiner de plus gros animaux, mais vivant à Paris elle est obligée de se rendre dans les foires aux bestiaux, à l'époque interdites aux femmes.

Pour peindre de plus gros animaux, Rosa cherche à entrer dans les foires à bestiaux pourtant interdites aux femmes mais n'y parvient pas à cause de sa tenue. Elle fait alors la demande au préfet de Paris pour avoir le droit de porter des pantalons et obtient une « autorisation de travestissement ». C'est la première femme à avoir l'autorisation officielle de porter un pantalon, même si beaucoup d'autres femmes le faisaient de manière officieuse et discrète. Plus tard, elle se fait adopter par ses voisins et voisines,

la famille Micas, auprès desquels elle restera jusqu'à leur mort. Elle se lie particulièrement à leur fille Nathalie, qui toute sa vie sera la compagne de Rosa.

Dans sa propriété Rosa Bonheur possède plus de deux cents animaux, qu'elle considère des êtres parfaits possédant une âme et qu'il convient de peindre en respectant leur perfection. Comme lorsque l'on fait le portrait d'une personne, pour elle, on se doit de peindre l'animal que nous avons devant les yeux et pas n'importe quel autre.

A la mort de son père en 1849 elle le remplace à la direction de l'École gratuite de dessin pour jeunes personnes jusqu'en 1860, année où elle part s'installer, en compagnie des Micas, au château de By.

En 1889 Rosa Bonheur rencontre Anna Klumpke, peintresse venue des Etats-Unis. Dix ans plus tard, quand Anna lui demande si elle peut venir faire son portrait, Rosa l'accueille chez elle et lui demande de bien vouloir rester et de réaliser sa biographie. Anna, malgré une vie professionnelle florissante aux Etats-Unis accepte. Elle sera sa compagne de vie et son amie fidèle jusqu'à la mort de Rosa en 1942. C'est à elle et non à sa famille biologique qu'elle a entretenue toute sa vie que la peintresse légua sa fortune, son château et ses œuvres. Pour une époque où une femme n'est généralement pas libre de disposer de ses biens comme elle l'entend, le geste n'est pas anodin. Toute sa vie, personnelle comme artistique, Rosa Bonheur montre assurance, force de caractère et détermination pour vivre la vie qu'elle se choisissait, sans laisser sa liberté ne dépendre de personne.

En 1860 elle démissionne de la direction de l'école devenue entre temps l'École Impériale et Gratuite de Dessin pour les demoiselles. En 1890, celle-ci sera rattachée à l'École Nationale des Arts Décoratifs mais ce n'est qu'en 1949, au moment où le diplôme de l'école devient un diplôme d'État de décorateur, que les garçons et les filles seront réunis en mixité.¹⁴ Finalement si l'on considère que les femmes sont une partie intégrante de l'école depuis 1890, nous, étudiantes des Arts Décoratifs ne fêteront nos deux cent cinquante ans qu'en 2140 ...

Justement, à l'occasion des deux cent cinquante ans, les Arts Décoratifs publient en 2017 un livre titré 250 illustres, 1767-2017, Dictionnaire et écrit par René Lesné, ancien professeur et directeur des études de l'Ensad. Je me suis intéressée de plus près à cet ouvrage pour en constater peu de considération pour les étudiantes de l'école. Dans l'édito de Marc Partouche, notre directeur jusqu'en 2018, on peut lire: «L'intérêt d'un tel ouvrage est de refléter une vision de l'histoire arrêtée à un moment donné, un arrêt sur image. Ne pouvant être exhaustif, le choix est toujours sujet à caution: il est facile d'en regretter les absents ...» Je dirais plutôt, cher directeur, que nous en regrettons les absentes. Ce recueil n'est pas un travail de recherche de ceux et celles des élèves, des enseignant·es ou des directeur·trices qui ont marqué l'école et l'art, mais plutôt de ceux et celles que l'on a bien voulu marquer dans l'histoire de l'école et de l'art. Dans les années 1940, sur environ quatre cent cinquante inscrit·es à l'école déjà deux cent sont des femmes¹⁵. Si depuis des décennies les femmes sont autant, puis progressivement en grande majorité dans notre école, comment, sur tout le siècle qui suit la réunion de l'école de dessin pour jeunes personnes et celle pour jeunes gens, seulement vingt illustres¹⁶ sont des femmes sur presque deux cents individus? L'auteur n'a-t-il pas fait les efforts de recherche nécessaires pour trouver dans l'histoire de l'art d'autres illustres à qui l'on n'aurait pas rendu justice, ou est-ce alors qu'en un siècle, vingt femmes seulement se seraient illustrées par leur talent d'artiste ou leur influence au sein de l'école?

14. LESNÉ René (dir.), *Histoire de l'École nationale supérieure des Arts Décoratifs (1941-2010)*, éditions Ensad / Archibooks, 2011

15. Voir annexe I

16. Deux cent soixante personnalités illustres passées par les Arts Décoratifs sont cataloguées dont vingt-six femmes: Pénélope Bagieu, Christiane Bailly, Kristina Ballaban, Rosa Bonheur, Lucie Bourreau, Stéphanie Coudert, Nathalie Crinière, Geneviève Dangles, Rebecca Dautremier, Geneviève Dupeux, Geneviève Gallot, Lucia Guanaes, Camille Henrot, Jacqueline Lecoq, Paule Marrot, Annette Messager, Catherine Meurisse, Ariane Michel, Chana Orloff, Katalin Patkai, Anne Poirier, Geneviève Pons, Danielle Quarante, Margo Rouard, Annie Tribel et Yin, Yiqing. LESNÉ René, *250 Illustres, 1767-2017 – De l'École royale gratuite de dessin à l'École nationale supérieure des Arts Décoratifs-Paris*, éditions Ar/Dé, 2017.

Je n'ai pas les réponses à ces questionnements, bien que je pencherais volontiers vers l'idée que depuis des siècles, le même système est à l'œuvre et on le verra plus tard, pour empêcher les femmes de s'écrire dans nos livres d'histoire. Système dont il conviendrait de ne plus huiler les rouages.

On peut noter cependant que, sur la période du XXI^e siècle qui compte dix illustres, on trouve cinq hommes et cinq femmes, dont Pénélope Bagieu, autrice de la bande dessinée féministe à succès *Culottées, des femmes qui ne font que ce qu'elles veulent*, publiée en 2016 aux éditions Gallimard. On espère qu'en 2066, pour les trois-cents ans de l'école, le nombre de femmes illustres sera cohérent avec la présence des femmes étudiantes.

Les Beaux-Arts

Si les femmes finissent par être réellement admises aux Beaux-Arts en 1897, ce n'est pas sans un combat acharné. Un combat pour y entrer d'abord, puis un combat pour y recevoir la même éducation que les hommes ensuite. Marie Bashkirtseff¹⁷, sous le pseudonyme de Pauline Orell, elle aussi tout à fait oubliée des livres d'histoire de l'art, qui fut étudiante de l'Académie Julian (école privée de peinture et de sculpture, et une des rares en Europe à accepter les femmes), dénonce en 1881 dans le journal *La citoyenne*, dirigée par Hubertine Auclert (journaliste, écrivaine et militante féministe française), les arguments illogiques donnés pour leur interdire l'accès à l'éducation prestigieuse des Beaux-Arts. Elle s'insurge contre les préjugés sur les métiers attribués spécifiquement à un sexe ou à l'autre :

«[...] je dirais que les femmes architectes ou graveurs ne seraient pas plus drôles que des femmes médecins ou des hommes couturiers. Chacun doit avoir la liberté de suivre la carrière qui lui convient.»

¹⁷ Peintresse et sculptrice d'origine ukrainienne.

Elle montre l'absurdité de supposer des envies de toutes les femmes et de la peur de l'institution de voir d'un seul coup toutes les femmes demander l'entrée aux Beaux-Arts: «Toutes les femmes ne se font pas artistes, de même que toutes ne veulent pas être députés»¹⁸.

Le 8 décembre 1889 une motion est adoptée par l'Assemblée Générale de l'Union, autorisant dans la théorie les femmes à recevoir le même enseignement que les hommes aux Beaux-Arts. En pratique, en mai 1890 l'École des Beaux-Arts rend toujours impossible l'accès des femmes à l'école, sous le prétexte d'un manque d'espace rue Bonaparte. Suite à ce refus, il fut demandé que les femmes accèdent à des enseignements séparés des hommes mais dans les mêmes locaux que ces derniers, ce à quoi il fut bien entendu opposé des arguments de moral et «les dangers que représentait cette promiscuité»¹⁹. Il fallut donc attendre le 3 avril 1897 pour que le budget alloué à cette avancée soit augmenté et que les femmes aient accès à certains cours et espaces jusqu'ici réservés aux hommes. Le directeur des Arts Décoratifs de l'époque lui même, Louvrier de Lajolais, lors du Conseil Supérieur de l'école du 18 mars 1891, s'opposait au projet d'entrée des femmes à l'école des Beaux-Arts, sous prétexte d'impliquer inévitablement une dévalorisation de l'institution qu'étaient les Beaux-Arts. Comme le soulève Marina Sauer, il considérait donc que «excepté les quelques artistes femmes de grand mérite qui le seraient devenues de toute façon avec ou sans cet enseignement, un grand nombre de femmes qui auraient modestement, mais utilement tiré des ressources d'un enseignement approprié aux industries d'art, ne résisteront pas à la provocante séduction de se croire appelées à de hautes destinées. Au moins conviendrait-il de rendre très difficile, par de sérieuses épreuves, l'entrée des femmes à la nouvelle section de l'école».

Le premier atelier destiné aux femmes fut ouvert en 1900 et fut relativement surpeuplé si l'on considère qu'il était le seul à les accepter jusque dans les années 1920.

18. SAUER Marina, *L'entrée des femmes à l'école des Beaux-Arts, 1880-1923*, édition de l'École des Beaux-Arts, 1992.

19. SAUER Marina, *L'entrée des femmes à l'école des Beaux-Arts, 1880-1923*, édition de l'École des Beaux-Arts, 1992.

On peut relever également une bataille absurde qui aura lieu pour rendre le concours réellement anonyme. En cause: le modèle nu devant lequel les élèves doivent dessiner pour l'examen d'entrée. En effet lorsque les hommes dessinaient, le modèle était nu, et lorsque c'était au tour des femmes, on voilait le modèle... Fut alors posée la question de l'anonymat des dessins réalisés par les femmes, et un débat interminable s'en suivit pour trouver une solution à ce problème de bonnes mœurs. On proposa que le modèle soit toujours vêtu d'un pagne, mais les jeunes hommes n'acceptèrent pas que l'on déroge aux traditions et la question fut à nouveau posée. Finalement, on décida de garder le modèle nu, mais qu'ils et elles ne dessineraient pas en même temps, les femmes passeraient donc après les hommes. Des combats absurdes aujourd'hui, qui nous rappellent que certains de nos combats, on l'espère, paraîtront eux aussi futiles dans un certain avenir.

Le Bauhaus

«Quand l'école d'art du Bauhaus a été fondée en 1919, beaucoup de femmes se sont inscrites. Au début il y avait même plus de 50% de femmes, mais on a alors remarqué que cela était inconciliable avec les intérêts des hommes et peu à peu on a réduit la part des femmes dans l'école.»²⁰

Le Bauhaus, dont l'existence ne dura que quatorze ans, est une école allemande sur laquelle il est intéressant de se pencher quant à la position et aux conditions des femmes en son sein – elle est un modèle pour notre école, qui s'y réfère encore. «Bauhaus» veut dire «maison de la construction, maison du bâtiment». Cette école avait pour ambition d'abolir les barrières qui séparent art, artisanat et industrie, basée sur la pluridisciplinarité, elle est composée d'ateliers de menuiserie, métal, textile, peinture murale, sculpture, céramique, théâtre, imprimerie/graphisme/typographie/publicité, photographie, peinture sur verre et architecture.

20. Claudia Emmert, directrice du musée Zeppelin, Vidéo de l'exposition «Ideal Standard. Speculations on Bauhaus today.», musée Zeppelin de Friedrichshafen, [en ligne].

Le Bauhaus, dont la grande aspiration fut le renouveau et la modernité, commença par intégrer les femmes d'une manière effectivement nouvelle. La création de l'école prit place peu après la première guerre mondiale qui servit étonnamment à prouver que les femmes étaient capables de se montrer à la hauteur des hommes, les ayant massivement remplacés à de nombreux endroits de la société. Elles avaient enfin accès à l'éducation et à de nombreux métiers qui leurs étaient interdits jusqu'alors : médecins, juristes, etc²¹. Son fondateur Walter Gropius disait vouloir réduire le clivage entre artisanat et art et aussi celui entre les sexes : il accepte donc à l'origine les femmes sans conditions. L'intention initiale est claire : « Toute personne dont la moralité est irréprochable peut être admise à l'école, sans considération d'âge ni de sexe, dès lors que le Conseil des maîtres considère sa formation antérieure comme suffisante... »²² Pourtant, la peur d'entacher la réputation de l'école par la présence trop grande des femmes et l'application officielle d'une mixité encore peu acceptée par les mœurs de l'époque fait reculer les pratiques d'inclusion des femmes²³.

Après le cours préliminaire, tout·e étudiant·e se devait de choisir un atelier vers lequel poursuivre ses études, on dissuadait alors certains, mais surtout certaines, d'aller vers les ateliers où l'on ne préférerait pas les voir, sous des prétextes comme leur capacité à percevoir l'espace en trois dimensions. Alors même qu'en réalité, certains professeurs comme Carl Schlemmer, responsable de l'atelier de peinture murale, n'accepta jamais de femmes. Nombre d'entre elles furent alors reléguées à l'atelier de tissage. A l'instar de Dörte Helm, personnage central de la série sur les femmes du Bauhaus²⁴, qui a dû se cantonner à cet atelier, dont sont sorties d'autres grandes artistes comme notamment Gunta Stölz qui « révolutionna la tapisserie moderne en élevant ce qui était alors considéré comme un « travail de femme » au rang d'art à part entière ». ²⁵ Elle fut aussi l'une des seules « jeunes maîtres d'atelier », catégorie accessible aux meilleur·es élèves. Gunta Stölz, « l'alibi du Bauhaus » selon Jeannine Fiedler et Peter Fie-

21. FIELDER Jeannine et FIERABEND Peter, *Bauhaus*, éditions Könemann, 2000 [1999]

22. *Programme du Bauhaus*, avril 2019 dans FIELDER Jeannine et FIERABEND Peter, *Bauhaus*, éditions Könemann, 2000 [1999]

23. Arte, Les femmes du Bauhaus, dans *Métropolis*, le centenaire du Bauhaus, reportage, 2019, [en ligne] et *Ibid*, p. 102.

24. Lars Kraume, *Die neue zeit*, *Bauhaus, a new era*, automne 2019

25. Adélie, "Les femmes du Bauhaus", *Crap*, 15 février 2019, [en ligne].

rabend, autrice et auteur de Bauhaus, «était en réalité tout juste acceptée en tant que membre à part entière du corps enseignant.»²⁶

26. FIELDER Jeannine et FIERABEND Peter, *Bauhaus*, op. cit., p.102.

Finalement, malgré des statuts clairs sur l'inclusion des femmes dans l'école, qui ne disaient en rien que les femmes devaient appartenir à des classes séparées, il était toujours trouvé un moyen de les cantonner aux métiers et aux activités que l'on définissait comme acceptables pour elles. L'exemple de Johanna Hummel montre clairement les contournements appliqués: alors que son travail était jugé par Walter Gropius comme «excellent sur le plan technique»²⁷, on lui expliqua pourtant qu'elle devait absolument abandonner l'activité qui lui permettait de subvenir à ses besoins et à payer son éducation, sous le prétexte que «sa maturité artistique était encore insuffisante». Renoncement sans lequel il ne l'autorisait pas à intégrer l'atelier de métal. Jeannine Fielder et Peter Fierabend ajoutent pourtant que les compétences techniques de Johanna Hummel étaient bien égales à celles du maître de l'atelier du métal, Naum Slutzky.

27. FIELDER Jeannine et FIERABEND Peter, *Bauhaus*,

Femmes artistes : un combat permanent

Pour comprendre les conditions des femmes de notre école il serait utile d'étudier en parallèle le monde dans lequel elles s'appêtent à rentrer, monde qui ne leur fera pas de cadeau et qui encore aujourd'hui ne parvient pas à résorber des inégalités profondes entre hommes et femmes. Marie Buscatto, sociologue de l'art et du travail, professeuse de sociologie à l'Université Paris 1 Panthéon Sorbonne et chercheuse à l'IDHES (Paris 1 – Cnrs), expose dans un entretien pour *Visuelles.art*²⁸ les constats, obstacles et éléments de compréhension émergents des études menées jusqu'ici. Dans son travail elle cherche à comprendre la situation des femmes artistes et les raisons d'un vécu si différent de celui des hommes, quels que soient les milieux de l'art.

28. *Visuelles.art*, «Entrer, rester, être reconnue : les conditions de féminisation des mondes de l'art.», 2018, vidéo [en ligne].

Plusieurs constats

Selon elle, plusieurs constats ressortent des études sur le sujet. Le premier: peu importe la mixité existante ou non dans le milieu de l'art étudié (rap, arts visuels, théâtre, danse, littérature...), les femmes sont en plus grande difficulté que les hommes, leur combat pour la réussite est plus compliqué. Tout au long de notre parcours, des obstacles sociaux différents et pluriels se mettent sur notre chemin pour nous empêcher «d'entrer, de rester, d'être reconnue» dans le milieu, quel que soit celui que l'on choisit.

Un deuxième constat nous dit que «quelles que soient les méthodes [d'enquêtes] employées [...], ce phénomène a lieu alors même que les acteurs et actrices du monde de l'art, [...] trouvent ce phénomène très problématique. On est dans des mondes qui se veulent ouverts, tolérants, égalitaires et ça se passe, parfois de manière très cruelle et très affirmée notamment dans les mondes très masculins.» Le grand écart qui persiste entre les convictions d'un monde

prétendument très ouvert d'esprit, subversif et novateur qu'est le milieu de l'art et du design, et la persistance de ses pratiques inégalitaires, patriarcales et traditionnelles est un paradoxe que je peine à comprendre et qui se vérifie à l'analyse plus poussée de ce qui existe à l'intérieur de notre école l'Ensad, comme nous le verrons par la suite.

Le troisième constat est que les conditions des femmes dans les milieux de l'art sont à entendre comme le résultat de différents facteurs et mécanismes sociaux qui s'accumulent, mettant en péril notre progression dans ces milieux. C'est pourquoi, se basant sur la thèse de Linda Nochlin dans son essai *Why have there been no great women artists ?* (1971)²⁹, Ingrid Luquet-Gad dans son article du même nom pour *Les inrockuptibles*, affirme qu'il « est urgent de se débarrasser de la conception de l'art en tant qu'activité autonome et inspirée, influencée par les artistes du passé. A la place, le travail de refonte de la discipline doit commencer par considérer le travail de l'artiste comme intimement mêlé à une situation sociale et déterminée par un réseau d'écoles d'art, de systèmes de mécénat et de mythologies personnelles. »³⁰ Virginia Woolf se pose des questions similaires dès 1929 dans son essai *Une chambre à soi* lorsqu'elle écrit « Quel est l'effet de la pauvreté sur le roman ? Quelles sont les conditions nécessaires à la création des œuvres d'art ? »³¹.

Pourquoi les femmes s'évaporent-elles ?

Depuis plus d'une décennie maintenant 65% des diplômées d'écoles d'art sont des femmes³², les chiffres du Rapport Inégalités entre les femmes et les hommes dans les arts et la culture du Haut Conseil à l'Égalité le confirment, elles sont 64% en écoles d'arts plastiques, 66% en photographie, 55% en cinéma, 57% en architecture. Et pourtant elles sont moins payées, moins aidées, moins programmées et moins récompensées³³.

D'ailleurs *Manifesto XXI*, dans son article « De l'école à la galerie, pourquoi les jeunes artistes s'évaporent-elles ? »

29. NOCHLIN Linda, « From 1971: Why have there been no great women artists? », *Art News*, 30 mai 2015, [en ligne].

30. LUQUET-GAD Ingrid, "Why have there been no great women artists ?", *Les Inrocks*, 4 novembre 2017, [en ligne].

31. WOOLF Virginia, *Une chambre à soi*, éditions 10/18, 2001 [1929].

32. BELFOND Samuel, « De l'école à la galerie, pourquoi les jeunes artistes s'évaporent-elles ? », *Manifesto XXI*, 15 décembre 2018, [en ligne].

33. Haut conseil à l'égalité entre les femmes et les hommes, *Inégalités entre les femmes et les hommes dans les arts et la culture*, (Rapport n°2018-01-22-TRA-031), 2018, [en ligne], p. 41, 44, 47, 59 et 60.

rappelle qu'une étude menée il y a dix ans par Magali Danner et Gilles Galodé «mettai[en]t en évidence la plus forte proportion des femmes diplômées en école d'art à opter, moins de deux ans après leur diplôme, pour un emploi salarié. À 18 mois, la proportion était, pour l'année 2005, de 69% des femmes employées en CDI ou CDD, contre 51% des hommes, qui se trouvaient ainsi davantage travailleurs indépendants.»

Julie Crenn docteure en histoire de l'art et commissaire d'exposition, lors d'un entretien qu'elle m'a accordé m'expliquait que le monde de l'art étant un milieu particulièrement difficile et compétitif, nombre de jeunes artistes, hommes et femmes confondus abandonnent ou choisissent de ne plus se consacrer à plein temps à leur pratique artistique. Le découragement des femmes est donc plus fort et plus fréquent compte tenu des obstacles que l'on met spécifiquement sur leur chemin.

Des stéréotypes ancrés

Ces obstacles, Marie Buscatto en cite plusieurs qui peuvent aider à comprendre ces situations. Premièrement de nombreux stéréotypes sont attribués aux femmes dans l'art, selon Buscatto par exemple elles sont associées à «la petitesse, l'élégance, la fragilité», et on peut souvent voir les conséquences directes de ces rôles et «qualités» qui leur sont attribuées. Au Bauhaus les femmes n'étaient que très rarement acceptées dans l'atelier de métal mais avaient presque uniquement accès à celui de textile. Dans la présentation de l'exposition «Qui a peur des femmes photographes ? 1839-1919», on peut lire «L'idée selon laquelle la photographie, outil physico-chimique de reproduction, aurait été une simple affaire de technique et donc «d'hommes», est tenace.»³⁴ Dès les écoles d'art on peut constater comme le rappelle *Manifesto XXI* «d'une part, la tendance à chercher et dénigrer ce qui relèverait du genre dans les œuvres d'artistes femmes – sensibilité, délicatesse, fragilité, autant d'attributs qui, rattachés à une pratique masculine, deviennent alors des atouts et la

34. Présentation de l'exposition « Qui a peur des femmes photographes ? 1839-1919 » (14 octobre 2015 / 25 janvier 2016), Musée de l'Orangerie, [en ligne].

marque d'une capacité sensible exacerbée.»³⁵ Mais aussi cette fâcheuse tendance à s'étonner voire à décrédibiliser des femmes qui s'empareraient des matériaux et médias habituellement utilisés par les hommes comme j'ai pu le constater avec le témoignage d'une étudiante de scénographie à qui l'on avait dit que sa scénographie était masculine, pour la simple raison qu'elle utilisait du métal. On y dévalorise d'ailleurs souvent le sujet même des conditions des femmes lorsqu'il apparaît dans nos travaux et la réaction qui prévaut souvent est celle de l'humour et du dénigrement, je l'ai vécu moi-même dans notre école, mais Judy Chicago (artiste américaine, peintresse et sculptrice) dans son livre *Through the flower: Mon combat d'artiste femme*, le décrit parfaitement :

«Pour être moi-même, je devais exprimer ce qui me tenait le plus à coeur, et cela incluait les luttes que je devais livrer en tant que femme, sur le plan professionnel autant que personnel. En même temps, si je voulais être prise au sérieux en tant qu'artiste, je devais éliminer de mon travail tout ce qui pouvait dénoter qu'il avait été fait par une femme. Je m'efforçais de trouver un moyen d'être moi-même sans être exclue du cadre de la communauté artistique, tout en étant reconnue comme artiste.»³⁶

L'artiste et la muse

Un cliché particulièrement répandu également dans le milieu de l'art est celui de l'homme artiste face à la femme muse, particulièrement sexualisée qui participe d'un système où l'homme serait dominant, prédateur, et possesseur, et la femme soumise à cette autorité.

«La construction même des images témoigne d'une dichotomie entre le masculin et le féminin et d'une répartition sexuée des rôles artistiques dans laquelle le premier se fait possesseur et dominant et la seconde soumise, passive et disponible.»³⁷

35. BELFOND Samuel, « De l'école à la galerie, pourquoi les jeunes artistes s'évaporent-elles? », op. cit.

36. CHICAGO Judy, *Through the flower: Mon combat d'artiste femme*, Les Presses du réel, 2018 [1975].

37. GOULD Charlotte « Histoire de l'art et féminisme: la fin d'un oxymore ? Les pratiques et théories féministes des années soixante-dix comme héritage » dans LE FUSTEC Claude et MARRET Sophie, *La Fabrique du genre*, 2008, [en ligne]

Système dénoncé par les militantes américaines de Guerrilla Girls à travers leurs campagnes d'affichage « Do women have to be naked to get into the Met. Museum? » en mettant en lumière des chiffres qui prouvent qu'à l'intérieur même des musées les femmes sont bien plus souvent objet que sujet: « Less than 4% of the artists in the Modern Art section are women, but 76% of the nudes are female. »³⁸ N'est ce pas d'ailleurs ce que veut dire Virginia Woolf dans *Une chambre à soi* par ces mots:

« Avez-vous quelque idée du nombre de livres consacrés aux femmes dans le courant d'une année ? Avez-vous quelques idées du nombre de ses livres qui sont écrits par des hommes ? Savez-vous que vous êtes peut-être de tous les animaux de la création celui dont on discute le plus ? »³⁹

Celui dont on discute le plus mais à qui on refuse accès à tout ce qui pourrait le faire progresser dans son art. Jusqu'à la fin du XIX^e on a interdit aux femmes de représenter des modèles vivants nus, elles étaient obligées de se cantonner à la nature morte, aux fleurs ou au portrait, sujets moins valorisés dans l'art de la peinture et la sculpture⁴⁰.

Un club d'hommes

Deux autres obstacles mis en avant par Buscatto sont les réseaux professionnels et sociaux particulièrement masculins, ainsi que la valorisation forte des comportements dits « masculins ». La cooptation entre hommes est un élément qui, on le verra plus tard, se vérifie dans le ressenti des étudiantes de l'Ensad qui disent déjà s'en apercevoir durant leur éducation, dans la relation qu'entretiennent leurs camarades hommes avec leurs enseignants. Julie Crenn m'en confirmait aussi l'existence dans notre entrevue, et Marie Buscatto explique cet entre-soi par le fait qu'on est « socialement plus à l'aise avec quelqu'un qui a été socialisé de la même manière que soi », donc

38. Statistiques du Metropolitan Museum of Art de New-York, dans Guerrilla Girls, *Do women have to be naked to get into the Met. Museum?*, 2012.

39. WOOLF Virginia, *Une chambre à soi*, éditions 10/18, 2001 [1929], p.41.

40. Haut conseil à l'égalité entre les femmes et les hommes, *Inégalités entre les femmes et les hommes dans les arts et la culture*, op.cit., p. 96.

du même genre social. Elle rappelle bien aussi que les femmes comme les hommes participent parfois à enrichir ces réseaux masculins, les femmes, ayant souvent bataillé pour se trouver parmi les bons cercles, ne font pas toujours preuve de sororité en cooptant leurs consœurs. La dimension « sociale » du métier d'artiste et de designer n'est pas à négliger dans les facteurs de réussite de ceux et celles-ci. Connaître les bonnes personnes, être capable de se mettre en avant et savoir valoriser son travail sont des qualités primordiales pour pouvoir faire naître autour de soi un intérêt qui vous fera travailler. Si ces cercles fermés sont difficiles à pénétrer pour les femmes, ils le sont d'autant plus lorsque l'on sait que les qualités précédemment citées sont socialement bien plus valorisées chez les hommes à qui l'on apprend tôt à se faire entendre, à croire en leur potentiel et à tout tenter sans être particulièrement certains de leurs capacités.

Ensuite, la valorisation des comportements masculins que Buscatto évoque correspond au vécu raconté par Judy Chicago dans *Through the flower: Mon combat d'artiste femme*. Elle exprime notamment un combat pour intégrer un monde artistique des années 1960-1970 impitoyable et presque exclusivement masculin où n'avaient le droit de citer que les femmes qui adoptaient les mêmes comportements que leurs confrères. Judy Chicago évoque dans son livre cette bataille permanente qu'elle a dû mener contre elle-même afin de correspondre aux attentes du milieu :

« J'avais commencé à compenser mon statut de femme en essayant de prouver constamment que j'étais aussi dure qu'un homme et j'avais progressivement changé mon travail pour qu'il soit accepté par les hommes. [...] Il me fallait apprendre à survivre dans ce monde viril, véritable foire d'empoigne, afin d'accéder à la visibilité en tant qu'artiste. »⁴¹

41. CHICAGO Judy, *Through the flower: Mon combat d'artiste femme*, Les Presses du réel, 2018 [1975], p. 45.

La parentalité ?

Un dernier obstacle est évoqué par Buscatto dans son entrevue dans *Visuelles.art*, le « poids spécifique de la parentalité et de la conjugalité » qui, à partir de 30-35 ans pèsent un peu plus sur les épaules déjà chargées des femmes artistes. Elle précise cependant que ce paramètre n'est pas le plus important bien que provoquant effectivement de véritables difficultés pour certaines femmes. L'artiste Iris Levasseur, peintresse et enseignante à l'Ensad, raconte dans une entrevue pour *Herstory*⁴², qu'en arrivant dans l'atelier des Beaux-Arts qu'elle avait pu intégrer, le professeur, au cours d'une discussion en groupe sur l'acte de création, expliquait considérer que les femmes, parce qu'elle avaient la capacité de donner la vie, n'avaient pas besoin de l'acte de création artistique, contrairement aux hommes pour qui il s'agissait d'un besoin fondamental. Conversation après laquelle elle a quitté les Beaux-Arts (auxquels elle reviendra par la suite). Julie Crenn me confie aussi qu'elle ne croit pas à l'impact si significatif de la maternité sur le constat global que l'on peut faire de la situation des femmes dans le milieu de l'art et du design.

42. Herstory, *Herstory* Iris Levasseur, 2017, [en ligne].

Ces obstacles, les femmes artistes vont parfois faire appel à certains ressorts pour les contourner. Comme on l'a vu avec Judy Chicago, l'adoption des attributs et comportements dits « masculins », ou au contraire l'hypersexualisation / féminisation, en jouant de leur pouvoir de séduction sur les hommes, deux solutions qui n'ont finalement pas grand chose de sain si elles sont contraires aux personnalités mêmes des femmes en question.

Également, si elles se trouvent dans des situations sociales aisées, alors les femmes auront parfois le bénéfice de pouvoir contourner les difficultés intrinsèques au monde de l'art et pouvoir vivre plus facilement de leur pratique, grâce à leur situation de famille ou le ressort d'un mari exerçant dans le même milieu professionnel qu'elles, les portes s'entrouvrent légèrement. Les initiatives féministes qui rétablissent des cercles de soutien

et créent des expositions exclusivement féminines sont aussi courantes aujourd'hui pour contrer l'invisibilisation de femmes dont les œuvres sont encore trop peu achetées ou montrées par les musées.

Invisibles ou invisibilisées ?

Une invisibilisation qui n'est pas nouvelle, et qui s'ajoute à tous les obstacles cités précédemment pour expliquer la difficulté pour les femmes à devenir de grandes artistes. Il existe depuis longtemps une tendance à effacer de l'histoire, quel que soit le domaine de la société, le travail de femmes inventrices, autrices, chercheuses, artistes, etc, en mettant en avant leur mari, en s'attribuant leur œuvre, en jetant le discrédit sur elles d'une manière ou d'une autre, ou par le refus de les inscrire tout simplement dans l'histoire.

On peut citer comme exemple flagrant le livre *L'histoire de l'art* par E.H Gombrich chez Phaidon, considéré comme l'une des grandes bibles de l'histoire de l'art, sur les six cent quatre-vingt-huit pages de cette bible, on trouve une femme. Une. L'auteur écrit que le but de cet ouvrage est « d'apporter un certain ordre, une certaine clarté dans l'abondance de noms propres, de dates, de styles qui compliquent quelque peu les ouvrages plus spécialisés ». Dans un livre qui regroupe des artistes de l'époque des premières peintures rupestres à l'art d'aujourd'hui, et même en prenant en compte la date de première publication, 1950, difficile de comprendre une absence si impressionnante des femmes autrement que par une éviction volontaire de celles-ci. Le rapport du HCE⁴³ nous dit justement « En premier lieu, l'histoire de l'art a été construite principalement par des hommes, qui y ont appliqué un regard biaisé et empreint de stéréotypes sur les rôles sociaux de sexes. L'importance de l'œuvre des artistes femmes a souvent été minimisée au profit de leurs homologues masculins, sans autre raison que la vision stéréotypée des conteurs de l'histoire. »

43. Haut conseil à l'égalité entre les femmes et les hommes, *Inégalités entre les femmes et les hommes dans les arts et la culture*, op.cit., p. 95.

Rosa Bonheur est à la fois une exception et un exemple de ce phénomène. En effet, de son temps cette peintresse fut reconnue mondialement (bien qu'également vivement critiquée), récompensée, ses œuvres vendues et fut capable non seulement de vivre de son art mais aussi d'entretenir sa famille. De son temps, on ne peut pas dire qu'elle ait été enterrée et pourtant aujourd'hui, même si connue des spécialistes, elle est peu connue du grand public et peu enseignée aux étudiants des écoles d'arts ou d'histoire de l'art.

De 2010 à 2014 j'ai suivi trois ans d'études de photographie pendant lesquelles j'ai eu la chance de suivre des cours pointus et passionnants d'histoire de la photographie. À l'époque ma conscience des problématiques liées au genre dans l'art et le design était tout à fait nulle, et je n'ai donc jamais vraiment noté le déséquilibre entre le nombre de femmes et le nombre d'hommes dans mon cours. J'entendais par exemple en long, en large et en travers parler du peintre, photographe et théoricien de la photographie Lazlo Moholy Nagy, et je lis aujourd'hui dans le livre *Bauhaus*⁴⁴ que Lucia Moholy⁴⁵ qui fut son épouse durant treize ans, réalisa nombre de photographies de documentation du bâtiment du Bauhaus lorsqu'il fut déménagé de Weimar à Dessau, photographies que Lazlo Moholy Nagy aurait souvent signées de son nom. Ce n'est qu'un exemple parmi les nombreuses femmes dont j'appris plus tard l'existence en poursuivant mes études mais surtout en y faisant spécifiquement attention.

Selon Camille Morineau, présidente de l'association AWARE (Archives of Women Artists, Research and Exhibitions)⁴⁶, la quasi non-existence des femmes dans l'histoire de l'art est en partie due au manque de documentation de leurs travaux et de leur carrières⁴⁷. Dans cette même lignée, des Journées du Matrimoine ont été organisées à Paris pour donner l'opportunité au public de découvrir un matrimoine artistique qu'ils et elles n'ont pas l'habitude de voir mis en avant⁴⁸.

La plateforme HerStory, créée par Julie Crenn⁴⁹ et Pascal Lièvre (artiste plasticien) qui furent invité·es en

44. FIELDER Jeannine et FIERABEND Peter, *Bauhaus*, op.cit.

45. Photographie (1894-1989).

46. Voir « Installer collectivement une culture de l'égalité. », partie 3 de ce mémoire.

47. PAYEN Sophie, "Quel place les femmes occupent-elles dans l'art ? Entretien entre Sophie Payen et Camille Morineau", Arts visuels en région centre, 21 juillet 2017, [en ligne].

48. Programme des Journées du matrimoine, [en ligne].

49. Docteure en histoire de l'art et commissaire d'exposition.

décembre 2018 à l'Ensad pour un Atelier de rencontres, œuvre également en ce sens en donnant à voir des entretiens ou interventions filmées de féministes, de militantes et d'artistes de France et d'ailleurs. Et enfin le projet Visuelles.art qui regroupe le travail de chercheur-ses, commissaires d'exposition et historiennes de l'art en publie des entretiens autour de questions telles que «Qu'est-ce que le génie?», «Le talent a-t-il un sexe?», «Que deviennent les étudiantes en école d'art?», «Faut-il des quotas?», ce sont des exemples d'initiatives qui font réfléchir et par cette réflexion font progresser la prise de conscience collective des conditions de vie et de travail des femmes artistes.

Comment expliquer alors une telle inertie dans le monde de l'art ?

C'est la question qu'a posé Visuelles.Art à Marie Buscatto. Il existe un cercle vicieux d'un milieu qui ne soutient pas et ne valorise pas assez ses artistes femmes et perpétue donc une diminution «naturelle» des femmes dans l'art et le design, qui donne du grain à moudre à ceux qui voudraient prétendre que le génie n'est que masculin. D'ailleurs il persiste toujours l'idée reçue qu'il est possible de réussir quelque soit son sexe ou son genre, si l'on possède quelque talent⁵⁰, ce qui valide implicitement la théorie précédemment citée, les hommes réussissent plus que les femmes, grâce à leur talent et rien d'autre. Mais Buscatto nous dit que les enquêtes sur le sujet montrent que «le talent est majeur certes pour devenir artiste, mais ce qui est encore plus majeur ce sont les inégalités de genre, sociales, de racialisation, qui vont d'emblée faire qu'on peut rentrer dans le monde de l'art ou pas.» Et c'est aussi la thèse de Linda Nochlin dans son essai, qui plus qu'une vraie disparition des grandes artistes femmes volontairement perpétrée par le système, dénonce plus fortement l'accumulation et la convergence des mécanismes sociaux qui mènent à l'émergence trop faible de grandes artistes. Marie Buscatto a raison de rappeler que les nombreuses difficultés nommées ici sont une réalité plus dure encore

50. Les brutes, *Le syndrome du génie masculin*, 3 décembre 2018, [en ligne].

pour toute personne à l'intersection de plusieurs discriminations. Une femme d'une orientation sexuelle ou identité de genre non hégémonique, une femme racisée ou porteuse d'un handicap et ou d'une classe sociale défavorisée, se trouvera devant bien plus de portes closes qu'une femme cisgenre⁵¹, blanche, hétérosexuelle et aisée.

La création de nouveaux réseaux féministes et inclusifs qui permet la visibilité de chacune est un signe positif pour les générations futures d'artistes face à tous ces constats, mais ne doit pas faire oublier que la sororité seule ne changera pas en profondeur tout un système de société.

51. Voir lexique « cis-genre »

Affiche pour le discours d'Emma Watson, ambassadrice de bonne volonté d'ONU Femmes, lors du lancement de la campagne *He for she* au siège des Nations Unies, New-York, le 20 septembre 2014.

Charlotte Attal, étudiante à l'Ensad.



«Comme nous sommes déchues, déchues
par la faute de principes erronés
Et plus que de la Nature victimes de l'éducation ;

Privées de tous les ornements de l'esprit,
Et vouées par système à la stupidité ;

Et si quelqu'une d'entre nous s'élève
au-dessus des autres

Mue par une imagination plus vive
et poussée par l'ambition

Si forte la faction opposée toujours lui apparaît,

Que l'espoir de réussir ne peut jamais
contrebalancer la peur.»

Lady Winchelsea dans Une chambre à soi, Virginia Woolf

**Les femmes aux
Arts Décoratifs
aujourd'hui:
faire le constat**

On a vu le milieu professionnel auquel se préparent les étudiants et étudiantes de l'école et les obstacles qu'ils et elles devront affronter. Le cursus de l'Ensad ne fait pas exception : lors du concours, pendant le suivi de nos projets, en atelier, dans le contenu de notre enseignement, certaines pratiques et habitudes creusent le fossé des inégalités entre hommes et femmes.

Un concours problématique

Je vous exposais plus tôt les conditions agréables de mon entretien de jury au concours de première année. J'ai le souvenir d'une discussion sincère et intéressante avec un jury ouvert. J'ai le souvenir de questions sérieuses qui m'ont permis d'exprimer aux membres du jury mes capacités de réflexions, mes convictions et ma personnalité, librement et sans gêne. Voilà je l'imagine, comment devrait toujours se dérouler un entretien face à un jury de concours.

Une discrimination faites aux femmes

Le concours de l'école, porte d'entrée en première, deuxième et quatrième année mérite un instant d'être analysé de plus près. Lors des groupes de travail autour de la rédaction de la charte égalité femmes/hommes, sont soulevés par plusieurs de nos enseignantes certains biais qui pourraient exister dans la sélection des candidats et candidates. Ou plutôt dans celle des candidates.

Et en effet après un coup d'œil plus scrupuleux aux statistiques de chaque concours des années 2014 à 2018, les propos entendus lors des jurys se vérifient : nos enseignant·es recrutent plus durement les femmes que les hommes. Le pourcentage de femmes par rapport à celui des hommes, de la candidature à l'admission du concours de première année diminue en moyenne de 10% sur les cinq années étudiées. Une manière assez flagrante de le montrer est celle-ci : certaines années, 2017 par exemple,

la proportion des reçus au concours de première année était de 3,1% des candidates, et 6,1% des candidats. Les femmes, certes plus nombreuses, ont donc été deux fois moins recrutées que les hommes⁵². La raison de cette discrimination, nous serions trop nombreuses dans l'école, il faudrait donc rétablir l'équilibre, la parité ... Il est important de préciser bien entendu que cette tendance n'est pas demandée par la direction.

52. Voir annexe 2.

Une discrimination qui ne se justifie pas

Certes, notre école comprend 65% d'étudiantes pour 35% d'étudiants⁵³. Certes les femmes sont en majorité, mais il faut prendre en compte l'ensemble de la vie d'une artiste femme, que l'on a vu, pour comprendre qu'elles ne sont pas encore ni dominantes ni les égales des hommes dans le milieu de l'art et du design auquel se destinent les élèves d'écoles comme la nôtre.

53. Voir annexe 3.

La discrimination positive à l'avantage des hommes, même instaurée officiellement et encadrée, ne serait pas une mesure acceptable tant qu'elle n'existerait pas dans une volonté de rétablir une urgence, un besoin de la société. Aujourd'hui les femmes ont beau être majoritaires dans les écoles d'art, à la sortie de ces écoles elles rencontrent toujours plus de difficultés que leurs confrères⁵⁴. Peut-être même, serait-il encore nécessaire de maintenir ce déséquilibre qui donne au moins aux femmes l'avantage du nombre.

54. Haut conseil à l'égalité entre les femmes et les hommes, *Inégalités entre les femmes et les hommes dans les arts et la culture*, (Rapport n°2018-01-22-TRA-031), 2018, [en ligne].

La culture elle, doit changer, le stéréotype qui pousse peu d'hommes à s'orienter vers des carrières artistiques lui doit évoluer. Les normes doivent être explosées et les genres associés spécifiquement à certaines professions de notre société doivent être reconsidérés. Mais ce n'est pas discriminer les femmes qui aura cet effet. De plus, cette discrimination régulière, qui se vérifie dans les statistiques démographiques du concours, est un phénomène qui se crée de la volonté des, ou de certain•es enseignant•es. Certaines enseignantes l'ont d'ailleurs en-

tendu lors des concours, « Il y a trop de femmes dans cette école » ... La parité n'intéresserait donc nos enseignants que lorsqu'il s'agit des hommes ? De cette minorité tant opprimée au sein de l'Ensad, les étudiants ? Nos enseignants sont-ils si mal à l'aise de faire cours à une majorité de femmes ? Je pose des questions auxquelles un seul mot me semble répondre : misogynie.

A cette misogynie il convient de répondre par la loi. La discrimination exercée selon l'un des vingt-cinq critères établis par les textes de loi internationaux, européens et français, est interdite⁵⁵. La discrimination selon le sexe, l'identité de genre ou l'orientation sexuelle pour ne citer que ceux-ci ne sont donc pas admissibles au concours d'entrée des Arts Décoratifs. Les candidats et candidates doivent être accueillis de la même manière, quelle que soit l'identité de genre à laquelle ils ou elles semblent s'identifier. Il est même finalement choquant de s'apercevoir que dans nos milieux, dans une école d'art, où l'on pourrait croire que la différence, l'originalité et la singularité de chacun et chacune est choyée, notre genre est utilisé par certains et certaines comme un critère discriminant.

55. Voir lexique « Discrimination ».

Un certain manque de bienveillance

L'identité de genre⁵⁶, de certain-es semble avoir déjà fait l'objet de réactions étonnantes au sein d'une école d'art et de design.

56. Voir lexique « Identité de genre ».

« Au concours d'entrée en première année, lorsque le candidat est entré dans la pièce j'ai tout de suite remarqué les regards, les expressions de moqueries et les messes basses. Il était extravagant, féminin, il portait des couleurs, du maquillage. C'est vrai que c'était surprenant, mais les réactions des membres de jury m'ont choquée, ce n'était pas bienveillant. »

Membre du personnel de l'Ensad

La manière dont une personne exprime son identité de genre est absolument personnelle. Elle est, dans notre société actuelle cependant de plus en plus un sujet de discussion. On remet en cause les définitions établies et on questionne les murs qui enfermaient auparavant certains et certaines dans des cases qui ne leur laissaient pas la liberté de s'épanouir. Dans la société, mais particulièrement au sein de notre école, la liberté d'apparaître aux autres de la manière qui nous convient devrait être un acquis fondamental respecté par toutes et tous. Il convient d'être au maximum dans une posture d'accueil, c'est à dire de se mettre à la place de la personne que l'on auditionne et d'avoir un a priori positif sur elle, même lorsque l'on ne comprend pas certaines facettes de sa personnalité ou de son identité. La bienveillance, qui peut paraître à certain-es comme une valeur «à la mode», est en vérité exactement cela. Accueillir l'autre et toute son identité, en cherchant à le comprendre de la manière la plus respectueuse possible, c'est-à-dire en préjugant le moins possible de sa valeur sur des critères superficiels.

On l'a vu, l'identité de genre et l'orientation sexuelle (vraie ou supposée) peut s'avérer un motif de discrimination, mais les femmes racisées⁵⁷ sont parfois également victimes de propos qui les placent à l'intersection de plusieurs agressions. En effet, renvoyer une femme à son identité de femme noire dans un travail qui n'a visiblement pas de rapport à ses origines n'est autre qu'un mélange de sexisme et de racisme que cette étudiante prend en pleine figure lors d'un entretien stressant :

«Lors du concours d'entrée en équivalence, on m'a demandé si mes parents m'avaient laissée faire des études d'art, et aussi pourquoi mon projet de diplôme portait sur l'Inde plutôt que sur l'Afrique.»

Étudiante en Image Imprimée.

57. Voir lexique
«Racisé•e».

Femmes majorité, femmes écrasées

Il est primordial de faire face à ce paradoxe déconcertant. Les étudiantes des Arts Déco, bien que majoritaires, sont victimes de sexisme et subissent des violences. Le questionnaire que j'ai réalisé et envoyé le 31 janvier 2019 à l'ensemble des étudiant·es, totalisant quatre-vingt réponses d'étudiants et étudiantes, m'indique que 73,8% des sondé·es auraient déjà ressenti du sexisme à l'école. Parmi les sondé·es, 77,5% sont des femmes⁵⁸. Les témoignages sont édifiants, mais sans surprise : les comportements et propos sexistes ne s'arrêtent pas aux portes du 31 rue d'Ulm.

58. Voir annexe 4.

Alors concrètement, quelles formes le sexisme prend-il à l'Ensad ?

Finalement, il prend les mêmes formes qu'ailleurs dans notre société. Notre école, son personnel et ses étudiant·es ne sont donc pas des exceptions. Nous ne sommes pas rongés par une maladie rare, il s'agit d'une épidémie installée depuis des siècles, voire des millénaires. Nous avons toutes et tous un grand travail à accomplir pour guérir. L'Ensad n'est pas un cas particulier donc, mais les écoles d'art en sont un. Un ou une étudiante en architecture, design, beaux-arts, ou autres arts en général, est encadrée par des enseignants et enseignantes, des techniciens et techniciennes, qui font souvent de leur mieux pour nous soutenir dans nos projets, faire avancer notre travail, nous accompagner. Ils et elles sont en contact avec nous le plus clair de notre temps à l'école. Ces hommes et ces femmes accompagnent notre scolarité et jouent un rôle central dans notre bien-être et notre confort au travail.

De cette mission incombe une responsabilité visiblement parfois ignorée, celle de s'assurer que son comportement ne cause à personne malaise, gêne, intimidation ou humiliation. Car si les femmes des Arts Décoratifs disent être

victimes de sexisme, elles ne désignent presque jamais leurs camarades hommes comme responsables. Il s'avère clair dans les témoignages recueillis, que les attitudes déstabilisantes, dégradantes et parfois bouleversantes qu'elles subissent, proviennent en grande majorité du personnel qui les encadre.

La responsabilité de ceux et celles qui nous encadrent

Le personnel encadrant, en plus de devoir aux étudiants et étudiantes un comportement d'humains décevant respectueux, ont un devoir, une responsabilité vis à vis de nous, que nos camarades n'ont pas.

Une étudiante qui évite un atelier par peur d'être en contact avec un technicien, des demandes techniques contournées pour ne pas avoir à vivre une situation embarrassante, des étudiants qui s'adressent à une camarade pour aller demander de l'aide parce qu'elle obtiendra plus facilement ce qu'elle veut en offrant des sourires, des étudiantes qui se détournent des cours de leurs enseignants pour éviter d'avoir à répondre à leur misogynie, des rendez-vous individuels qui tournent au malaise ... Voilà ce que vivent mes camarades.

Tous ces comportements sont les symptômes d'un mal qui ronge non seulement notre école mais aussi notre société. Mais si même dans l'enceinte de notre école, cet espace dont la mission est de nous faire grandir et mûrir pendant cinq ans, nous ne nous sentons pas partout en sécurité, si nous devons douter de la confiance que nous plaçons dans le personnel enseignant, technique et administratif, comment pouvons-nous accomplir à notre tour correctement la mission pour laquelle nous sommes entré·es à l'Ensad? Il paraît clair aux vues des plaintes reçues par la direction et des témoignages qui me sont transmis, que ces événements ont un impact clair et direct sur nos performances, nos travaux, notre bien-être. Le témoignage de cette étudiante de scénographie, exprime un ras le bol qu'elle n'est assurément pas la seule à ressentir.

«On s'énerve parce que c'est un peu tout le temps. Mais au bout d'un moment on abandonne parce que l'interlocuteur sexiste ne comprend pas que ce n'est pas tout noir ou tout blanc, et qu'être sexiste n'est pas seulement dire «l'homme est mieux que la femme», mais que ça peut passer par plein de choses, de gestes, d'attitudes, de mots. Essayer d'expliquer ça prend un temps fou, une énergie immense, et quand on veut se concentrer sur un projet, finalement, on laisse couler. Mais ça nous ronge quand même de l'intérieur.»

Étudiante en Scénographie.

Ce dont parle ici cette étudiante est ce sentiment schizo-phrénique qui nous anime lorsque nous sommes mises face à des situations qui nous révoltent au sein de l'école. Nous sommes en cours ou nous travaillons en atelier, et soudainement une conversation tourne à la misogynie, un enseignant se permet une remarque déplacée, un technicien juge nos capacités techniques simplement par notre genre, et nous voulons répondre. Nous voulons répondre car nous sommes attaquées, car l'atmosphère a soudain changé pour devenir hostile. Mais ces micro agressions, nous ne les vivons pas seulement au sein de l'Ensad elles sont partout, le monde dans lequel nous vivons nous met déjà suffisamment dans cette difficile position et nous sommes par conséquent fatiguées. Nous n'avons pas toutes le courage, la force, l'énergie de toujours répondre, d'éduquer, de remettre à sa place notre interlocuteur. Sans oublier la hiérarchie et la position influente et intimidante de nos enseignants et techniciens, qui leur garantit une constante impunité.

Le «sexisme bienveillant»

Un phénomène existe au sein de l'Ensad comme ailleurs : un sexisme bienveillant. Le sexisme bienveillant, qui reste du sexisme, est tout aussi nocif. Il peut prendre

différentes formes et nous pouvons constater d'après les témoignages reçus à l'Ensad, qu'il se caractérise souvent sous deux aspects principaux: un certain paternalisme et un rapport de séduction constant dont les étudiantes peinent à sortir. Alors même que dès qu'il s'agira d'utiliser certaines machines, on ne nous accordera pas la même confiance qu'à nos camarades hommes, ce qui se solde souvent par des explications infantilisantes quant à l'utilisation de celles-ci, il est aussi apparu que nous pouvions obtenir des techniciens plus de services et d'aide lorsque l'on est une femme.

«Le sexisme bienveillant est une attitude sexiste plus implicite, teintée de chevalerie, qui a une apparence anodine et qui semble même différencier favorablement les femmes en les décrivant comme chaleureuses et sociables. Néanmoins, en suggérant l'idée que les femmes sont fragiles et qu'elles ont besoin de la protection des hommes, le sexisme bienveillant suggère également qu'elles sont inférieures et moins capables qu'eux.»⁵⁹

Sexisme bienveillant qui sous couvert de compliment, de gentillesse, de favoritisme et même de séduction, garantit et perpétue la domination masculine. «Les préjugés paternalistes, tel le sexisme bienveillant, pourraient réduire la résistance des femmes face à la domination masculine, indique Marie Sarlet. Le sexisme bienveillant les amènerait à moins protester contre le pouvoir des hommes, qu'elles percevraient comme une source de protection et de ressources pour elles, et à moins rechercher leur propre statut d'indépendance.»⁶⁰

«J'ai constaté du favoritisme dans l'aide envers les filles, une attitude « mielleuse », et quelques remarques gênantes concernant leur façon de s'habiller par exemple.»

59. DARDENNE Benoît et SARLET Marie, « Le sexisme bienveillant comme processus de maintien des inégalités sociales entre les genres », *L'année psychologique*, mars 2012, pages 435 à 463, [en ligne].

60. DARDENNE Benoît et SARLET Marie, « Quand le sexisme se veut bienveillant... », *Corps et politique*, 10 mai 2017, [en ligne].

Étudiant en Design Vêtement

«Il y a une priorité donnée aux étudiantes dans certains ateliers alors que les hommes doivent se débrouiller seuls.»

Étudiant en Design Objet

Nos camarades étudiants et nos enseignant-es savent que si nous voulons obtenir quelque chose de certains techniciens, il sera toujours plus facile d'envoyer une femme qu'un homme et nous le font remarquer. Cela paraît à certains étudiants comme une injustice qui leur est faite, et le premier impact est en effet celui-ci. Mais qu'en est-il du ressenti des femmes qui sont parfois même accusées d'en jouer, ou d'être complices de ce phénomène ?

«En atelier je pense plutôt à des attitudes de séduction mal placée, désagréable et déstabilisante auxquelles on est un peu obligé de se plier si l'on veut pouvoir accéder correctement aux machines ou matériel.»

Étudiante en Design Graphique

«Un prof à notre classe au début d'un projet: **«bon, vous êtes une classe de filles, donc c'est vrai que pour vous ça peut être plus facile. Il faut mettre vos avantages en avant pour pouvoir avoir ce que vous voulez. Il faut savoir user de ses charmes. Par exemple une étudiante l'an dernier a fait un projet formidable, qu'elle n'aurait jamais pu faire si elle n'avait pas été aidée par les ouvriers qui travaillaient dans le chantier à côté. Donc n'hésitez pas à mettre vos avantages en avant pour réussir dans la vie.»**»

Étudiante en Scénographie

Certes, il a dû nous arriver à toutes et à tous d'en jouer, ou d'en rire. Mais cela doit cesser, car pour un petit nombre de femmes qui ne sont pas mises mal à l'aise par la situation, un bon nombre d'autres se sentent scrutées, dégra-

dées et objectifiées par ces pratiques. Ce comportement ne nous donne encore qu'une seule position : celle de proie. Il n'est pas positif de favoriser les femmes parce qu'elles sont femmes et de laisser se débrouiller les hommes parce qu'ils sont des hommes. Qu'un ou une technicienne n'aide pas de bon coeur un ou une étudiante car il ou elle a été désagréable, n'a pas dit bonjour ou n'est pas respectueux, c'est une chose, mais ne pas servir correctement un homme parce qu'il est un homme et être excessivement aidant avec des femmes seulement parce que l'on est heureux de pouvoir les regarder sourire, c'est sexiste, et c'est inapproprié. De surcroît cet excès de zèle s'accompagne souvent d'un paternalisme désagréable, infantilisant et dégradant, lorsque l'on nous explique avec insistance le fonctionnement d'un appareil. Une assistance excessive dont les étudiantes témoignent beaucoup.

«On ne nous accorde pas de confiance avec les machines des ateliers, moqueries quand déplacement des choses lourdes, crainte d'une forme de fragilité sur une échelle, on est considérées comme quelque chose de mignon et fragile dans les efforts physiques globalement.»

Étudiante en Scénographie

«Il y a eu ces moments où on m'expliquait l'utilisation de certains outils avec un ton paternaliste (qui se voulait parfois bienveillant), par exemple : en me parlant d'une rallonge, d'un ton très sérieux **«ah et il faut que tu la branches pour qu'elle marche».**»

Étudiante en Design Textile et Matières

Ce que nos camarades hommes peuvent plus difficilement entrevoir lorsqu'ils plaisantent au sujet de nos atouts qui serviraient de "laisser-passer" dans certains ateliers ou auprès de certains enseignants, c'est le malaise que la situation provoque chez nous. Ces attitudes vues

comme « positives » à notre égard sont non seulement empreintes de l'idée que finalement, nous serions moins capables et plus fragiles (que celle-ci soit consciente ou non chez l'auteur des propos), mais sont aussi vécues par les étudiantes comme un rapport de séduction non désiré. Nous entrons inévitablement dans un cercle vicieux qui nous échappe : soit nous sourions, nous restons aimables et enthousiastes, et nous prenons le risque de provoquer chez l'autre une réaction qui dépasse le cadre professionnel sans l'avoir désiré, soit nous esquivons les regards, abandonnons les sourires et nous sommes alors écartées de toute relation de travail apaisée et productive, voire même parfois accusées de « s'imaginer des choses ». Dans les deux cas, demander de l'aide, un conseil ou une assistance devient une corvée, parfois une véritable épreuve. Dérivant inévitablement de ces comportements, les femmes de l'école sont victimes de harcèlement.

Le harcèlement sexuel à l'Ensad

« Un homme du personnel technique avait pris l'habitude de m'adresser des commentaires d'appréciation. Cela commençait à devenir fréquent, mais c'était souvent gentil et pas vulgaire, et je n'avais pas qualifié ça de drague donc ça me semblait exagéré de bloquer son attitude. En revanche je ne donnais jamais suite et n'alimentais pas ces commentaires. Il a fallu la bienveillance de mes amis pour que je remarque que ce comportement n'était pas approprié de sa part et de prendre conscience que cela me gênait. Un jour, vers la fin de l'année alors qu'avec un camarade nous cherchions à poser une question à des gens du personnel pour le rangement des salles, on se retrouve avec lui et une femme de l'administration. Pour être plus à l'aise et efficace je ne m'adresse qu'à elle et ignore franchement son regard. Devant la dame de l'administration et mon camarade il m'a alors dit : **« Ça va tu peux me regarder. Eh j'ai une femme et des enfants tu sais? »**. J'ai ressenti de la

honte et j'ai eu la sensation que d'un coup la situation s'était inversée et que j'étais la fautive... Une fois la dame de l'administration partie, il revient vers moi et me dit quelque chose comme: **«N'oublie pas de me laisser ton o6 sur la feuille!»**

Étudiante en Design Graphique

«Une fois en empruntant du matériel on m'a demandé mon numéro de téléphone, je me suis dit que c'était pour une sécurité s'il y avait un problème mais une fois écrit mon numéro puis donné, j'ai reçu comme réponse **«merci comme ça je pourrai le garder même pour après pour aller prendre un verre, tout cela reste entre nous»**. Je n'arrivais pas à savoir si c'était ironique ou non... Mais il avait l'air plutôt sincère.»

Étudiante en Architecture d'Intérieur

«Un jour un membre du personnel m'a proposé d'aller boire un verre, j'ai refusé et j'étais très mal à l'aise. Depuis quand je le croise dans les couloirs il me fait toujours des sourires. Je n'ose plus aller lui demander de l'aide.»

Étudiante en Design Graphique

Il faut finalement poser une question de manière claire, et l'aborder sans langue de bois. Peut-on draguer des étudiant·es lorsque l'on fait partie du personnel technique, enseignant ou administratif?

Draguer: Aborder quelqu'un, tenter de le séduire pour aboutir à une aventure

Séduire: Attirer fortement quelqu'un, le tenir comme sous un charme, s'imposer à lui par telle qualité

Synonymes de «séduire»: captiver, conquérir, ensorceler, envoûter, fasciner.⁶¹

⁶¹. Source : Larousse [en ligne].

La drague, la séduction est un comportement parfois difficile à décrire, un comportement d'ambiguïté. Est-il donc approprié, dans le cadre de nos rapports avec le personnel, de se retrouver la cible d'une tentative de séduction? Dans le règlement de notre école, rien n'interdit des relations entre les différentes composantes de l'école, quelles qu'elles soient, d'autant plus que la grande majorité des étudiant•es sont majeur•es.

J'ai retourné le problème dans tous les sens en essayant de me mettre à la place de toute personne dans cette situation, même s'il s'agissait de deux personnes tout à fait consentantes. Mon analyse, en quelque sorte ma réponse à cette question est la suivante.

Puisque rien ne l'interdit, oui, quiconque pourrait essayer de sortir du cadre professionnel et de proposer à une autre personne d'entrer dans un cadre de séduction. Mais elle ne peut pas, surtout lorsqu'elle fait partie du personnel administratif, technique ou enseignant, se permettre de le faire sans précaution. Compte tenu de sa position de hiérarchie, de pouvoir, d'influence sur les étudiant•es, un ou une membre du personnel doit s'assurer qu'il ne pousse pas dans une situation d'inconfort ou de malaise l'étudiant ou l'étudiante à qui il propose cet autre type de relation.

S'il paraît évident dans des rapports humains normaux et apaisés que l'on ne doit pas harceler, ou mettre mal à l'aise par ses avances une autre personne, nos camarades n'ont cependant pas la responsabilité éthique et professionnelle qu'a le personnel de l'école, entre eux.elles, et avec nous.

Dans notre société, la compréhension du consentement, de l'étape de la drague à celle de la relation amoureuse et sexuelle semble compliquée. Elle ne l'est pourtant pas mais nécessite visiblement aujourd'hui la déconstruction de certaines idées reçues et schémas ancrés dans la société par le patriarcat et ce depuis des générations. Cela demande de réapprendre une manière de fonction-

ner dans les rapports humains amoureux, hétérosexuels comme homosexuels. On y reviendra, l'une des solutions les plus efficaces pour cela reste la formation, l'éducation de toutes et tous. Elle permettrait d'intégrer dans les mentalités générales que lorsque l'on fait partie du personnel et qu'un ou une étudiante refuse une proposition, quelle qu'elle soit, il convient d'assurer à cette personne que l'on a entendu son refus et que la proposition s'arrête ici.

Au vu des témoignages de bien trop d'étudiantes, ce consentement n'est pas toujours pris en compte et l'inconfort de mes camarades est particulièrement secondaire pour ceux qui se risquent à "draguer" des étudiantes. Mais parler de drague n'est pas exact, car la plupart des témoignages ne sont pas définissables par ces mots, la drague et la séduction ne sont pas les termes à employer pour définir ce que certain-es d'entre nous vivons. Ce dont il s'agit ici c'est bien de harcèlement sexuel.

Le harcèlement sexuel est un délit et se définit dans la loi par « des propos ou comportements à connotation sexuelle, répétés qui soit portent atteinte à la dignité d'une personne en raison de leur caractère dégradant ou humiliant, soit créent à son encontre une situation intimidante, hostile ou offensante ». Il peut aussi être assimilé à du harcèlement sexuel « toute forme de pression grave (même non répétée) dans le but réel ou apparent d'obtenir un acte sexuel, au profit de l'auteur des faits ou d'un tiers. »⁶² Ce délit est passible de deux ans de prison et trente mille euros d'amende, cette peine s'élève à trois ans et quarante-cinq mille euros d'amende lorsqu'il est commis par une personne qui abuse de l'autorité que lui confèrent ses fonctions.

Il va de soi de préciser également qu'une agression sexuelle (rappelons qu'une main aux fesses non consentie en est une), est passible, elle, de cinq ans d'emprisonnement et de soixante-quinze mille euros d'amende, et sept ans et cent mille euros dans le cas d'une position d'autorité de l'auteur des faits⁶³.

62. Fiche pratique *Harcèlement sexuel* du site du service public, du 17 décembre 2018, [en ligne].

63. Fiche pratique *Agression sexuelle d'une personne majeure* du site du service public, du 26 novembre 2018, [en ligne].

Il est temps de prendre conscience de la diversité des situations vécues et de noter la gravité des actes et propos inappropriés qui polluent notre atmosphère de travail. Certains témoignages supplémentaires peuvent donner un aperçu de l'étendu des faits, ceux-ci peuvent s'apparenter à ce que la loi définit comme des « outrages sexistes ».

L'outrage sexiste est défini par « le fait [...] d'imposer à une personne tout propos ou comportement à connotation sexuelle ou sexiste qui soit porte atteinte à sa dignité en raison de son caractère dégradant ou humiliant, soit crée à son encontre une situation intimidante, hostile ou offensante. »⁶⁴ Ces agissements sont passibles d'une amende, là aussi, plus importante lorsqu'il existe un lien de hiérarchie entre les deux parties.

64. Loi n°2018-703, article 15, du 3 août 2018 renforçant la lutte contre les violences sexuelles et sexistes, [en ligne].

« Une camarade était sur une échelle en train d'accrocher quelque chose et un technicien a posé ses deux mains sur sa taille quelques secondes en faisant ensuite passer ça pour une blague. »

Étudiant en Art Espace

« L'un de mes anciens profs avait ri des sujets tels que l'inceste et le viol en minimisant et décrédibilisant d'éventuelles victimes, en parlant de mes recherches qui portaient sur la neuroscience et la hiérarchisation des souvenirs, qui n'avaient aucun rapport avec ces sujets. »

Étudiante en Art Espace

« Un jour je suis allée montrer un projet abouti à un technicien, la première chose qu'il m'a dit c'est **« ah t'as une chemise en dentelle, excuse-moi mais je vais regarder tes seins »**. Le même jour il me semble un garçon de ma classe s'est permis de faire une réflexion en comparant ma tenue avec celle d'une autre fille de la classe disant que le fait que je « montre mes seins » en portant une

chemise en dentelle était moins attirant car dévoilait déjà mes attributs alors que la tenue de l'autre fille de ma classe portait plus sur le désir car juste moulante.»

Étudiante en Art Espace

On le voit dans ce dernier témoignage, le sexisme n'est bien entendu pas réservé qu'au personnel encadrant. Nos camarades commettent également des impaires, ou pire. Il s'avère tout de même que ce témoignage est l'un des seuls sur les quatre-vingt personnes ayant répondu à mon questionnaire. Il m'est arrivé personnellement de me trouver dans une discussion conflictuelle avec à la fois un enseignant et l'un de mes camarades. Nous étions plusieurs étudiantes dans notre salle de cours, accompagnées d'un étudiant et un peu plus loin, en rendez-vous individuel se trouvaient un enseignant et une étudiante.

L'étudiant présent nous fait remarquer que ce jour est «la journée de la femme», je rectifie alors en lui précisant qu'il s'agit de la Journée internationale de lutte pour les droits des femmes. L'enseignant présent pouffe. S'en suit un échange de blagues entre l'étudiant et l'enseignant (qui lui se permet d'aller bien plus loin que notre camarade), auquel mes amies et moi répondons par intermittence, à la fois agacées et consternées par l'échange dévalorisant qui a lieu en notre présence. Si mon camarade a certainement compris plus tard qu'il avait encouragé sans s'en apercevoir un échange particulièrement insupportable pour nous et s'en est excusé, il n'en a pas été le cas pour notre enseignant.

De plus, là où mes camarades et moi-même pouvions facilement répondre à notre ami, il est difficile de s'opposer fortement à un enseignant qui exprime des propos insultants. Leur autorité nous enferme dans une position de victimes incapables d'opposer résistance.

Des rôles assignés par le genre

Dans notre école comme ailleurs, les rôles assignés à un genre ou à l'autre sont monnaie courante. On le constate en tous lieux. Nos enseignantes sont plus nombreuses dans les secteurs Textiles et Matières et Design Vêtements, en atelier les femmes sont à la gravure, à la sérigraphie, et les hommes (d'ailleurs globalement bien plus nombreux⁶⁵) en photo, vidéo, métal, résine, morphostructure... Malheureusement cela se ressent aussi dans le comportement qu'ils et elles ont vis à vis de nous.

65. Voir annexe 3.

«Un prof s'adressant au seul garçon de la classe:
« Oui, ou bien il faudrait coudre ce tissu... Il y a bien une de vos camarades qui sait coudre? » Oui nous savons coudre, comme tout le monde, mais pourquoi ne pas poser cette question à l'élève en question, qui était son seul interlocuteur à ce moment-là?»

Étudiante en Scénographie

«Régulièrement et sous prétexte que je suis un homme mes professeurs me demandent à moi et aux autres garçons de ma classe d'effectuer les tâches supposées physiques, c'est contraignant pour moi car je suis loin d'être un athlète, c'est dévalorisant pour mes camarades femmes car elles n'en sont pas moins fortes.»

Étudiant en Scénographie

Il est dommage, dans une école qui pourrait tout à fait être le lieu idéal pour bousculer les codes de la société, de voir s'enraciner les préjugés sexistes les plus persistants. Surtout lorsque ceux-ci influent sur la manière dont nos enseignant·es jugent notre travail, comme pour cette étudiante de scénographie qui me disait avoir eu des commentaires tels que «Ta scénographie est très masculine c'est fascinant! », pour la simple raison que l'étudiante

utilisais du métal dans son travail. Raccourci quelque peu primaire aujourd'hui...

C'est aussi lorsque les étudiant·es sont en groupe mixte que se font sentir des préjugés sexistes vis à vis des capacités d'un genre ou de l'autre. Les résultats de mon enquête, indique que 29% des femmes sondées ont déjà ressenti une différence de traitement vis à vis de leurs camarades masculins lors de travaux en groupe⁶⁶. Comme par exemple pour cette étudiante et cet étudiant qui rapportent les mêmes ressentis. Il et elle transcrivent une attention particulière qui serait portée aux hommes, et donc une difficulté pour les femmes de pouvoir occuper la même place qu'eux dans la discussion.

66. Voir annexe 4.

«Ma binôme de travail m'expliquait qu'elle avait beaucoup plus de mal à parler dans des conversations avec certains professeurs, ou carrément qu'ils ne l'a regardaient même pas quand ils nous donnaient des retours.»

Étudiant en Design Objet

«Si le groupe est mixte, je me sens souvent ignorée lors des discussions d'avancement de projet, le prof ne s'adressera notamment qu'au mec pour parler de la technique.»

Étudiante en Design Textile et Matières

Des diktats pour notre genre

Les femmes sont, dans la société en général, assignées à certaines compétences, certains rôles, mais aussi à certains corps. Les femmes doivent répondre à des critères précis pour entrer dans ce que la société appelle «beau» et ces dernières années de nombreuses voix s'élèvent contre ces enfermements pour valoriser tout type de corps et de beautés. Via de nombreux canaux (les médias, la publicité,

la mode, etc.), le message nous est délivré : nos corps ne doivent correspondre qu'à un seul idéal. La couleur de peau, la taille, la pilosité, la nature des cheveux, la taille des seins, toutes ces caractéristiques de nos corps doivent rentrer dans une seule et même case, changeant au fil des époques⁶⁷. Les élèves de l'école ne sont apparemment pas épargnées par ses diktats, perpétués par nos enseignant-es. Le témoignage de cette étudiante montre que sortir des sentiers battus pour proposer une autre vision de cet idéal n'est pas évident.

67. Voir CHOLLET
Mona, *Beauté fatale, les
nouveaux visages d'une alié-
nation féminine*, éditions
Zones, 2012

«Pour un projet où je créais une veste que j'avais choisi de la réaliser en taille 40, on m'a dit : **« Quelle est ta justification pour ce choix de taille? C'est pas une taille réaliste, tu l'as faites pour toi! »** Clairement, quand on fait une taille 34 personne ne nous demande de justification, alors que cette taille est bien moins courante que la 40. C'est horrible que nos profs soient bloqués sur des diktats qu'on ne devrait plus accepter aujourd'hui! En plus c'est difficile de ne pas être atteinte par ces propos ...»

Étudiante en Design Vêtement.

Pour certaines, l'assignation est double

«Une de mes enseignantes me renvoie toujours à mes origines lorsque l'on parle de quoi que ce soit qui ait à voir avec l'Asie, même lorsqu'il s'agit du Japon ou de la Chine alors que je suis Coréenne. En plus du fait que j'ai été obligée de la reprendre trois fois sur la prononciation de mon prénom qu'elle refuse d'apprendre alors que mes camarades n'ont aucun problème à le prononcer ...»

Étudiante en Design Objet

«Certains profeseurs m'ont demandé de mettre plus de mon «identité de femme noire» dans mon travail.»

Étudiante en Image Imprimée

Encore une fois, comme on le voyait lors du concours, il n'est ni flatteur ni intéressant pour une étudiante étrangère, ou une étudiante française aux origines étrangères d'être rappelée constamment à cette part de son identité. Il conviendrait de ne pas présumer que la nationalité ou l'origine d'une personne n'est que l'unique facette intéressante de son être et de la laisser mettre en avant celle-ci elle-même lorsqu'elle le désire. Certaines origines viennent avec une grande quantité de clichés, auxquels les personnes racisées se voient souvent réduites. De surcroît, quand il s'agit d'une femme, ces clichés sont parfois teintés d'érotisation et de fétichisation. Les femmes noires seraient puissantes, les femmes arabes soumises, les femmes asiatiques dociles⁶⁸. Être vigilant-es à ces travers dans nos propres appréciations du travail des femmes racisées présentes dans l'école est un devoir de toutes et tous pour ne pas aggraver les violences systémiques qu'elles vivent déjà dans la société.

Toutes ces pratiques, conscientes ou inconscientes, ont un impact sur nos vies, elles sont déstabilisantes et entretiennent un climat de malaise, incompatible avec une scolarité épanouissante. Ces violences sont les symptômes d'un système global. Elles créent une culture d'une école comme terrain de chasse et non comme le vivier de talent qu'elle doit être. Elles nous enferment dans des cases avec le genre comme verrou.

68. Écouter le podcast *Kiffe ta race*, présenté par Grace Ly et Rokhaya Diallo, épisode 3 « La geisha, la panthère et la gazelle », produit par Binge Audio, [en ligne].

Peu de femmes pour nous éduquer, peu de femmes enseignées

En mars 2018 on pouvait lire cette phrase sur les murs de l'escalier du troisième étage de l'Ensad, écrit en grandes lettres capitales par deux étudiantes du secteur Design Graphique, dont je fais partie.

«PLUS DE PROFS FEMMES!»

En 2004, 25% du personnel enseignant étaient des femmes, en 2018 elles ne sont toujours que 41%⁶⁹. L'amélioration est notable, il n'en reste pas moins que nos enseignantes sont toujours moins nombreuses que les hommes. Mais surtout, l'analyse demande à être faite à la loupe. Le taux global des enseignant·es n'indique en soit pas grand chose quant à la proposition de cours donnée aux étudiant·es car la vraie différence se trouve dans la répartition par secteur ou dans celle des studios ou cours de théorie. Avoir un effectif enseignant aujourd'hui presque paritaire ne résout rien si les étudiant·es de certains secteurs apprennent d'une quasi totalité d'hommes, ou à l'inverse dans d'autres, de femmes.

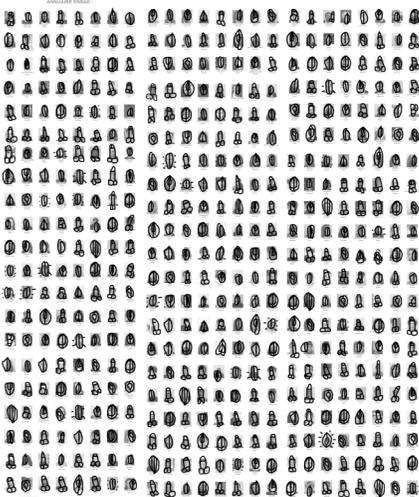
69. Voir annexe 4.

Des secteurs loin de la parité

L'exemple de mon secteur est particulièrement éloquent et nous, étudiantes en avons subi les conséquences régulièrement. En deuxième année, si l'on ne regarde que les cours propres à notre secteur, ma classe n'avait cours qu'avec deux femmes, l'une pour un cours de théorie d'une heure et demi, l'autre pour un cours de six heures, en binôme avec un homme.

En troisième année le calcul est rapide, aucune femme parmi nos enseignants. Aucune. Sur dix-neuf heures et trente minutes de cours, aucun n'était donné par une femme⁷⁰. De ce fait, notre commission de milieu d'année fut une épreuve particulièrement difficile pour certaines

70. Voir annexe 5.



711têtes



247
ZIZ
'S

464
NANCY
JONES



^ p. 24.

< p. 22 et 23.

Les Vulvettes Underground, fanzine numéro 1, par des élèves de l'Ensad, imprimé et distribué en décembre 2016.

d'entre nous. Lors de cette commission, nous devons présenter à nos enseignants nos deux choix de destinations pour l'Erasmus de l'année suivante et évoquer le ou les sujets qui nous intéressent pour le mémoire.

Moi qui à ce moment de ma troisième année ai l'idée de m'intéresser à la représentation du corps des femmes dans les médias, je redoute la tournure que peut prendre la discussion avec mes enseignants. Je suis déléguée, et de ce fait lorsque mon tour arrive, aucune autre femme que moi n'est présente. En face de moi : mon co-délégué et sept enseignants. Je suis face à huit hommes et ce n'est pas à l'évocation de mon sujet que les réactions surviennent, mais lorsque je précise que ma seule inquiétude est la difficulté de trouver une femme pour diriger mon mémoire, étant donné que je connais peu les enseignantes de l'école, et que je ne suis pas très à l'aise à l'idée d'être dirigée par un homme pour ce sujet. Instantanément il m'a semblé que mes sept enseignants se trouvaient inexplicablement inconfortable sur leur chaise. Il y a eu ceux qui devaient s'attendre à une conversation délicate, et ceux qui ouvertement ont ri, pouffé, se sont étonnés que je pense que les hommes ne pouvaient pas avoir de choses intéressantes à dire sur le sujet.

Comme si vouloir être dirigée par une femme pour mon mémoire voulait forcément dire que je rejetais la légitimité des hommes à s'exprimer sur le sujet, que je rejetais leurs compétences, leur voix. L'un d'eux ira même dans une conversation privée jusqu'à me lancer «Sinon, vous n'avez qu'à les émasculer !»... Le problème est là finalement, il a toujours été là, leur pouvoir, leur virilité. En voulant donner du crédit au travail d'une femme pour mon sujet, il se ressent que je veux leur enlever du crédit, à eux. A-t-il jamais effleuré l'esprit de cet enseignant que notre légitimité et notre parole nous sont enlevés à leur profit depuis des millénaires, et qu'il n'est qu'un juste ré-équilibre des choses que de nous redonner cette parole et cette place que nous méritons ? Ou bien a-t-il également réfléchi au confort d'une étudiante à discuter du

corps des femmes, de l'impact de l'image de celui-ci sur les femmes et la société, avec une femme justement? Je pense que non, je pense que ce qui l'a préoccupé n'était pas un sincère intérêt pour le sujet d'une étudiante et la recherche de solutions pour elle, mais bien la voix que je semblais vouloir lui enlever, à lui et ses confrères.

En quatrième année, deux cours doivent être choisis sur un ensemble de cinq. Au premier semestre, un seul est proposé par une femme, au second l'un de nos enseignants part en césure pour un semestre et l'on demande alors à l'une des enseignantes de l'école, graphiste et typographe d'assurer un cours de création de caractère. Ce qui donnera l'occasion à un bon nombre de mes camarades de s'apercevoir de la grande qualité de son enseignement et de regretter qu'elle n'assure pas plus de cours dans notre secteur de la deuxième à la troisième année.

On peut aussi constater un grand manque de parité dans d'autres collèges d'enseignant•es, comme celui des Studios. Ce que notre école appelle des Studios sont des cours de différentes pratiques, proposés pour tout•e étudiant•e quel que soit son secteur et qui lui permet d'aborder des pratiques plastiques et créatives telles que la peinture, la sculpture, l'écriture, la performance, le dessin, la gravure, la photographie... Sur l'ensemble de ces cours, d'une variété particulièrement intéressante, seulement 23% sont tenus par des femmes, et 6,5% supplémentaires par des binômes d'une femme et d'un homme. 70,5% sont donc donnés par des hommes⁷¹. Le collègue d'enseignant•es de cours théoriques en revanche, est à peu près paritaire, il est composé de 18 femmes et de 15 hommes⁷².

C'est pourquoi il est important de ne pas tenir compte uniquement du total des enseignant•es dans l'école et de regarder de plus près le microcosme qu'est un secteur, pour lesquels les choses sont bien différentes de l'un à l'autre, mais aussi les cours qui s'ajoutent à ce cursus.

71. Voir annexe 5.

72. Livret *Histoire et Théorie Critique de l'Art, 2018-2019*, intranet de l'Ensad.

S'identifier à nos enseignant·es et aux artistes enseigné·es

«Parfois certains profs hommes sont comme «saoulés» d'avoir une majorité d'étudiantes dans leur classe. Ils adoptent alors un comportement différent avec les quelques garçons de la classe comme si eux devaient sortir du lot parmi toutes ces femmes. On les sent privilégiés, ils sont plus considérés par le prof qui vient directement les voir dès le début du cours, qui les sollicite plus, comme s'ils avaient plus en commun à partager... Du coup en tant que femme parfois on sent qu'on doit faire deux fois plus d'effort pour «exister» dans une classe où il y a une majorité de femmes, avec deux ou trois «garçons rois».»

Étudiante en Design Graphique

Ce que raconte ici cette étudiante corrobore le ressenti de Julie Crenn lors de notre entrevue. Elle me dit constater dans le milieu de l'art et au sein même des écoles d'art, un beaucoup plus gros réseau de soutien masculin, qui ne laisse pas place à l'entraide de toutes et tous. On le ressent donc aussi ici, lorsque l'on est une femme, il n'est pas si évident de se faire une place parmi les hommes du métier, même lorsqu'il s'agit de nos enseignants.

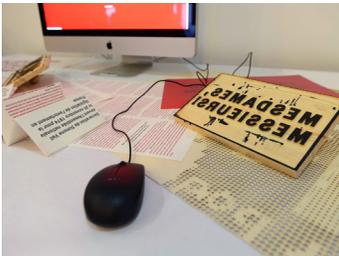
Pour se faire une place il faut aussi s'imaginer, se voir parmi eux, et elles. Nous avons désespérément besoin d'un nouvel enseignement, d'un enseignement qui inclut. Nous avons besoin d'enseignantes et d'enseignants attentifs à la présence des femmes dans leurs cours. Si nos enseignant·es ne remettent pas en question leur manière d'enseigner, nous seront indéfiniment servis une histoire, un présent de l'art, du design, de nos métiers dans lesquels les femmes n'ont pas place, n'ont pas réelle légitimité.

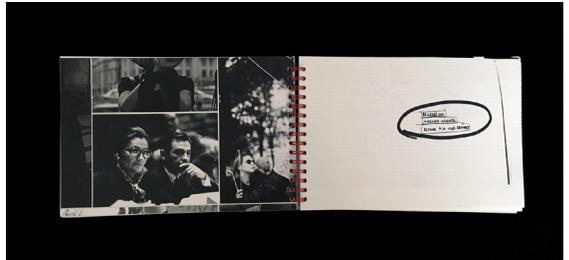
«Un jour j'ai parlé à un prof que je trouve très intéressant par ailleurs, du fait que dans les 25 ar-

tistes qu'il avait cités il n'y avait que des hommes blancs hétérosexuels. Il m'a répondu « **Tu ne serais pas en train de m'accuser de sexisme quand même?** » Étudiante en Design Graphique

À cet enseignant je répondrais personnellement que oui, bien sûr, il est sexiste, mais nous le sommes tous et toutes. Nous nous devons de remettre en questions nos habitudes, nos schémas de pensées, nos constructions sociales. Si cet enseignant ne voit pas de biais dans son enseignement, alors qu'il évoque des artistes de toutes périodes et qu'il n'a pas nommé une seule artiste femme, c'est qu'il fait preuve de mauvaise foi. Cette mauvaise foi est une violence pour nous toutes, car si les femmes du milieu du monde de l'art et du design n'ont pas de crédit à ses yeux, alors qu'en est-il de nous-mêmes ? Quel crédit avons-nous à ses yeux et à ceux de tous ceux qui ne font pas l'effort de donner une importance égale à leurs homologues femmes ?

Cette expérience de l'une de mes camarades n'est pas anecdotique. Nombre d'entre nous ne nous rendons même pas compte de l'absence des femmes parmi les noms qui nous sont délivrés pendant nos cours. J'ai moi-même fait récemment cette réalisation d'une manière qui m'a surprise, lors de ma visite en octobre de l'exposition « Virginia Woolf, an exhibition inspired by her writings » à Cambridge, au Royaume-Uni. Cette exposition réunissait le travail de différentes artistes, contemporaines ou non de Virginia Woolf, réellement ou supposément inspirées par elle et ses écrits. Sur deux salles remplies des travaux d'artistes, notamment photographes, aucune des femmes exposées ne m'était connue. Malgré trois ans en école de photographie, une année de prépa à l'Atelier de Sèvres et quatre ans aux Arts Décoratifs, je n'avais jamais entendu parler de ces femmes.





Affiches, tampons, dépliants et site web pour le discours de Simone Veil, Ministre de la santé, pour la loi en faveur du droit à l'avortement à l'Assemblée Nationale française, Paris, 26 novembre 1974.

Camille Boubals, étudiante à l'Ensad.

«Et je continuais, par jeu à ébaucher un plan de l'âme tel qu'en chacun de nous dominant deux forces, l'une masculine l'autre féminine [...]. L'état normal et satisfaisant est celui où les deux sexes vivent en harmonie et coopèrent dans l'ordre spirituel.»

Une chambre à soi, **Virginia Woolf**

**Construire
un lieu
d'enseignement
égalitaire**

Dès lors que les choses sont dites, revenir à un fonctionnement normal, en ne changeant rien à nos habitudes reviendrait à dire que les droits des femmes, leur traitement égal à celui des hommes, et une harmonie commune des hommes et des femmes au sein de l'école, et plus largement dans notre société, n'est pas une priorité, ne mérite pas tout notre investissement. Cela va sans dire, mais cela va mieux en le disant : les droits humains ne peuvent pas être, jamais, un problème secondaire.

Le traitement inégal des femmes au sein de notre école ne doit plus passer après, il en va de la santé mentale, de la scolarité, de l'avenir et de l'éducation de toutes les étudiantes de l'école. Il en va du comportement futur de nos camarades hommes, de nos enseignants, de nos techniciens et personnel masculin, qui ne devra plus être autrement qu'exemplaire. Si l'école revendique une certaine excellence dans son enseignement, son personnel enseignant, ses moyens, son encadrement, alors elle se doit de se montrer en quête de l'excellence dans le traitement quotidien de ses étudiantes et étudiants par ce même personnel au sein de l'institution que sont les Arts Décoratifs.

La volonté politique et la prise de conscience

Nous devons donc faire mieux, et les démarches sont en route. En effet, depuis l'année dernière, le ministère de la culture, dont notre école dépend, a chargé toutes les directions d'écoles d'art de France sous sa tutelle de rédiger une charte déclarant des prises de positions et des actions à mettre en place pour l'égalité entre les genres. Rappelons que « L'égalité entre les femmes et les hommes a été consacrée « grande cause nationale » par le président de la République pour toute la durée du quinquennat. »⁷³

Notre école a donc ouvert les discussions en juin 2018 en organisant des groupes de travail à cet effet. Plusieurs réunions ont eu lieu, menées par la direction représen-

73. Ministère de la culture, *Feuille de route égalité 2019-2022*, avril 2019.

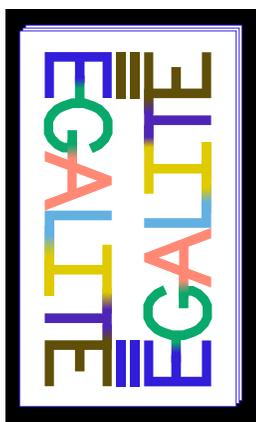
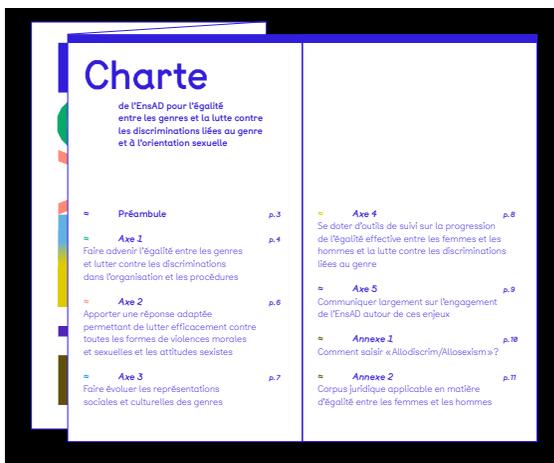
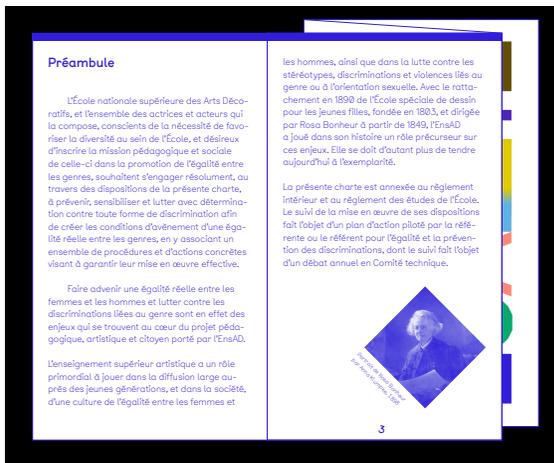
tée par Simon Garcia, directeur général des services et Laura Phan-Chân-Thê, cheffe des ressources humaines ; et composées de plusieurs enseignant·es et étudiant·es volontaires. Dès le début ces réunions ont servi à crever des abcès, à témoigner de notre vécu ou de celui de nos camarades. La direction, pourtant déjà consciente que la situation n'est pas idéale, se rend vraiment compte de nos vécus et prend la mesure de l'étendue du travail. C'est pour nous étudiantes comme enseignantes, un moment salvateur, enfin nous pouvons parler ouvertement et librement de nos expériences, devant une direction volontaire pour changer radicalement le cours des choses.

Des débats ont lieu, des idées sont soulevées, la charte est finalement rédigée et envoyée par mail à l'ensemble de l'école le 21 décembre 2018, après avoir été présentée officiellement par le directeur Emmanuel Tibloux lors de l'Atelier de rencontre « Herstory, une fabrique d'archives féministes » avec Julie Crenn et Pascal Lièvre. Elle est mise en page par Camille Boonen et Clémence Rivalier, deux étudiantes de cinquième année Design Graphique. Ce texte, la direction en est consciente « est une promesse, qu'il importe désormais de traduire par des actions concrètes, dans lesquelles notre école s'engagera dès la rentrée. »⁷⁴

Et justement, le 19 novembre, tout juste rentrée d'Erasmus j'assiste à une nouvelle réunion du groupe de travail. Le texte est écrit et adopté, il faut maintenant se pencher sur les actions à mettre en place pour que l'école respecte les engagements pris et fasse bouger les choses concrètement en son sein. Un plan d'action nous est présenté par la direction. Au travers des trois sous-parties qui suivront, certaines des solutions qui le composent apparaîtront, d'autres seront le fruit de mes réflexions, de mes recherches et de mes discussions avec de nombreuses personnes qui les ont enrichies.

74. Simon Garcia, mail du vendredi 21 décembre 2018, *Charte pour l'égalité entre les genres, l'Ensad s'engage*.

Charte de l'Ensad pour l'égalité entre les genres et la lutte contre les discriminations liées au genre et à l'orientation sexuelle, Ensad, conception graphique Camille Boonen et Clémence Rivalier, étudiantes de l'Ensad, 2018.



Éradiquer les violences sexistes et sexuelles

On l'aura donc compris, les violences sexistes et sexuelles existent bel et bien dans notre école, elles sont la réalité de trop nombreuses d'étudiantes et parfois d'étudiants au cours de leur scolarité.

Favoriser la prise de parole

Mes recherches m'ont amenée à recueillir ces témoignages, mais si l'on ne pose pas la question, le silence est la règle. À partir du moment où j'ai envoyé plusieurs mails, parlant de mon projet de mémoire, de mes recherches, et où j'ai partagé mon questionnaire sur les réseaux sociaux de l'école, il n'a pas fallu longtemps pour que certaines de mes camarades m'envoient directement des messages pour me demander mon avis, ou pour avoir mon aide pour résoudre une situation qu'elles vivaient. L'une par une femme, les deux autres par des hommes, toutes trois avaient été victimes de harcèlement sexuel. Ce que d'autres appelleraient de la « drague lourde », mais qui se caractérise dans la loi comme du harcèlement. Toutes trois se trouvaient dans une situation de malaise extrême et ne savaient pas vraiment comment se sortir de ces situations.

Si des étudiantes parlent, c'est qu'elles entrevoient l'espoir d'une réponse, d'une solution, ou au moins enfin l'assurance d'être entendues. Une chape de plomb s'est levée de manière globale sur ces violences depuis le début du mouvement MeToo, grâce aux voix des premières qui témoignent, de nombreuses suivent, soulagées de savoir qu'aujourd'hui on ne peut plus prétendre ne pas savoir. Elles savent que plus nous parleront, et moins nos vécus individuels seront remis en question. C'est de cela dont il faut se servir pour créer un espace de libre parole, un espace sans tabou ni omerta. En affichant sérieusement une volonté générale de ne plus laisser passer les compor-

tements déviants, des étudiant·es comme des membres du personnel, en déclarant fermement la fin de l'impunité pour ces comportements, on crée un espoir chez toute personne victime, que sa parole ne sera pas remise en question et que sa dignité dans ce processus sera respectée.

Mais cela ne suffit pas, car les femmes et les minorités ont l'habitude des grands mots, des grandes campagnes de communication, des « grandes causes nationales ».

«Aujourd'hui, quel que soit le secteur, les enquêtes de victimation⁷⁵ indiquent qu'une femme sur cinq pourrait être victime de harcèlement sexuel au cours de sa vie professionnelle dans ce milieu. 70 % des victimes n'en parlent pas à leur supérieur.e hiérarchique ou à leur employeur.euse, et seules 5 % déposent plainte.»⁷⁶

75. Voir lexique «Victimation».

76. Haut conseil à l'égalité entre les femmes et les hommes, *Inégalités entre les femmes et les hommes dans les arts et la culture*, op.cit., p. 64.

C'est donc une culture et une atmosphère favorables à la prise de parole qu'il nous faut installer, notamment par la création d'un chemin simple pour celle-ci.

Un processus clair et facile pour témoigner

Nous avons besoin de procédés simples, connus de tous·tes pour être capables d'orienter nos camarades, ou de savoir nous-mêmes à qui nous devons parler pour être entendues dans la bienveillance et l'empathie, sans crainte d'être jugées. Nous avons besoin de personnes formées et éduquées sur ces questions. Des personnels à l'écoute, qui sauront répondre aux étudiantes ou étudiants qui viendront témoigner d'un harcèlement, d'une agression ou de toute autre situation, qu'elles ne sont pas en tort, que la situation qu'elles vivent n'est pas normale, que la faute est du côté de celui qui profère des propos déplacés, qui harcèle, qui agresse.

La mise en place d'un groupe mixte de personnes identifiées et connues des étudiant·es comme des repères sûrs

pour venir s'exprimer et se confier permettrait à ces situations de ne pas perdurer dans le temps. Un processus clair de ce qu'entraîne ou n'entraîne pas le fait de venir parler est aussi nécessaire pour libérer mes camarades de la crainte des répercussions sur leur scolarité lorsqu'ils ou elles s'expriment. Nous avons besoin de savoir que nous pouvons venir en parler sans être poussées à enclencher une quelconque procédure à l'encontre de qui que ce soit. Sur le long terme un suivi méticuleux des plaintes et des personnes victimes est primordial, pour s'assurer qu'un retour à une scolarité normale est effectué et que plus rien n'affecte celle-ci outre mesure.

Toutes ces mesures entrent en adéquation avec les engagements pris par l'Ensad dans sa *Charte pour l'égalité entre les genres* et vont très bientôt exister dans la *Charte éthique de gestion et prévention des violences* qui sera cette année adoptée par les instances de l'école et qui stipulera dans ses annexes toutes les informations utiles aux personnes désirant rapporter une situation de violence ou de harcèlement quel qu'elle soit. On pourra y trouver les interlocuteurs et interlocutrices adéquates pour recevoir la parole des étudiant•es, dont la direction, la direction des études et le corps enseignant sont désignés comme à privilégier. La cheffe du service des ressources humaines et son adjointe, l'assistance sociale des étudiant•es et la psychologue de l'école sont aussi des interlocutrices adéquates, ces deux dernières étant tenues au secret professionnel.

La charte précisera comment l'école se charge de toute situation de violence ou de harcèlement, et fournit un formulaire de signalement et rassure quant au respect de l'anonymat. Toutes ces précisions étant détaillées à l'attention des étudiant•es, mais également de toute autre composante de l'école. Elle rappelle aussi la présence des cellules d'écoute externes à l'école AlloDiscrim et AlloSexism du Ministère de la Culture, qui s'adressent à toute personne travaillant ou étudiant dans une école sous tutelle de celui-ci.

À l'Ensci (Ecole nationale supérieure de création industrielle), des choses ont actuellement été mises en place pour établir un procédé et le communiquer aux étudiant·es. Samuel Béguin, étudiant de l'école me témoigne que ce qui est appelé dans leur école la « commission parité », tente comme nous de s'attaquer à beaucoup de questions et qu'un texte a été finalisé très récemment pour permettre à chacun et chacune d'identifier les personnes capables de recueillir la parole parmi un ensemble de quinze personnes enseignant·es, personnels administratifs et étudiant·es. Ces quinze personnes ne sont pas encore formées à la tâche, chose pour laquelle militent les étudiant·es. La fiche précise aussi les différentes étapes d'une procédure de signalement, du signalement jusqu'à la prise de décision ou de sanction, en fonction de si la procédure est interne ou externe à l'établissement.

Mais si témoigner est nécessaire, il est aussi nécessaire que ces témoignages de harcèlements, d'agressions, de propos ou attitudes déplacées aient des conséquences effectives sur ceux qui en sont les auteurs ou les autrices, et c'est de toute manière, de la responsabilité de l'école.

La direction, ou plus largement tout fonctionnaire titulaire, fonctionnaire stagiaire, agent contractuel ou vacataire de l'école, a la responsabilité légale de dénoncer sans délai auprès du procureur de la République tout crime ou délit porté à sa connaissance qui aurait eu lieu dans le cadre scolaire. Il en relève de la volonté de la victime de porter plainte ou non, mais une dénonciation doit être faite par l'établissement. Nos encadrant·es ont donc cette responsabilité vis à vis de nous et ne peuvent s'y soustraire que si l'école, par l'intermédiaire d'un autre membre du personnel ou de la direction s'en charge effectivement. Ils ou elles n'ont pas non plus besoin de l'autorisation d'un·e supérieur·e hiérarchique pour cela⁷⁷.

On a vu plus tôt les risques encourus par l'auteur·trice d'une agression ou d'un harcèlement sexuel, évidemment, tous les signalements que les étudiant·es de l'école

77. Toutes ces informations sont reprises d'une *Fiche juridique relative à l'obligation des personnes travaillant à l'Ensd de dénoncer les délits et crimes sexuels* rédigée par Anaïs Leleux, formatrice Egalité femmes/hommes du cabinet 17*91, voir annexe 6.

pourraient avoir à faire ne relèvent pas du crime ou du délit. En ce qui concerne l'outrage sexiste par exemple, les individus fonctionnaires n'ont pas l'obligation de dénoncer puisque cette obligation ne concerne que les délits ou les crimes. Mais l'administration de l'école se doit de prendre en considération toute situation délicate et la *Charte éthique de gestion et prévention des violences*, bientôt communiquée explicitera les différentes sanctions qui peuvent être appliquées aux étudiant·es (l'avertissement, l'exclusion temporaire ou l'exclusion définitive) ou aux enseignant·es (mesure de suspension, sanctions disciplinaires, révocation).

De l'importance de la formation

Les violences sexistes et sexuelles, la culture du viol⁷⁸, le consentement, la prise en charge des victimes, les stéréotypes de genre et les discriminations ne sont pas des sujets sur lesquels le personnel de l'école, toutes catégories confondues, peut se fendre d'être un ou une experte. Ces sujets ne sont pas nouveaux, mais ils ne sont pas à prendre à la légère et prétendre maîtriser la question seulement parce que l'on est une part de l'équation femmes/hommes serait naïf, voire nocif.

C'est pourquoi notre école, comme toute structure d'éducation, toute entreprise ou toute collectivité, doit accepter de former son personnel. Si nous voulons créer une cellule d'accueil et d'écoute des victimes de violences quelles qu'elles soient, ces personnes doivent être spécifiquement formées à cette tâche. Le personnel enseignant, administratif et technique, car il est en contact avec des étudiant·es, doit se former à la lutte contre les différentes formes de discriminations, à celles liées au genre, à l'orientation sexuelle, mais aussi aux racismes, etc. On l'a entrevu plus tôt, mais si les femmes vivent des discriminations liées à leur genre, il est aussi évident que d'autres discriminations existent à l'Ensad, comme partout ailleurs dans notre société.

78. Voir lexique
«Culture du viol».

L'évolution des mentalités se fait aussi naturellement, avec le temps, mais en l'espace de cinq ans, notre vie et notre épanouissement sont conditionnés par les mentalités, les pratiques et les agissements du personnel de l'école. Ce personnel, lui, reste plus longtemps. C'est entre ses mains que se façonne l'environnement dans lequel nous grandissons.

L'Ensad, sous l'impulsion des groupes de travail s'est donc lancé récemment dans cette tâche visiblement compliquée, de former son personnel ... «C'est une américanisation», «Ça répond à un effet de mode», «Si à cinquante balais on n'a pas encore compris tout ça franchement ...» Voilà ce qui a été entendu à l'annonce de l'obligation pour les enseignant·es membres de jury de concours de participer à trois heures de formation sur les stéréotypes de genre et les violences sexistes et sexuelles. Dans l'ère post Me-Too dont nous parlions plus tôt, qui, je le rappelle, n'est pas une mode mais un élan massif de prise de parole des femmes et par là même, de prise de conscience collective, il est aberrant d'entendre des gens, qui plus est nos enseignant·es, parler d'américanisation au sujet d'une action menée dans le sens de ces prises de conscience, et avant même d'avoir été essayée.

Il est possible d'entendre que certains ou certaines parmi le personnel enseignant, technique ou administratif, se trouvent suffisamment conscient·es, se considèrent comme féministe, mais vous entendrez bien que ce n'est pas une «discipline» pour laquelle on décerne un diplôme, et qu'il est donc impossible de savoir qui du personnel a besoin ou non de cette formation. Tenir compte de ces individualités n'est pas vraiment réaliste. D'autre part, si ceux et celles-ci ont réellement compris l'ampleur du sujet, ils savent qu'on a besoin d'eux et d'elles aux côtés de leurs collègues moins convaincu·es ou carrément concerné·es. Les formations mises en place récemment ont donc eu lieu et n'ont pas fait l'unanimité. Les personnel technique et administratif ont eu une très bonne impression et les ont ressenties comme utiles. Chez les en-

seignant·es, le bilan est mitigé sinon négatif. Des retours positifs ont été faits et d'autres disent ne pas avoir appris grand chose et avoir trouvé la formation non adaptée.

Je me permets de relativiser et de prendre du recul sur ces retours pour plusieurs raisons. D'une part, bien que la formation ait été présentée comme obligatoire pour toutes et tous, plusieurs enseignant·es l'ont refusée avec force et se sont fait entendre, d'autres ne sont tout simplement pas venu·es. Sans doute une grande partie de ceux et celles qui pourraient bénéficier de la formation ne l'ont pas faite. Impossible de savoir combien, la direction n'a pas tenu de compte... D'autre part, découlant de ce constat, si la formation n'a été dispensée qu'aux enseignant·es de bonne volonté, il est évident que ceux et celles-ci avaient pour certain·es déjà quelques notions et ne sont pas le principal public pour lequel cette formation a été construite. Difficile alors de juger selon leurs retours, de l'efficacité de la session de trois heures qui leur a été dispensée.

Je m'interroge sur la meilleure manière de faire entrer dans les mentalités la nécessité de ces sessions. Par l'autorité, en notant la présence de chacun et chacune? En attendant une prise de conscience de l'utilité de celles-ci pour toutes et tous? Peut-être nos enseignant·es ne sont pas encore conscient·es de l'étendue de nos expériences du sexisme et des violences sexistes et sexuelles au sein de l'école. Il reste très certainement des efforts à faire de ce côté -là.

Ceci-dit, la prise de conscience collective peut aider mais n'est jamais suffisante pour qu'un changement de fond des mentalités et des pratiques s'opère. Pour que les violences sexistes et sexuelles reculent, nous devons aussi faire advenir une culture de l'égalité dans l'école. Culture à laquelle chacun et chacune peut contribuer à sa manière, étudiant·es comme enseignant·es et technicien·nes.

Installer collectivement une culture de l'égalité

Toujours veiller à la parité

Selon la Charte pour l'égalité entre les genres et la lutte contre les discriminations liées au genre et à l'orientation sexuelle, l'Ensad se doit de « promouvoir de manière effective l'égalité dans ses procédures d'accès, qu'il s'agisse de l'admission des élèves, ou du recrutement de ses personnels enseignants, administratifs et techniques. En son sein même, l'École veille à un traitement équitable de l'ensemble de ses membres, ainsi qu'à la parité dans ses instances de gouvernance. »

À de nombreux égards, une meilleure parité aura des effets particulièrement positifs, encore faut-il y porter une attention particulière et ne jamais perdre cet objectif de vue. Pour les étudiantes, plus de femmes parmi les enseignantes et les techniciennes, c'est plus de possibilité d'identification, une atmosphère plus harmonieuse et une possibilité de se sentir soutenues et comprises en tant que femmes. Pour les enseignantes évoluant dans des équipes pédagogiques très masculines, plus de femmes c'est aussi une ambiance de travail et une collaboration avec toutes et tous plus sereine.

D'abord, il est probable que certaines situations délicates ou certains propos seraient évités par la présence plus nombreuse de femmes en position d'autorité comme nos enseignantes. L'exemple de la commission de fin de semestre donné plus tôt, aurait certainement pris une tournure différente si l'effectif d'enseignants et d'enseignantes avait été plus paritaire. Nos enseignants auraient-ils osé demander à Sarah si son choix de pays pour un semestre d'Erasmus était motivé par sa relation amoureuse avec un camarade? Auraient-ils osé critiquer mon besoin d'être dirigée par une femme pour mon mémoire si plusieurs d'entre elles avaient été présentes? Peut-être nos ensei-

gnant·es auraient tout simplement répondu à mon questionnement en discutant mon sujet et en réfléchissant à des noms d'enseignantes qualifiées pour celui-ci ...

Vis-à-vis de cela, la parité n'est pas vraiment une réelle solution, mais en attendant que notre société soit idéale, et que le confort que les femmes ressentent face à des hommes ou à des femmes soit égal, la parité rendrait aux femmes une sensation d'appartenance, d'harmonie et de sécurité qu'elles ne ressentent malheureusement pas toujours en la présence d'une majorité d'hommes.

Parce qu'il est plus difficile de devenir ce que l'on ne voit pas, nous étudiantes, avons besoin de modèles, et bien que le talent et le professionnalisme de nos enseignants puissent nous inspirer, recevoir son éducation de la part de femmes professionnelles du milieu dans lequel nous aspirons à évoluer est une possibilité de s'identifier qui donne bien plus encore confiance en soi. Certaines de nos enseignantes sont de véritables modèles pour nous, qui nous prouvent que notre place dans notre discipline est légitime, que nous avons toutes les chances de parvenir à devenir ce qu'elles sont devenues.

Mais il serait dommage de croire que la présence de plus de femmes parmi nos enseignantes et techniciennes ne bénéficierait qu'aux étudiantes. Toutes et tous mes camarades j'en suis certaine, s'enrichiraient de recevoir l'enseignement de personnes de genres différents. D'ailleurs, faire face à des équipes pédagogiques paritaires ou presque, nous donnerait à tous une vision d'un monde professionnel égalitaire où tous et toutes sont représentés, où il devient normal et habituel de travailler avec des femmes comme avec des hommes, et où l'inverse nous choquerait.

La parité, qui peut paraître simple à mettre en place, évidemment ne l'est pas. Les enseignants partant à la retraite sont progressivement remplacés par des femmes, mais ce n'est pas vraiment un processus qu'il est toujours pos-

sible de respecter. Et surtout, il prend du temps. L'école n'échappe pas au système de notre société, les femmes à de hauts postes à responsabilités, possédant l'expérience qui leur permet d'être embauchées dans une école nationale supérieure ne sont pas encore en grand nombre, en conséquence, notre direction est toujours aussi masculine ...

Tout cela mettra du temps à évoluer, mais j'ai pu constater que si l'on espérait faire avancer les choses plus vite, il convenait d'être de la plus grande vigilance. Lors du CER (Conseil des Études et de la Recherche) du 20 février 2019, une conversation s'engage entre les représentantes de nos enseignant·es et la direction. La conversation tourne autour de la composition des futures commissions de recrutement des enseignant·es, que le directeur a pour ambition de changer pour les rendre plus objectives et ouvertes sur l'extérieur en ajoutant à l'habituelle composition, deux membres appelé·es « personnalités extérieures ». Même si je passerai sur les détails des enjeux de la composition de cette commission, je veux néanmoins rapporter ici les difficultés qu'elle a soulevées sur le sujet qui nous occupe. En effet, cette commission devant se composer de cinq personnes minimum, et les directeurs étant tous deux des hommes, est proposé que la parité de celle-ci soit relative, composée de deux femmes et trois hommes. Il a fallu l'insistance de l'une des enseignantes représentantes pour que l'effectif soit élevé à six, le texte ne précisant pas de maximum, et que la parité puisse ainsi être respectée.

Mais suite aux rappels successifs que les représentantes font lors de ce CER quant à la parité, les voix de deux hommes s'élèveront pour nous expliquer que la parité s'améliore au fur et à mesure, qu'avec le temps ces choses se font toutes seules et qu'il ne faudrait pas être tout le temps dans une telle radicalité. Il fut difficile pour moi à cet instant de garder mon calme, et avec toute ma radicalité, j'ai donc pris la parole pour rappeler à ces messieurs, que comme les discussions précédentes le prouvaient, lorsque nous n'étions pas vigilantes, non, rien

n'avancait. Nous sommes bien conscientes, lorsque nous sommes féministes, des avancées de notre société, mais nous sommes tout autant conscientes des raisons pour lesquelles ces progrès sont réalisés. Ils le sont parce que nous sommes là pour veiller à chaque instant à ce que nos intérêts soient respectés, à ce que notre présence soit évidente, à ce que nous soyons partout les égales des hommes.

Il convient donc d'y être toutes et tous vigilants à tous les niveaux, mais aussi d'établir des statistiques genrées permettant un suivi de ces évolutions. Mais il n'y a pas que la présence effective de femmes dans l'enceinte de l'école à laquelle nous devons veiller.

Plus de femmes dans le contenu de l'enseignement

Dans certains domaines, il est clair que les femmes que l'histoire de l'art et du design a bien voulu retenir ne font pas nombre. Cette année, lors de deux cours différents en compagnie de plusieurs étudiant·es nous discutons avec Roxane Jubert, graphiste et historienne du graphisme puis avec Sandrine Nugue, graphiste et typographe, toutes deux nos enseignantes. Nous évoquons avec elles le manque de typographes femmes dans notre enseignement et elles nous le confirment, elles peuvent compter sur les doigts de leurs mains le nombre de femmes qu'elles sont capables de citer. Pourtant Roxane est historienne, mais aussi féministe, et elle a déjà fait le travail personnel de recherche de ces femmes dont on ne parle pas, c'est donc qu'il est parfois très dur d'en trouver, même lorsque l'on cherche à enseigner le travail des femmes.

Mais je ne veux pas croire qu'il en soit ainsi dans tous les domaines, qu'il ne soit pas possible lorsque l'on est un ou une spécialiste d'une discipline d'aller un tout petit peu plus loin pour les trouver, aussi parce que des structures commencent à se faire connaître pour leur travail sur ce sujet. A l'image de l'association AWARE et de l'initiative « Matrimoine » par l'association « Mouvement H/F Ile-

de-France», Blandine Pelissier et Aurore Evain; il existe aujourd'hui un élan pour la « désinvisibilisation » des femmes, dans tous les milieux mais ici spécifiquement dans celui de l'art.

L'association AWARE travaille à la documentation du travail des artistes femmes pour que leur effacement de l'histoire ne se fasse pas. C'est notamment en participant à enrichir la documentation sur les femmes artistes que lutte AWARE, qui offre de ce fait un outil impressionnant pour trouver un grand nombre d'artistes. Classées par domaines, mouvements, supports et techniques, sujets, pays et périodes de création, ces femmes sont donc rendues accessibles à tous·tes. Baladez-vous sur ces dizaines de pages et vous constaterez avec tristesse que ces artistes nous sont pour beaucoup d'entre elles, inconnues.

On peut regretter cependant le manque d'initiatives en ce qui concerne plus précisément le champ du design. Mais dans mes recherches de typographies dessinées par des femmes, j'ai trouvé intéressants deux projets : alphabettes.org, blog en anglais mettant en avant le travail des femmes dans le champ de la typographie, et typequality.com, plateforme permettant de rechercher et partager des typographies dessinées par des femmes.

L'initiative des Journées du Matrimoine participe de la même volonté de réhabiliter l'héritage culturel apporté par les femmes. L'édition des 15 et 16 septembre 2018 consistait en dix événements visant à « revaloriser l'héritage des créatrices » à travers des visites, des parcours dans Paris sur les traces des femmes autrices, architectes, artistes, etc.

Il est possible donc de s'inspirer ou de s'aider de ces initiatives pour construire des cours dont les références ne sont pas exclusivement masculines, comme c'est encore beaucoup le cas dans nos cours aux Arts Décoratifs, toutes disciplines confondues. Encore faut-il que nos enseignant·es fassent preuve de bonne volonté, et acceptent de remettre leur enseignement en question.

Lucile Encrevé, constate qu'il est en effet difficile, même pour une enseignante féministe et consciente de ces écueils, de construire un cours qui sorte des schémas habituels. En effet, vouloir n'est qu'un début, mais pour sortir de sa propre éducation et construire une nouvelle vision du paysage artistique, il faut repenser profondément la conception de son champ de spécialité et accepter de faire des choix. Elle continue en me faisant remarquer qu'en 2015, année où je passais justement le concours de l'école, cela faisait plus de dix ans que les trois livres proposés n'étaient que des œuvres d'hommes. Faire la remarque à l'équipe des jurys qu'il serait nécessaire d'y être vigilant n'avait pas suffi, en face on soutenait qu'il n'était pas intéressant de faire attention au genre de l'auteur ou autrice, mais plutôt de choisir l'œuvre pour ce qu'elle était. Il est difficile de croire qu'aucun biais dans les mentalités n'ait pu intervenir dans le choix de ces œuvres pour que les trois livres, chaque année sur dix ans soient ceux d'hommes ...

Pour que cela change il a fallu que le directeur des études de l'époque, Emmanuel Fessy, le rende obligatoire. C'est dans cette volonté que devrait s'inscrire notre école, afin d'assurer un enseignement paritaire à ses étudiant·es, et de permettre aux femmes qui se construisent aux Arts Décoratifs de croire en leur avenir et leur légitimité.

Et justement parce que la parité met du temps à se mettre en place, elle ne créera pas à elle seule une culture de l'égalité au sein de notre école. De nombreux aspects de notre scolarité peuvent façonner une culture qui favorise l'égalité de toutes et tous, et cela d'ailleurs pour toutes les différences qui nous caractérisent. Notre enseignement, nos cours et nos pratiques pourraient s'empresdre d'une bien plus grande conscience politique.

Politiser nos réflexions et nos pratiques

Si des sujets politiques et sociétaux sont parfois proposés

par nos enseignant•es, ils ne sont trop souvent que des prétextes pour faire émerger les idées des étudiant•es et se concentrer ensuite sur la forme, rarement des opportunités d'ouvrir des discussions ou de débattre de la société qui nous entoure.

Éduquer des centaines d'étudiant•es chaque année au design sans orienter leur regard vers la société pour laquelle ils vont produire, sans créer de questionnement sur les systèmes et les travers d'une société consumériste, destructrice de l'environnement et encore trop inégalitaire, c'est prendre le risque qu'ils et elles perpétuent ces mêmes travers indéfiniment.

Dans cette idée plusieurs cours de théories à l'Ensad sont d'ailleurs intéressants puisqu'ils abordent concrètement les implications politiques ou sociétales de l'art et du design, ou la politique tout simplement. Pour n'en donner que quelques exemples : *Grandes questions politiques* par Xavier Crettiez, *Identités-Altérités* par Catherine Strasser, *Queeriser, métissage et identités post-Lumières* par Marie Canet, *Fouriéristes, bohèmes, Lebensreform, hippies, biohardcore, survivalistes, punks, anarcho-primitivistes...* par Stéphane Degoutin... Le cours de Marie Canet par exemple, qui aborde les questions de genre, de race et d'histoire en proposant une réécriture de l'histoire de la modernité est fréquenté par une majorité de femmes, mais surtout par une grande diversité de personnes, de différentes couleurs, origines et orientations sexuelles. Ce cours, ainsi que le cours d'histoire de l'art de Lucile Encrevé, considéré par certain•es comme féministe pour la part importante d'artistes femmes étudiées sont la preuve que l'on peut enseigner une histoire différente, plus inclusive et égalitaire.

Ces cours sont de plus en plus nombreux et nous pouvons je pense nous en réjouir. Cependant c'est lors de nos cours de secteur et de la mise en place de projets, que l'application de ces réflexions offertes par nos cours de théories n'est pas particulièrement poussée, encouragée.

Les designers d'aujourd'hui participent à la construction d'un monde. Si nos visions de ce monde restent figées dans une matrice, un système qui perpétue des inégalités telles que celle entre les femmes et les hommes, nous ne feront significativement disparaître ce fossé que dans plusieurs siècles encore. Nous avons besoin d'entraînement, nous avons besoin d'apprendre une gymnastique dès l'entrée à l'école si ce n'est bien plus tôt, de remise en question de toute chose. Quelle qualité plus importante pour un artiste ou un designer que celle de savoir questionner le monde qui l'entoure ?

Je suis persuadée qu'il serait un enrichissement pour toute partie de l'équation, enseignant•es comme étudiant•es, de favoriser des réflexions communes autour de sujets divers, qui pourraient orienter la réalisation de projets novateurs, choquants, subversifs, déstabilisants, révolutionnaires, ingénieux, qui bousculent nos schémas de pensée de quelque manière que cela soit.

De ce fait, la formation des enseignants et enseignantes sur les questions des stéréotypes de genre, des violences sexistes et sexuelles, et leur plus grande prise de conscience sur le sujet, pourraient leur permettre d'aborder sereinement ces sujets lorsqu'ils seront abordés par les étudiant•es, ou lorsque l'enseignant•e choisit de les aborder.

Dans le cadre de certains cours, il est arrivé à mes camarades d'entreprendre d'elles ou d'eux-mêmes de s'orienter vers un sujet féministe pour leurs projets. Certains d'entre eux illustrent ce mémoire.

À l'Ensci, un atelier de projets (ces ateliers sont ce qui occupe le plus clair de la semaine du ou de l'étudiante les ayant choisi), sur le thème du genre et du design a été mis en place cette année. Dans cet atelier les étudiant•es sont accompagné•es par deux designers pour questionner le rapport que peuvent avoir design et genre et la manière dont l'un peut être un levier d'action pour l'autre. Juliette

Printemps, étudiante à l'Ensci m'explique: les étudiant·es travaillent seul·es ou à deux sur des sujets qu'ils et elles ont choisi, comme par exemple «les objets genrés dans la salle de bain», «l'expression des masculinités chez les enfants», «le sport à l'école primaire», «le genre dans les espaces publics numériques», etc. Le sujet de Juliette se porte sur l'éducation aux sexualités. Dans le cadre de leur projet, Juliette et sa binôme ont assisté à l'intervention d'une sage-femme dans une classe de quatrième près de Nancy, et ont rencontré et interrogé la principale de l'établissement et son adjoint. Il est prévu qu'elles rencontrent prochainement une comédienne dont la troupe propose à des établissements scolaires des ateliers de théâtre forum autour du genre, et également une personne en formation au planning familial. Elles étudient leur sujet de manière approfondie pour comprendre les enjeux de la question et proposeront ensuite une première idée de projet. Après l'avoir testé auprès du public concerné elles s'amélioreront et en proposeront une seconde version.

Cette approche de recherche poussée, que sans doute certain·es enseignant·es proposent déjà, engage les étudiant·es à penser un projet ancré dans l'environnement auquel il s'applique, et pour les gens à qui il s'applique.

Favoriser et promouvoir les initiatives étudiantes

En décembre 2016 un groupe d'étudiants et d'étudiantes vendent à une soirée de l'école un fanzine féministe : Les vulvettes Underground. En première page de ce premier numéro on peut lire :

« Est féministe toute personne qui souhaite l'égalité sociale, politique, dans les droits et les devoirs entre les femmes et les hommes. Est féministe celui qui tente de redéfinir les normes de genre et de comportements. » Donc pas une guerre des sexes? Plutôt une colère justifiée contre les injustices construites depuis la nuit des temps envers tout ce qui est «féminin». Faible. Moins desti-

né à un destin génial qu'un porteur de couilles. Moins apte à créer, à comprendre, à faire autre chose que ce qui pourrait la rapprocher de son unique but dans l'existence, procréer et tenir un logis en restant belle le plus longtemps possible. Toutes ces femmes au potentiel incroyable que l'histoire a gentiment oubliées, et a craintes et stéréotypées si jamais elles osaient être indépendantes financièrement. Quel danger !»

Ce texte est écrit par Muriel Cuissard, étudiante en quatrième année Design Vêtement. Elle m'explique avoir intégré le groupe au début de sa deuxième année, motivée par un mail de l'étudiante à l'origine du projet. Bérénice Motais De Narbonne, après avoir rédigé un mémoire sur les femmes dans la bande dessinée, se rend compte de l'importance d'une présence féministe dans l'école. Muriel, déjà très consciente de ces sujets avait l'envie d'être plus active et militante, elle s'intègre donc à l'équipe en prenant la responsabilité de la communication. Quinze à vingt personnes montrent leur intérêt au début du projet mais les débats sur le nom à donner au fanzine en feront partir certain•es qui jugent le nom «Les vulvettes Underground» trop choquant.

En l'espace d'un an deux numéros sont imprimés et vendus à deux euros lors des soirées de l'Ensad. Muriel garde un bon souvenir de l'expérience du travail en groupe, des débats et des discussions provoquées par les sujets abordés et les choix éditoriaux à faire.

Malheureusement certain•es étudiant•es trop occupé•es par leur scolarité ne peuvent pas continuer l'aventure et le fanzine s'arrête après le deuxième numéro. Muriel regrette d'ailleurs que nos nombreux cours ne nous laisse pas assez de temps pour ce genre de projets enrichissants. Le premier numéro avait pour thème l'anti-féminisme et le second l'art et la culture, si un troisième numéro avait pu être réalisé Muriel aurait aimé lui donner le thème du rapport au corps dans l'art.

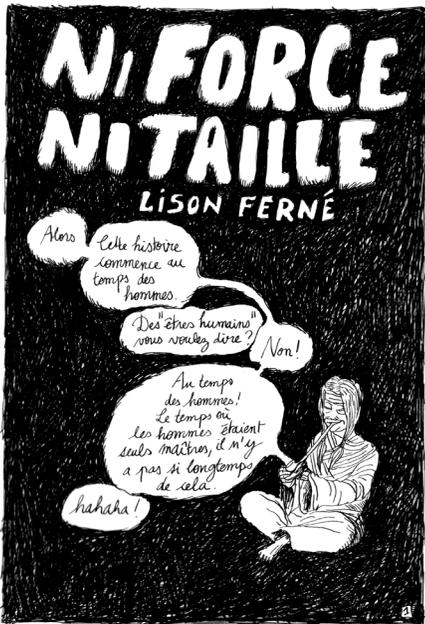
Composé de textes, d'illustrations, de remises en questions, les auteurs et autrices s'expriment librement autour de différents sujets. Muriel note que l'école leur permettait d'imprimer le fanzine gratuitement. C'est ce genre d'initiatives positives qui favorisent la prise de parole et la prise en main de la lutte pour l'égalité par les étudiantes comme les étudiants.

En créant des associations, collectifs, groupes de réflexion, les étudiants et étudiantes peuvent contribuer grandement à l'avancée des mentalités et du mouvement pour l'égalité et contre les discriminations quelles qu'elles soient au sein de l'école. Favoriser et promouvoir ces initiatives par la communication interne et externe à l'école est important pour assurer le succès et la pérennité de ces associations ou groupes, en installant de ce fait un mouvement permanent pour aller plus loin et faire mieux.

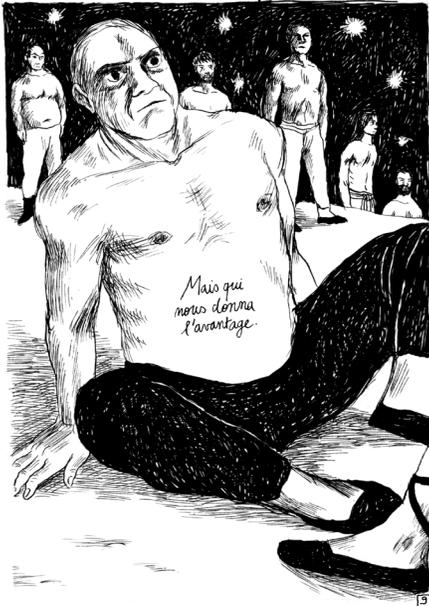
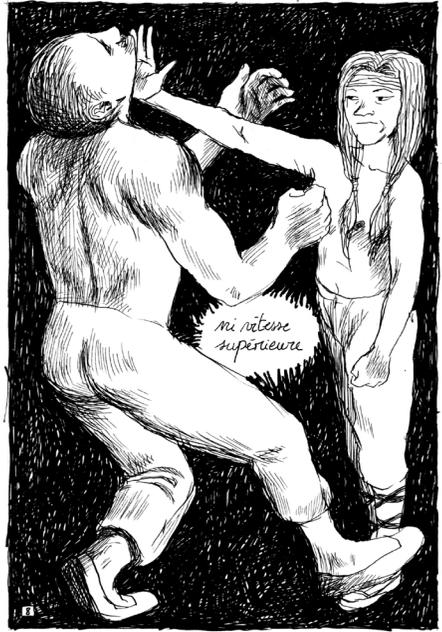
On va le voir, les groupes de réflexion sur ces questions font émerger des idées simples mais importantes, qui ne sont pas si difficiles à mettre en place dès lors que notre direction est à l'écoute. Lors du groupe de travail de la *Charte pour l'égalité des genres*, Julie Lagarde étudiante, Lucile Encrevé et moi-même parlions de livres très utiles aux réflexions sur le genre, l'égalité, le féminisme, et nous avons pensé qu'il serait bon de rajouter à la bibliothèque des ouvrages sur ces termes, qui jusqu'ici manquaient cruellement. Nous avons donc mis en place une liste inspirée de nos lectures et des ouvrages que nous connaissions et une fois proposée à la bibliothèque et augmentée par leurs soins, les ouvrages ont été achetés et une table spécifique leur a été réservée pendant plusieurs mois.

C'est aussi de ces groupes de travail qu'a émergé l'idée de ce mémoire. J'ai vu qu'il était possible de questionner notre direction, d'obtenir d'elle de la coopération et que faire un mémoire comme celui-ci était envisageable. En mars de cette année, lorsque s'organisait le séminaire annuel des directeurs et directrices d'écoles d'enseignement

Les Vulvettes Underground, fanzine numéro 2, par des élèves de l'Ensad, imprimé et distribué en 2017 p. 28 à 40.







supérieur culture du 5 avril, la direction me demande d'intervenir, accompagnée d'Emmanuel Tibloux notre directeur, lors de la table ronde Égalité, accès, diversité. L'idée étant de présenter le travail réalisé à l'école pour l'égalité entre les genres et d'évoquer mes recherches dans le cadre de mon mémoire. Cette opportunité m'a permis de partager mes constatations et également de manifester l'urgence d'agir pour les étudiantes des écoles d'art et de design⁷⁹.

79. Voir annexe 7.

«Pour finir je crois que vous toutes et tous avez le pouvoir, et donc la responsabilité, de faire de vos écoles, non plus seulement des lieux d'enseignements prestigieux, mais aussi des lieux de vie et d'épanouissement pour toutes et tous. Que nos écoles montrent l'exemple, par l'ouverture d'esprit et l'innovation dont savent faire preuve les artistes et les designers.

Concrètement, mon ambition en intervenant auprès de vous était de me faire la voix de mes camarades et consoeurs partout dans vos écoles, pour vous demander de faire plus, toujours plus, de donner la parole aux premières concernées, et d'aller sincèrement à la rencontre de leurs besoins pour que nos conditions changent de manière pérenne, pour que mes successeuses n'aient pas, dans 5 ans, à intervenir devant vous à nouveau.»

À la sortie de cette table ronde la directrice de l'Esad Grenoble-Valence, Amel Nafti m'aborde pour me parler d'une journée sur les discriminations qu'elle organise au sein de son école à destination de ses étudiant·es. Elle veut mettre en avant le travail d'étudiants et d'étudiantes dans d'autres écoles et m'invite donc à intervenir sur les sites de Grenoble et de Valence en compagnie d'un étudiant très investi de la Villa Arson Alexandre Ansel et de trois autres intervenant·es externes spécialisés dans les questions de lutte et de prise en charge des discriminations: Julien Viteau du cabinet Altidem de conseil en diversité

et égalité professionnelle, Anna Bragamova déléguée du défenseur des droits pour l'Isère, et Céline Puig cheffe du Projet Égalité et lutte contre les discriminations pour la communauté d'Université Grenoble-Alpes. Cet événement était une belle occasion d'échanger avec les étudiant·es de ces villes, qui font face globalement aux mêmes défis, et de partager nos expériences. Les étudiants et étudiantes de l'ESAD Grenoble-Valence ont une direction qui comme la nôtre, leur offre une possibilité d'expression qui est une chance particulière à saisir.

À travers cela je me suis bien rendu compte que la promotion, par l'école, de mon travail sur le sujet, a permis de promouvoir mon travail et celui de l'école auprès d'autres institutions et je l'espère d'influencer toujours plus d'action.

Enfin, connaître, répertorier et archiver les différentes initiatives et travaux d'étudiant·es peut permettre de les multiplier et d'aider à leur pérennisation ou leur répétition dans le temps grâce à une génération nouvelle d'étudiant·es motivées.

Sensibiliser à la lutte pour l'égalité de genre

Sensibiliser aux enjeux sociaux et environnementaux participe d'une école plus active et proactive, dont tous les acteurs et actrices agissent de concert pour plus de justice sociale et climatique. On l'a vu le lundi 6 mai dernier lors de la conférence de Philippe Bihouix, ingénieur centralien, auteur d'essais et spécialiste de l'épuisement des ressources minérales. L'amphithéâtre, bondé ce soir-là, a je l'espère montré à notre direction la place importante que prennent ces questions dans l'esprit des étudiants et étudiantes de l'école. Nous cherchons toutes et tous à comprendre le monde qui nous entoure, et sommes beaucoup à nous investir pour le rendre plus juste. Je ne suis d'ailleurs pas la seule cette année à rédiger un mémoire autour d'un engagement précis. Pour n'en donner qu'un exemple, Louise Garric, étudiante en quatrième année Design Graphique réalise un mémoire sur l'engagement

écologique dans la pratique du graphisme. Son travail pourrait en inspirer plus d'un ou une à questionner sa pratique, à découvrir ce qui s'est fait par le passé et à inventer de nouvelles formes d'engagement.

La conférence lors d'un Atelier de Rencontres, de Julie Crenn et Pascal Lièvre, nous a permis de découvrir la plateforme HerStory dont ils sont les créatrice et créateur. Cette plateforme est une mine d'or où chacun et chacune peut trouver non seulement des discours ou interventions de femmes et d'hommes féministes, mais aussi des entrevues avec des artistes divers-es qui répondent à des questions telles que: «Avez-vous vécu ou été témoin d'une assignation de genre associée ou non à celle de race ou de classe envers une pratique artistique, un projet ou une exposition? La question de l'intersectionnalité joue-t-elle un rôle dans votre réflexion et/ou dans votre pratique artistique?» Il fut réellement enrichissant d'en discuter avec ces deux personnalités, de débattre avec d'autres étudiant-es.

Enfin, une sensibilisation aux questions de genre et d'égalité ne serait pas complète sans une vraie communication autour des violences sexistes et sexuelles existantes aujourd'hui au sein de l'école et des peines encourues pour ces actes et propos. Il est temps qu'il soit entendu de toutes et tous qu'un propos sexiste, même considéré comme une blague par son auteur ou son autrice se nomme «outrage sexiste» dans la loi, n'est pas anodin et est passible d'une contravention. Il en irait de même pour des propos racistes, ou autres, qui existent aussi au sein de l'école et qui méritent d'être reconnus. Il pourrait être concrètement proposé aux étudiant-es des projets d'affiches, des workshops autour de ce sujet, nous pouvons être inventifs et profiter de ces moments pour ouvrir de réelles discussions et annihiler des tabous. Donnons le pouvoir aux femmes et autres communautés discriminées d'afficher leurs maux en mots et de dire leur droit à étudier ou travailler en paix à l'Ensad.

Une école inclusive

Créer une école inclusive, c'est inclure en tout endroit une prise en compte des besoins de toutes et de tous. Notre école est un espace public que nous arpentons toute la journée huit mois par an. Ce lieu devrait être un espace des plus confortables qui nous permet de travailler et de créer l'esprit libre. Je veux développer ici plusieurs points, certains pouvant paraître uniquement symboliques, mais qui sont également concrets et importants pour la plupart d'entre nous.

Des protections hygiéniques en accès libre

Au premier semestre 2018/2019, une étudiante de l'école, Pauline Dragon, propose une avancée symbolique et pratique pour le confort des femmes, que pourrait entreprendre l'école. Elle soulève la charge mentale et financière que représente pour les étudiantes leurs menstruations et propose que l'école s'empare de la question pour aller dans le sens des volontés politiques mises en avant par notre directeur lors de son discours de début d'année. Une étude anglaise menée auprès de deux mille cent trente-quatre femmes⁸⁰ montre que le coût des règles monterait jusqu'à quinze euros par mois, si l'on considère uniquement le coût des protections hygiéniques, sans celui des anti-douleurs et autres produits associés. Pauline rappelle aussi la charge mentale que pourrait soulager une mesure telle que celle de l'installation d'un distributeur de protections hygiéniques dans l'école. En effet, avoir à notre disposition ce qu'il nous faut pour nous dépanner lorsque nos règles surviennent ou lorsque nous n'aurons tout simplement plus assez de protections sur nous, pourrait aider considérablement au bien-être mental des femmes dans leurs études.

Au même titre que le papier toilettes ou le savon dont nous avons toutes et tous besoin tous les jours, les pro-

80. MOSS Rachel « Women Spend More Than £18,000 On Having Periods In Their Lifetime, Study Reveals », *The Huffington Post UK*, 3 septembre 2015, [en ligne].

tections hygiéniques pour les règles sont nécessaires à la presque totalité des femmes de cette école toutes catégories confondues (c'est à dire une majorité d'entre nous rappelons-le) cinq jours par mois en moyenne.

Cette idée une fois portée à l'attention de notre direction n'a pas mis longtemps à être discutée et réfléchi, dans l'optique d'être rapidement mise en place. Lors du groupe de travail du 19 décembre 2018 dont l'objectif était de discuter des actions à mettre en place pour appliquer concrètement la *Charte pour l'égalité entre les genres*, ce dispositif a soulevé deux débats. L'un portait sur la gratuité ou non du dispositif, l'autre sur les produits distribués.

Lorsqu'il est évoqué que si une seule des deux protections les plus utilisées devait être mise à disposition, il s'agirait des serviettes hygiéniques, je suis surprise. J'interroge immédiatement la direction sur le bien fondé d'un dispositif qui ne servirait qu'une partie des femmes de cette école, et qui plus est, selon un sentiment que j'ai à ce moment, une très petite partie. On me répond alors que beaucoup de femmes portent des serviettes et que pour une femme habituée à celles-ci il serait plus difficile de porter un tampon, que l'inverse. Je suis d'accord avec ce deuxième point mais je rétorque tout de même que j'ai vraiment la sensation que non seulement le premier point n'est pas juste: beaucoup de femmes et peut-être une majorité portent des tampons, mais surtout qu'une grande partie d'entre elles ne porteraient pour rien au monde des serviettes, même en cas de panne et préféreraient faire le tour de l'école pour trouver une camarade qui leur prêterait ce dont elles ont besoin.

Ce premier débat reste donc en suspens pour un temps, pendant lequel je vais chercher une solution pour montrer à la direction que l'utilisation de ces deux produits est vraiment partagée. Je réalise alors un sondage sur instagram, par l'intermédiaire des «stories» qui permettent de poster quelque chose l'espace de vingt-quatre heures et notamment d'y poser des questions à ses abonné-es. Je

pose la question suivante: «Si vous utilisez l'une ou l'autre de ces protections hygiéniques, laquelle utilisez-vous le plus souvent?». Quarante-deux femmes de ma génération y répondent et les résultats prouvent mon sentiment, il n'est pas si évident que cela qu'une majorité de femmes portent des serviettes, ce sondage dit le contraire: 59% ont voté tampons, 41% serviettes.

Il est clair que ce n'est pas une étude sérieuse par son nombre de personnes interrogées, mais elle m'a suffi à pouvoir revendiquer auprès de la direction le fait que nous devons servir toutes les femmes, sans concession. En l'occurrence, l'étude anglaise nommée plus tôt confirme une répartition presque égale de ces choix de produits: 24% utiliseraient des tampons, 31% des serviettes, et 39% les deux en même temps. Après quelques discussions il me semble avoir convaincu de la nécessité de prendre en compte toutes les femmes.

Le deuxième débat soulevé, lui, porte sur la gratuité et c'est pour moi une question déjà peu discutable, mais lorsque l'on nous expose la crainte principale qu'amène l'idée d'un dispositif gratuit je sors de mes gonds. On craindrait un «effet d'aubaine». Un effet d'aubaine, pour des protections hygiéniques... Si ce dispositif est voué à n'être qu'une décoration honorifique dont il serait préférable que l'on ne se serve pas trop, alors oui, la direction risque d'avoir des frayeurs en voyant que nous nous servons effectivement de ces protections. Mais si nous mettons cela en place pour réellement servir les femmes et améliorer leur confort lors de cet épisode mensuel qu'aucune d'entre nous ne vit de gâité de cœur, alors nous consommerons ces protections à chaque fois qu'elles nous seront nécessaires. Point.

Les protections hygiéniques sont des produits très chers dans le commerce, et il est bien connu qu'elles sont une dépense énorme pour les budgets de toutes les femmes mais surtout des étudiantes. Toujours pas remboursées par la sécurité sociale en France malgré l'activisme au-

tour de cette question, l'Écosse elle, a déclaré en 2018 que des protections hygiéniques seraient fournies gratuitement à toutes les élèves et étudiantes de l'enseignement secondaire et supérieur⁸¹. Comme le soulignait d'ailleurs Pauline Dragon, lors de son Erasmus elle constate que certains restaurants et lieux publics prennent eux-mêmes l'initiative de distribuer ces produits gratuitement, chose que j'ai vu aussi dans plusieurs restaurants de la ville d'Édimbourg en Ecosse.

81. « Les protections hygiéniques seront bientôt gratuites en Ecosse », Le Monde, 30 août 2018, [en ligne].

Ce serait pour moi un acte important et une marque d'engagement que notre école, en tant qu'établissement public prenne les devants sur ces avancées qui peinent à voir le jour. L'Ensad s'honorerait à mettre en place elle-même des mesures qui nous placent nous, femmes des Arts Décoratifs, à égalité avec nos camarades, jusqu'à l'endroit de notre hygiène.

La gratuité donc, parce que nous n'aurions aucun intérêt à faire les choses à moitié et qu'un jour prochain de toutes les façons dans notre pays, ce genre de mesures se généraliseront, justement poussées par les initiatives individuelles d'établissements d'influence comme le nôtre. A l'heure où je finis de rédiger ce mémoire, les dispositifs ne sont pas encore installés, et nous devons rester vigilantes à ce que les grands mots et les engagements pris aillent jusqu'à l'action.

Des toilettes non-genrées

Pour une école réellement inclusive, il convient parfois de penser à de petits détails qui font finalement partie de notre quotidien.

A l'école, dans toutes les toilettes de tous les étages, et comme un peu partout, nos toilettes sont indiquées par des pictogrammes «femmes» et «hommes». Nous avons discuté le caractère sexiste de ces pictogrammes, et de ceux généralement utilisés pour désigner les femmes avec l'un de nos enseignants en Design graphique. Ce-



lui-ci trouvait justement qu'au pictogramme représentant les femmes avec une robe en forme de triangle, ne manquait plus que le cabas de course pour faire un parfait cliché sexiste des femmes. L'on pourrait s'imaginer bien des exercices de cours pour inventer un meilleur pictogramme pour représenter les femmes, mais ayant réfléchi à la question je crois que toutes les différences que nous pourrions trouver pour différencier le schéma d'une femme et d'un homme sont des clichés bien trop sexistes.

Finalement, les corps féminins comme masculins sont aisément représentés par celui communément utilisé pour les hommes : la robe n'est plus depuis longtemps un symbole de l'habit des femmes et nous avons parfois les cheveux courts (là où certains d'hommes les portent longs), mais nos corps humains sont suffisamment similaires pour être schématisés de la même façon. Un pictogramme étant un dessin schématique et symbolique reproduisant le contenu d'un message, il convient de lui faire passer le bon message. Mais un pictogramme différencié selon le genre serait sexiste, et comme je vais l'expliquer ensuite, finalement tout à fait inutile.

Dans le questionnaire que j'ai réalisé, j'ai interrogé mes camarades sur leur accord avec l'idée de supprimer la différenciation hommes/femmes dans les toilettes et la réponse est massivement positive. Non seulement l'immense majorité est pour (79% des sondé·es répondent « oui » et 16% ne se prononce pas)⁸², mais surtout ils et elles soulèvent presque toutes l'inutilité des signes qui indiquent le sexe des toilettes en expliquant que personne ne les respecte.

82. Voir annexe 4.

Contrairement à d'autres écoles ou lieux publics, nous avons à l'Ensad un espace mixte, dans lequel deux toilettes sont présentes, l'une pour femmes, l'autre pour hommes. Nos toilettes ne sont pas constituées d'espaces non-mixtes pour les unes et pour les autres. L'espace de sécurité et de confort, que certaines évoquent dans les réponses au questionnaire, qui les ferait vouloir garder

des toilettes séparées, n'existe pas. Nous sommes de toute manière en contact avec les personnes de l'autre genre. Enlever la différenciation ne changerait donc rien à notre utilisation du lieu ou aux personnes avec qui nous y sommes en contact.

Et justement, c'est bien cette inclusivité totale de tous les genres qu'il conviendrait de créer par cette question. Car si le pictogramme des femmes est sexiste, la différenciation par sexe masculin et féminin est aussi peu incluant pour toute personne ne se reconnaissant pas dans le système binaire des genres ou qui serait en transition, d'un sexe ou d'un genre vers un autre. En effet, le spectre des genres aujourd'hui s'élargit pour inclure des ressentis différents, des manières d'exprimer son genre qui ne correspondent pas aux cases habituellement utilisées dans notre société.

Des établissements d'enseignement supérieur commencent à mettre en place des toilettes de genre neutre, comme l'université de Tours déjà en 2017⁸³. Ce changement est simple, et profondément important pour toute personne que cela soulagerait de ne pas voir questionnée son identité à chaque passage aux toilettes. L'article précédemment cité le rappelle « Pour les personnes qui présentent des identités ou des expressions de genres différentes, la vie au quotidien est une bataille permanente qui est bien souvent invisibilisée... Elles doivent faire face à des situations violentes, au harcèlement et aux discriminations. Des situations simples, comme aller aux toilettes, deviennent de véritables sources de malentendus et de souffrances.»

Dans notre école, qui semble d'ores et déjà ne pas respecter la différenciation genrée des toilettes, on peut imaginer que les personnes transgenres ressentent moins de pression ou vivent moins de discrimination à cet endroit. Mais ce n'est qu'une supposition puisque nous le savons, ce n'est pas parce que personne ne parle, que rien ne se passe. Alors mettre en place des toilettes neutres, qui por-

83. IZARGORRI L., « L'université de Tours ouvre des toilettes non genrées », *Révolution permanente*, 18 septembre 2017, [en ligne].

teraient simplement la dénomination «WC», n'est d'aucune difficulté, et peut garantir une totale inclusion, dans ce lieu du moins.

Un langage inclusif

À la fin du XVII^{ème} siècle, sont instaurées de nouvelles règles dans la langue française, notamment celle du « masculin qui l'emporte sur le féminin », qui laisseront les femmes de côté jusqu'à aujourd'hui. On ne s'adresse plus aux femmes et aux hommes, à l'humanité en somme, mais à l'Homme. Celui avec un grand H qui rappelle que nous, les femmes, ne sommes que la version beta de l'homme. Aux oubliettes les 52% de l'humanité, eux, les hommes, seront le neutre, la norme, l'original. Aujourd'hui dans notre école, de tout côté nous pouvons lire tout un tas de documents qui ne sont encore adressés qu'à nos camarades masculins, à nos enseignants, aux hommes. On parle aux étudiants de leurs enseignants, de leur directeur de mémoire, du titulaire et du suppléant. Est-il nécessaire de rappeler que l'école compte pourtant en 2018/2019, 65% d'étudiantes, 45% de directrices de mémoire⁸⁴ et de 100% de représentantes au CA et au CER élues en 2019. Malgré leur nombre, prêtez attention et vous verrez, rien ne s'adresse à elles.

84. Voir annexe 3.

Eliane Viennot dans *Le langage Inclusif, pourquoi, comment* souligne que des études ont été réalisées et prouvent que lorsque l'on utilise les termes masculins pour parler des hommes et des femmes, la plupart des gens n'imaginent, ne visualisent que les hommes⁸⁵. Quel étudiant•e, en entendant « Vous allez devoir choisir un directeur de mémoire », se créer l'image mentale d'une femme à la direction de son mémoire ?

85. VIENNOT Eliane, *Langage Inclusif : Pourquoi, Comment*, éditions iXe, 2018, p.82.

Eliane Viennot rappelle que la réforme de la grammaire et des noms de fonctions et métiers qui apparaît au XVII^e ne prend pas tout de suite auprès des français et françaises. Elle est à l'origine une lubie de grammairiens masculinistes et n'est pas utilisée par le commun des mor-

tel·les, elle est même trouvée ridicule. C'est au XIX^e siècle, lorsque l'état prend en charge plus largement l'éducation que ces nouvelles règles se généralisent et s'enseignent à grande échelle⁸⁶.

«Chargé d'ancrer la domination masculine dans l'inconscient des élèves, le système scolaire prépare les adultes à la trouver normale.»⁸⁷

Et notre école est une partie de ce système scolaire, de ce parcours d'enseignement qui nous façonne. N'est-elle pas le lieu idéal aujourd'hui pour questionner la langue, la bousculer, la tester? Puiser dans un passé étonnamment plus égalitaire, pour aller de l'avant et construire du nouveau?

Du nouveau pour être plus inclusif d'ailleurs? Pas tant que ça. Si certaines évolutions pour un langage plus inclusif existent effectivement depuis peu, beaucoup de termes féminins que plus personne n'utilise ni ne connaît aujourd'hui existaient déjà trois siècles auparavant.

«Nous savons aujourd'hui, après de longues recherches dans les textes et dictionnaires anciens, que ces lacunes n'existaient pas: tous les termes désignant des activités masculines ont un correspondant féminin aussi vieux que lui, et vice-versa. Dès qu'une activité ou une relation existe, les mots pour en parler sont forgés, parce que c'est une nécessité.»⁸⁸

Il ne s'agirait donc pas de féminiser notre langue, mais de la démasculiniser, en utilisant les termes déjà existants pour désigner la fonction, le titre, ou le grade de quelqu'une. En l'occurrence donc pour en donner un exemple, ne plus utiliser les termes «auteure» ou «professeure» qui à l'oral ne résolvent pas le problème – les femmes derrière ces mots ne sont toujours pas nommées – mais d'utiliser «autrice» et «professeuse», puisque ce sont bien les termes de notre langue. Les

86. VIENNOT Eliane, *Langage Inclusif: Pourquoi*, Comment, op. cit., p.60-61.

87. VIENNOT Eliane, *Langage Inclusif: Pourquoi*, Comment, op. cit., p.63.

88. VIENNOT Eliane, *Langage Inclusif: Pourquoi*, Comment, op. cit., p.22.

termes existaient puisqu'on déclarait même qu'il ne fallait plus les utiliser: «Il faut dire cette femme est poète, est philosophe, est médecin, est auteur, est peintre; et non poétesse, philosophe, médecine, autrice, peintresse, etc.»⁸⁹ On peut noter d'ailleurs qu'en 1865, lorsque Rosa Bonheur se voit remettre la légion d'honneur elle en est nommée chevalière (puis officière en 1894), alors qu'aujourd'hui le terme n'est officiellement pas utilisé au féminin pour les femmes, pourtant bien plus nombreuses qu'alors à la recevoir.

89. Andry de Boisregard en 1689, dans VIENNOT Eliane, *Langage Inclusif: Pourquoi, Comment*, op. cit., p.45. Voir aussi p.51.

Il est heureux de constater que les choses changent à ce sujet, mais elles changent trop lentement, au gré des prises de conscience de chacun et chacune. Encore une fois l'on aimerait du mouvement, et du mouvement rapide. Alors comment l'école peut-elle le mettre en place? Quels sont les freins à cette évolution? Pourquoi n'est ce pas encore fait?

Une circulaire signée du premier ministre Edouard Philippe établit certaines recommandations relatives aux règles de féminisation, et son contenu est problématique à plusieurs points de vue. Elle commence d'abord par rappeler que «le masculin est une forme neutre qu'il convient d'utiliser pour les termes susceptibles de s'appliquer aussi bien aux femmes qu'aux hommes».

Comment, en 2019, est-il encore possible d'écrire officiellement une telle affirmation? Je m'interroge sincèrement quant à la sincérité de toute démarche qui se dirait égalitaire, lorsqu'elle ne remet pas en cause l'idée même du genre masculin comme genre neutre. Comment ne pas voir aujourd'hui l'outrage fait à toute une moitié de la population d'un pays lorsque l'on perpétue l'idée qu'elle est inférieure à l'autre dans la langue que nous utilisons tous•tes alors même que l'on brandit par ailleurs de grandes volontés «féministes».

L'homme n'est pas le neutre, la norme de ma société. Ma société comprend des hommes, des femmes, des per-

sonnes de genres fluides, des transgenres, etc. Les différences variées qui composent le spectre du genre sont d'ores et déjà difficiles à représenter à travers le langage français, si en plus de cela, le genre auquel s'identifie une moitié environ de la population d'un pays n'est pas présent, comment nous sentir concernées par tout énoncé s'adressant à toutes et tous.

La circulaire continue ses recommandations en énonçant plusieurs points à respecter quant aux termes féminins à employer pour les professions, fonctions et titres, ainsi que l'utilisation dès que possible des genres féminins et masculins pour nommer sans préférence de genre. Ouf! Me direz-vous? Oui sauf que non, on déçante à la lecture de la suite, qui invite «à ne pas faire usage de l'écriture dite inclusive, qui désigne les pratiques rédactionnelles et typographiques visant à substituer à l'emploi du masculin, lorsqu'il est utilisé dans un sens générique, une graphie faisant ressortir l'existence d'une forme féminine.» Alors même que les préconisations précédentes faisaient partie de ce que l'on appelle le langage ou l'écriture inclusive, cette circulaire invite à ne pas l'utiliser. On l'aura compris, elle parle en vérité d'une partie de cette forme de langage inclusif : le point médian, ou toute autre forme typographique qui permettrait d'abrèger les mots, verbes, etc, que l'on voudrait accorder à la fois au masculin et au féminin. Sauf que cette forme typographique, qui certes rend l'écriture plus lourde, est essentielle à un langage écrit qui se veut inclusif. Le point médian est contraignant, mais dans les situations où il n'est pas possible de faire autrement, cet outil permet d'abrèger des formules trop longues à l'écrit, et finalement, comme à l'abréviation «2^{ème}» qui ne choque plus personne aujourd'hui, nous nous habitueront au point médian.

La règle de proximité, utilisée par le passé, serait d'un bon secours pour permettre une utilisation moindre du point médian. En effet, elle permet, là où il nous faudrait utiliser le point pour accorder une conjugaison au féminin et au masculin, de n'accorder le participe passé par exemple,

qu'à la dernière chose ou personne citée. Un exemple : « Les étudiants et les étudiantes sont encouragées à utiliser le point médian. » Que l'on peut écrire aussi « Les étudiant•es sont encouragé•es à utiliser le point médian. »

Finalement, puisque certains rechignent à appliquer des circulaires par relents masculinistes⁹⁰, pourquoi nous, par convictions féministes et pour pousser notre engagement jusqu'au bout, ne pourrions-nous pas refuser les aspects d'une circulaire qui ne va pas assez loin pour l'égalité des genres et la représentation des femmes ? Notre école pourrait s'armer de courage et défier l'ordre établi.

Eliane Viennot voit le langage comme l'un des outils à s'approprier pour lutter contre le sexisme : « La réflexion sur le langage est l'occasion d'explorer ces « mentalités » qui résistent aux changements, même les meilleurs, et de comprendre pourquoi elles s'y opposent. Le sexisme qui est dans notre tête n'y est pas entré tout seul ; on l'y a installé par de nombreux moyens - dont celui-là. »

Il me paraît nécessaire que l'école respecte des règles d'inclusion basiques comme celle de s'adresser aux femmes et aux hommes de manière égale. Mais l'inclusion des genres aujourd'hui doit se faire en portant également attention aux personnes transgenres. Si notre langage ne permet pas réellement d'utiliser un genre neutre, ni féminin ni masculin, il est au moins possible de proposer à toute personne s'inscrivant aux Arts Décoratifs de préciser un genre différent de « femme » ou « homme ». Et bien sûr que tout étudiant ou étudiante désirant changer le genre qu'il ou elle a donné à son inscription, puisse le faire sans difficulté, si le cas se présentait.

Les mails que nous recevons, la façon de s'exprimer de l'administration et de la direction à notre égard est importante et il est absurde, dans une école à 65% remplie d'étudiantes, de n'entendre ou de ne lire que des phrases par défaut accordées au masculin.

90. « La haute fonction publique qui s'occupe de rédiger les lois [...] est la plus investie dans la promotion de la domination masculine. [...] Aux étages inférieurs, ce sont toujours des cohortes d'hommes qui dirigent les services des universités, des banques, des grandes entreprises, des mairies, etc., et qui veillaient encore scrupuleusement, il y a quelques années, à ce qu'aucune célibataire ne soit répertoriée sous l'appellation Madame, qu'aucune femme mariée ne soit enregistrée sous son propre nom de famille, qu'aucun titre de quelque importance ne soit décliné au féminin. En quoi une bonne partie de ces gens contreviennent aux circulaires que des Premiers ministres ont signées depuis 1986, et qui précisent que les agentes de la fonction publique doivent être nommées au féminin. Mais les circulaires ne sont ... que des circulaires, justement. » VIENNOT Eliane, *Langage Inclusif: Pourquoi, Comment*, op. cit., p.65.

«L'art de création exige la liberté et la paix.»

Une chambre à soi, **Virginia Woolf**

Conclusion

Voilà ici une partie des questions que je voulais poser, des témoignages que j'ai pu recueillir, des pistes de solutions et d'actions que nous pourrions prendre en main ou améliorer. Cette école, notre école est un lieu d'apprentissage hors du commun, un lieu où nous avons de la chance, où nous sommes encadré·es et accompagné·es par des personnes brillantes et attentives. Il ne m'a pas échappé que nous étudions aux Arts Décoratifs dans un cadre particulièrement confortable. Néanmoins, ce cadre, bien que l'un des meilleurs de France, n'est ni irréprochable, ni exemplaire.

Nul endroit de notre société n'échappe aux violences faites aux femmes, puisqu'elles constituent un système bien huilé, dont fait partie l'institution des Arts Décoratifs de Paris. Notre direction le sait, en prend conscience, en prend acte. Nous la jugerons sur ses actions, et sur ses résultats. Mais pour mes camarades et moi-même, pour les prochaines étudiantes et étudiants qui arpenteront ces murs, j'espère qu'elle gardera à l'esprit que faire advenir l'égalité et éradiquer des violences systémiques prend du temps et que nous ne pouvons plus attendre. La radicalité, qui m'anime et anime nombre de mes camarades dans ce combat contre le patriarcat, est, je crois, nécessaire pour faire bouger les lignes rapidement, pour pousser les murs et briser le plafond qui nous limite. La pondération, dont je fais l'apprentissage, est nécessaire pour que les solutions trouvées soient pérennes. Et pour que plus une seule ligne ne soit franchie sur nos corps et sur nos esprits.

J'en appelle à mes camarades étudiantes et je les supplie de ne plus céder, dans la mesure du possible, aux pressions qui leur sont imposées. À parler, à dénoncer, mais surtout à se soutenir les unes les autres, sans jugement, pour faire front. Nous avons besoin de sororité, d'une atmosphère qui nous encourage à aller les unes vers les autres pour chercher du soutien. Cependant, il serait anti-féministe de remettre cette charge de travail sur nous uniquement. Si nous pouvons parler, les hommes le peuvent aussi. Nombreux sont ceux qui savaient, nom-

breux sont ceux qui se seraient rendu compte s'ils avaient écouté, nombreux sont ceux qui savent aujourd'hui. À ceux-là j'aimerais rappeler qu'ils ont un pouvoir et des privilèges qui leur confèrent la responsabilité d'épauler et de soutenir toute démarche pour l'égalité, de dénoncer tout abus dont ils seraient témoins. Sans prendre notre place dans ce combat, ils peuvent et doivent être à nos côtés.

J'ai évoqué en surface les questions du racisme, des LG-BTQI-phobies, des difficultés de minorités particulières qui font pourtant partie des questions sur le genre. Je n'évoque pas les questions d'égalité salariale qui auraient demandé plus de temps pour être correctement analysées. À tous points de vue, nous pourrions aller plus loin, être plus inclusifs et inclusives, plus égalitaires. Notre école est perfectible à de nombreux endroits et ce mémoire ne se veut pas une liste exhaustive de ce qui existe et de ce qu'il faut résoudre. À l'école sont présentes d'autres violences et d'autres discriminations que je n'ai pas développées ici, mais qui méritent tout autant d'être reconnues.

« Je parle pour de nombreuses féministes, pas seulement pour moi, quand je vous dis que je suis fatiguée de ce que je sais et qu'aucun mot ne peut exprimer la profondeur de ma tristesse concernant ce qui a déjà été fait aux femmes jusqu'à cet instant même, à 14 heures 24 aujourd'hui, ici à cet endroit. »⁹¹

Si j'ai réalisé ce travail, c'est que je ne peux pas faire autrement. Car il est insoutenable, lorsque l'on saisit l'ampleur du sexisme comme système, d'en ignorer les effets: une violence implicite, insidieuse, et une violence physique. Si ce mémoire a une ambition, c'est celle d'ouvrir des discussions, au sein des classes, des promotions d'étudiant·es, des groupes d'ami·es, des personnels enseignants, administratifs, techniques... S'il permet à certains et certaines de mieux comprendre nos besoins et nos droits, et à mes camarades de saisir le pouvoir que nous pourrions avoir toutes ensemble, alors la mission est accomplie.

91. Discours d'Andrea Dworkin, prononcé en 1983 à la Midwest Regional Conference de la National Organisation for Changing Men, à Saint-Paul, état du Minnesota aux États-Unis, dans DWORKIN Andrea, *Souvenez-vous, résistez, ne cédez pas*, éditions Syllepse, 2017.

« Elle vous a dit comment elle est parvenue à la conclusion – dépourvu de poésie – qu’il est nécessaire d’avoir cinq cents livres de rente et une chambre dont la porte est pourvue d’une serrure, si l’on veut écrire une œuvre de fiction ou une œuvre poétique. Elle a tenté de vous exposer honnêtement les pensées et les impressions qui l’ont conduite jusqu’à cette idée. Elle vous a demandé de la suivre tandis qu’elle se précipitait dans les bras d’un appariteur, qu’elle déjeunait ici, dînait là, prenait des livres dans un rayon, regardait par la fenêtre. Tandis qu’elle faisait ces choses, vous avez certainement noté ses défauts et ses faiblesses et jugé de leurs répercussions sur ses opinions. Vous l’avez contredite et avez pu ajouter ou retrancher de ce qu’elle disait tout ce que vous vouliez. Tout cela est comme ce doit être, car, dans une question de ce genre, la vérité ne peut être atteinte qu’en rassemblant une grande variété d’erreurs. »

Une chambre à soi, **Virginia Woolf**

Lexique

Agression sexuelle :

L'agression sexuelle est toute atteinte sexuelle sans pénétration commise sur une victime avec violence, contrainte ou menace. Par exemple, des attouchements. S'il y a eu pénétration, il s'agit d'un viol.

Fiche pratique Agression sexuelle d'une personne majeure du site du service public, du 26 novembre 2018, [en ligne].

Binaire :

Tendance à diviser les êtres humains dans deux camps clairement différents et séparés, et à accepter les rôles de genre typiques (les filles aiment le rose, les garçons le bleu...). Sur le plan personnel, être plutôt binaire (par exemple, une femme traditionnellement féminine, ou un homme traditionnellement masculin) n'est pas un problème si cela convient, mais peut en être un, si cette vision binaire de la société est imposée.

Lexique de l'exposition : « herstory, des archives à l'heure des postféminismes », Maison des arts - Centre d'art contemporain de Malakoff.

Cisgenre :

Le préfixe « cis- » signifie « du même côté », c'est l'antonyme de « trans- ». « Cisgenre » désigne donc les personnes qui ne sont pas trans, les personnes, comme le décrit le [dictionnaire] Merriam-Webster, « dont l'identité de genre correspond au sexe que la personne avait ou qui lui a été assigné à la naissance ». Autrement dit: la vaste majorité du commun des mortels qui n'est pas passée à travers les souffrances et les obstacles que vivent les personnes trans.

LORRIAUX Aude, "Le mot "cisgenre" est entré dans le dictionnaire aux Etats-Unis, tout un symbole", *Slate*, 4 mai 2016, [en ligne].

Culture du viol :

Aujourd'hui, la culture du viol désigne la somme des idées reçues sur les violeurs, leurs victimes et le viol en lui-même. Ces idées, invariablement, ôtent la responsabilité des violeurs, culpabilisent les victimes et invisibilisent le viol.

Extrait de l'entrevue de Valérie Rey-Robert, autrice du livre *Une culture du viol à la française : du troussage de domestique à la liberté d'importuner*, aux éditions Libertalia, pour *Vice*, le 21 février 2019, [en ligne].

Discrimination :

En droit, une discrimination est un traitement défavorable qui doit généralement remplir deux conditions cumulatives : être fondé sur un critère défini par la loi (sexe, âge, handicap...) et relever d'une situation visée par la loi (accès à un emploi, un service, un logement...). À ce jour, la loi reconnaît plus de 25 critères de discrimination. Ainsi, défavoriser une personne en raison de ses origines, son sexe, son âge, son handicap, ses opinions... est interdit par la loi et les conventions internationales auxquelles adhère la France. Est également considérée comme une discrimination -fondée sur le critère du sexe- le harcèlement sexuel, « constitué par des propos ou comportements à connotation sexuelle répétés qui portent atteinte à la dignité et tout comportement, même non répété, qui constitue une pression grave dans le but réel ou apparent d'obtenir une acte de nature sexuelle. »

Féminisme :

Terme qui apparaît en 1872 sous la plume d'Alexandre Dumas ; il désigne un défaut de virilité chez des hommes d'apparence féminine puis il est repris par des femmes pour désigner tout mouvement social qui milite en faveur de la revendication des droits des femmes et de l'égalité des sexes. La première à l'utiliser positivement est la suffragiste Hubertine Auclert (1848-1914). C'est un ensemble de mouvements et d'idées politiques, philosophiques et sociales, qui partagent un but commun : définir, établir et atteindre l'égalité politique, économique, culturelle, personnelle, sociale et juridique entre les femmes et les hommes. Le féminisme a donc pour objectif d'abolir, dans ces différents domaines, les inégalités homme-femme dont les femmes sont les principales victimes, et ainsi de promouvoir les droits des femmes dans la société civile et dans la sphère privée.

Lexique Herstory, op. cit.

Féminisme intersectionnel :

Aussi appelé féminisme inclusif, le féminisme intersectionnel s'appuie sur les travaux de la féministe américaine Kimberlé Williams Crenshaw, la première à avoir popularisé le terme d'intersectionnalité, mais aussi en France sur les écrits de Christine Delphy, Éric Fassin ou Elsa Dorlin. Il a pour objectif de mieux prendre en compte les pro-

blèmes des femmes subissant d'autres discriminations en plus du sexisme, c'est-à-dire les personnes qui subissent plusieurs oppressions en même temps. Ce courant cherche principalement à porter les revendications des femmes non blanches victimes de racisme afin de lutter contre ce qu'il considère être le détournement du féminisme à des fins racistes.

Lexique Herstory, op. cit.

Genre :

Le genre est un concept utilisé en sciences sociales pour désigner les différences non biologiques entre les femmes et les hommes. Si le sexe fait référence aux différences biologiques entre femmes et hommes, le genre réfère aux différences sociales, psychologiques, mentales, économiques, démographiques, politiques, etc. Le genre est l'objet d'un champ d'études en sciences sociales, les études de genre. Condition liée au fait d'être perçu comme un homme, une femme ou comme étant situé entre ces deux pôles, qui est influencée par les aspects psychologiques, comportementaux, sociaux et culturels faisant partie du vécu d'une personne et ce, indépendamment de son sexe assigné à la naissance ou de son sexe biologique.

Lexique Herstory, op. cit.

Genré-e :

Caractéristique de ce qui est défini ou divisé par le genre.

Lexique Herstory, op. cit.

Harcèlement sexuel :

Le harcèlement sexuel est un délit et se définit dans la loi par «des propos ou comportements à connotation sexuelle, répétés qui soit portent atteinte à la dignité d'une personne en raison de leur caractère dégradant ou humiliant, soit créent à son encontre une situation intimidante, hostile ou offensante». Il peut aussi être assimilé à du harcèlement sexuel «toute forme de pression grave (même non répétée) dans le but réel ou apparent d'obtenir un acte sexuel, au profit de l'auteur des faits ou d'un tiers.»

Fiche pratique Harcèlement sexuel du site du service public, du 17 décembre 2018, [en ligne]

Hétérocentrisme :

Attitude basée sur la notion que l'hétérosexualité est la seule orientation sexuelle qui existe ou qui soit valide.

Lexique Herstory, op. cit.

Homophobie :

Dégoût, haine, crainte ou rejet de l'homosexualité ou des homosexuels.

Lexique Herstory, op. cit.

Inclusivité :

Acte de promouvoir, favoriser et défendre l'intégration de minorités. En ce qui a trait aux communautés LGBT, l'inclusivité concerne particulièrement les minorités sexuelles ou de genre.

Lexique Herstory, op. cit.

Identité de genre :

Expérience individuelle du genre d'une personne, qui peut correspondre ou non à son sexe biologique ou assigné à la naissance et qui peut impliquer, avec son consentement, des modifications corporelles, des choix esthétiques ou toutes autres expressions de genre, dont l'habillement ou la façon de se conduire.

Lexique Herstory, op. cit.

Intersectionnalité : Interaction simultanée de plusieurs formes de domination ou de discrimination qui constituent un système d'oppression. L'intersectionnalité souligne les liens qui existent entre les discriminations basées sur le racisme, le sexisme, l'homophobie, le classisme, l'âgisme et le capacitisme, entre autres.

Lexique Herstory, op. cit.

Orientation sexuelle :

Profonde attirance émotionnelle, affective et sexuelle envers des individus du genre opposé, du même genre ou de plusieurs genres, impliquant ou non la capacité d'entretenir des relations intimes et sexuelles avec ces individus.

Lexique Herstory, op. cit.

Outrage sexiste :

L'outrage sexiste est défini par "le fait [...] d'imposer à une personne tout propos ou comportement à connotation sexuelle ou sexiste qui soit porte atteinte à sa dignité en raison de son caractère dégradant ou humiliant, soit

crée à son encontre une situation intimidante, hostile ou offensante.”

Loi n°2018-703, article 15, du 3 août 2018 renforçant la lutte contre les violences sexuelles et sexistes.

Patriarcat :

Le système patriarcal est un système qui utilise soit ouvertement soit de façon plus subtile tous les mécanismes institutionnels et idéologiques à sa portée (le droit, la politique, l'économie, la morale, la science, la médecine, la mode, la culture, l'éducation, les mass média, etc.) pour reproduire cette domination des hommes sur les femmes, de même que le capitalisme les utilise pour se perpétuer.

MICHEL Andrée, *Le féminisme*, collection « Que sais-je ? », éditions Presse Universitaires de France, 1979.

Queer :

C'est au départ une insulte (« bizarre, louche ») désignant les homosexuels aux Etats-Unis, qui est ensuite revendiquée pour désigner des comportements dits « anormaux » c'est à dire non hétérosexuels. Utilisé pour nommer une identité, ce terme concerne la sortie des normes hétérosexuelles, cisgenres et binaires. Il peut constituer une identité de genre, comme genderqueer. Au-delà des identités, queer a aussi une connotation politique, et militante. Se dit aussi d'une personne qui n'adhère pas à la division binaire traditionnelle des genres et des sexualités, s'identifiant à une identité de genre ou à une orientation sexuelle non-conforme ou fluide.

Lexique Herstory, op. cit.

Racisé.e :

Personne non blanche qui souffre de façon continue et/ou systémique du racisme. Sur des plans institutionnels (famille, société au sens large, étude, média, etc), économiques (accès au travail, au logement), interpersonnels et sexuels (entre autres plans).

Lexique Herstory, op. cit.

Sexisme bienveillant :

Le sexisme bienveillant est une attitude sexiste [que le sexisme hostile] plus implicite, teintée de chevalerie, qui a une apparence anodine et qui semble même différencier favorablement les femmes en les décrivant comme chaleureuses et sociables. Néanmoins, en suggérant l'idée que les femmes sont fragiles et qu'elles ont besoin de la protection des hommes, le sexisme bienveillant suggère également qu'elles sont inférieures et moins capables qu'eux.

DARDENNE Benoît et SARLET Marie, "Le sexisme bienveillant comme processus de maintien des inégalités sociales entre les genres", *L'année psychologique*, mars 2012, pages 435 à 463, [en ligne].

Sexisme hostile : Glick et Fiske (1996) définissent le sexisme hostile comme une attitude explicitement négative envers les femmes [...]. Le harcèlement sexuel, l'humour et les remarques sexistes ou encore les violences physiques sont des exemples bien connus d'attitudes sexistes hostiles envers les femmes. Le sexisme hostile correspond donc au sexisme tel qu'on le conçoit traditionnellement.

DARDENNE Benoît et SARLET Marie, "Le sexisme

bienveillant comme processus de maintien des inégalités sociales entre les genres”, op.cit.

Sororité :

Attitude de solidarité féminine.

Larousse [en ligne].

Transgenre :

Une personne transgenre désigne toute personne ne s’identifiant pas au genre qui lui a été attribué à la naissance ou ne souhaitant pas être définie par celui ci. Le terme transgenre est à différencier du terme “transsexuel•le” désignant lui plus spécifiquement une personne ayant effectué la transition médicale lui permettant de faire correspondre son sexe et le genre auquel il ou elle s’identifie. Une personne transgenre peut avoir ou ne pas avoir vécu de transition physique.

Victimation :

Étude des phénomènes criminels qui s’intéresse en premier lieu à la personne des victimes.

Larousse [en ligne].

Bibliographie

Bibliographie

Livres

BACHELIER Jean-Jacques,
Mémoire sur l'éducation des filles, présenté aux États-Généraux,
éditions de l'Imprimerie royale, Paris, 1789.

BONHEUR Rosa,
Ceci est mon testament..., éditions iXe, 2012.

CHICAGO Judy,
Through the flower: Mon combat d'artiste femme, Les Presses
du réel, 2018 [1975].

DWORKIN Andrea,
Souvenez-vous, résistez, ne cédez pas, éditions Syllepse, 2017.

FIELDER Jeannine et FIERABEND Peter,
Bauhaus, éditions Könemann, 2000 [1999]

LESNÉ René,
*250 Illustres, 1767-2017 – De l'École royale gratuite de dessin à
l'École nationale supérieure des Arts Décoratifs-Paris*, éditions
Ar/Dé, 2017.

LESNÉ René (dir.),
*Histoire de l'École nationale supérieure des Arts Décoratifs (1941-
2010)*, éditions Ensad / Archibooks, 2011

MICHEL Andrée,
Le féminisme, collection "Que sais-je ?", éditions Presse
Universitaires de France, 1979.

OCTOBRE Sylvie et PATUREAU Frédérique (dir.),
Normes de genre dans les institutions culturelles, éditions
Presses de Sciences Po, 2018.

RAYNAUD Patrick (dir.),
Histoire de l'École nationale supérieure des Arts Décoratifs (1766-1941), éditions Ensad, 2004

SAUER Marina,
L'entrée des femmes à l'école des Beaux-Arts, 1880-1923, édition de l'École des Beaux-Arts, 1992.

VIENNOT Eliane,
Langage Inclusif: Pourquoi, Comment, éditions iXe, 2018.

WOOLF Virginia,
Une chambre à soi, éditions 10/18, 2001 [1929].

Rapports et Chartes

ENSAD,
Charte pour l'égalité de genres et la lutte contre les discriminations liées au genre et à l'orientation sexuelle de l'Ensad, 2018.

ENSCI-Les Ateliers,
Charte Respect, égalité et parité de l'Ensci-Les ateliers, 2018.

Haut Conseil à l'égalité entre les femmes et les hommes,
Inégalités entre les femmes et les hommes dans les arts et la culture : Acte II : après 10 ans de constats, le temps de l'action (Rapport n°2018-01-22-TRA-031), 2018.

Webographie

Articles

ADÉLIE,

« Les femmes du Bauhaus », *Crap*, 15 février 2019.

www.crapzine.com/2019/02/15/les-femmes-du-bauhaus/

[anon.],

« Les protections hygiéniques seront bientôt gratuites en Ecosse », *Le Monde*, 30 août 2018.

www.lemonde.fr/europe/article/2018/08/30/1-ecosse-premier-pays-a-distribuer-gratuitement-des-protections-hygieniques%5348204%3214.html

BELFOND Samuel,

« De l'école à la galerie, pourquoi les jeunes artistes s'évaporent-elles? », *Manifesto XXI*, 15 décembre 2018.

www.manifesto-21.com/de-lecole-a-la-galerie-pourquoi-les-jeunes-artistes-sevaporent-elles/

DARDENNE Benoît et SARLET Marie,

« Quand le sexisme se veut bienveillant... », *Corps et politique*, 10 mai 2017.

www.corpsetpolitique.noblogs.org/post/2017/05/10/quand-le-sexisme-se-veut-bienveillant/

DARDENNE Benoît et SARLET Marie, « Le sexisme bienveillant comme processus de maintien des inégalités sociales entre les genres », *L'année psychologique*, mars 2012, pages 435 à 463.

www.cairn.info/revue-l-annee-psychologique1-2012-3-page-435.htm

GOULD Charlotte,

« Histoire de l'art et féminisme : la fin d'un oxymore? Les pratiques et théories féministes des années soixante-dix comme héritage » dans LE FUSTEC Claude et MARRET

Sophie, *La Fabrique du genre*, 2008.
www.books.openedition.org/pur/30725?lang=fr°authors

IZARGORRI L.,
« L'université de Tours ouvre des toilettes non genrées », *Révolution permanente*, 18 septembre 2017.
www.revolutionpermanente.fr/L-universite-de-Tours-ouvre-des-toilettes-non-genrees

LUQUET-GAD Ingrid,
« Why have there been no great women artists ? », *Les Inrocks*, 4 novembre 2017.
www.lesinrocks.com/2017/11/04/arts/arts/pourquoi-ny-t-il-pas-eu-de-grandes-artistes-femmes/

MOSS Rachel
« Women Spend More Than 18,000 On Having Periods In Their Lifetime, Study Reveals », *The Huffington Post UK*, 3 septembre 2015.
www.huffingtonpost.co.uk/2015/09/03/women-spend-thousands-on-periods-tampon-tax°n°8082526.html?utm°hp°ref=tw&gucounter=1

MUSÉE DE L'ORANGERIE,
Présentation de l'exposition « Qui a peur des femmes photographes? 1839-1919 » (14 octobre 2015 / 25 janvier 2016) .
www.musee-orangerie.fr/fr/evenement/qui-peur-des-femmes-photographes-1839-1919

NOCHLIN Linda,
« From 1971 : Why have there been no great women artists? », *Art News*, 30 mai 2015.
www.artnews.com/2015/05/30/why-have-there-been-no-great-women-artists/

PAYEN Sophie,
« Quel place les femmes occupent-elles dans l'art? Entretien entre Sophie Payen et Camille Morineau », *Arts visuels en région centre*, 21 juillet 2017.
www.aaar.fr/revue/article/place-femmes-occupent-lart/

Sites

Site de l'association AWARE
www.awarewomenartists.com/

Site du collectif Guerilla girls, Re-eventing the F word:
Feminism
www.guerrillagirls.com/

Site des archives Herstory
www.archivesherstory.com/archives-video-artistes/

Programme des Journées du mariage 2018
[www.matrimoine.fr/programme-ile-de-france-2018/?prettyPhoto\[rel-7962-707464562\]/0/](http://www.matrimoine.fr/programme-ile-de-france-2018/?prettyPhoto[rel-7962-707464562]/0/)

Site du Musée-Château Rosa Bonheur
www.chateau-rosa-bonheur.fr/

Articles de loi

Fiche pratique Agression sexuelle d'une personne majeure du site du service public, du 26 novembre 2018.
www.service-public.fr/particuliers/vosdroits/F33891

Fiche pratique Harcèlement sexuel du site du service public, du 17 décembre 2018.
www.service-public.fr/particuliers/vosdroits/F1043

Vidéos

Arte,
« Les femmes du Bauhaus », dans *Métropolis, le centenaire du Bauhaus*, reportage, 2019.
www.arte.tv/fr/videos/085411-001-A/metropolis/

Kathrin Häfele,
Reportage sur l'exposition « Ideal Standard. Specula-

tions on Bauhaus today.» au musée Zeppelin de Friedrichshafen, Arte, 2018.

www.arte.tv/fr/videos/086641-000-A/exposition-le-maschisme-du-bauhaus/

Les brutes,

Le syndrome du génie masculin, 3 décembre 2018.

www.youtube.com/watch?v=DnqvqE2IRr0

«Rosa Bonheur, une femme libre», dans *Des racines et des ailes: Le goût de l'Île-de-France*, 21 novembre 2018.

www.youtube.com/watch?v=zzIjajEu2uo

Visuelles.art,

Entrer, rester, être reconnue: les conditions de féminisation des mondes de l'art, 2018.

www.youtube.com/watch?v=KiPivjAkrLs&feature=youtu.be

Podcast

Grace Ly et Rokhaya Diallo,

Kiffe ta race, épisode 3 « La geisha, la panthère et la gazelle », produit par Binge Audio.

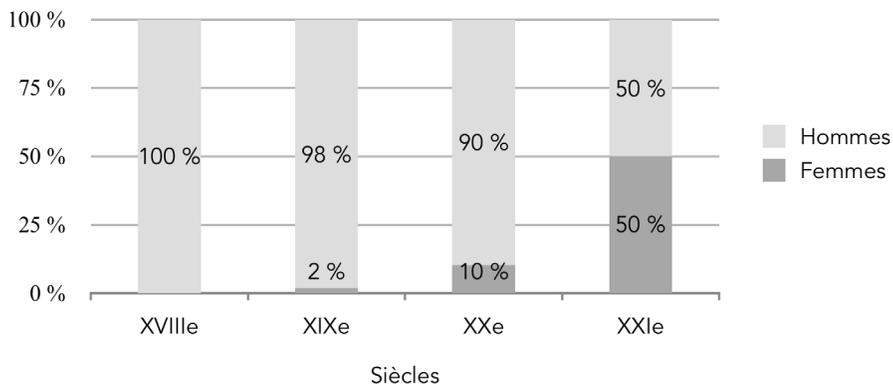
www.binge.audio/la-geisha-la-panthere-et-la-gazelle/

Annexes

Annexe 1

Présence des femmes dans

LESNÉ René, *250 Illustres, 1767-2017 – De l'École royale gratuite de dessin à l'École nationale supérieure des Arts Décoratifs-Paris*, éditions Ar/Dé, 2017.



Annexe 2

Concours

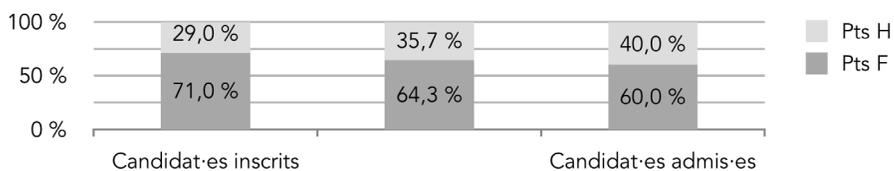
Concours première année

Détails de l'année 2017

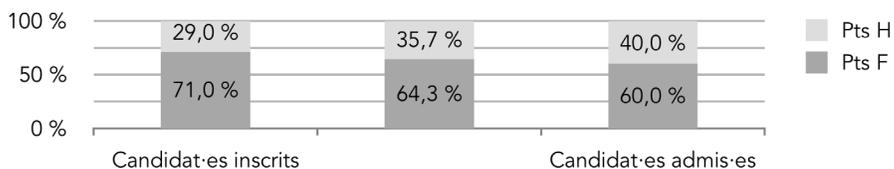
2017	Nombre total	Nombre femmes	Nombre hommes	Pourcentage femmes	Pourcentages hommes
Candidat·es inscrits	2052	1510	542	73,6%	26,4%
Candidat·es admissibles	350	211	139	60,3%	39,7%
Candidat·es admis·es	80	47	33	58,8%	41,3%
Évolution pourcentages femmes				-14,8%	+14,8%
Pourcentage d'admis·es sur les inscrites				3,1%	6,1%

Chiffres des années 2014 à 1018

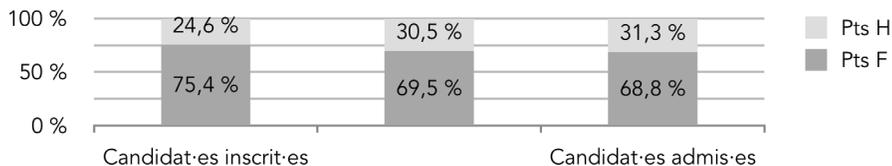
2014



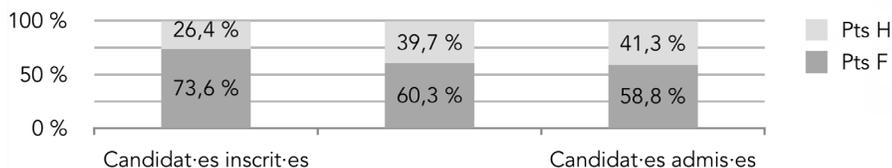
2015



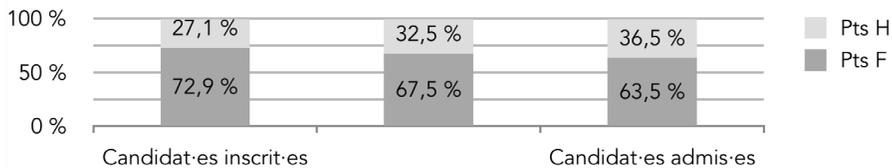
2016



2017

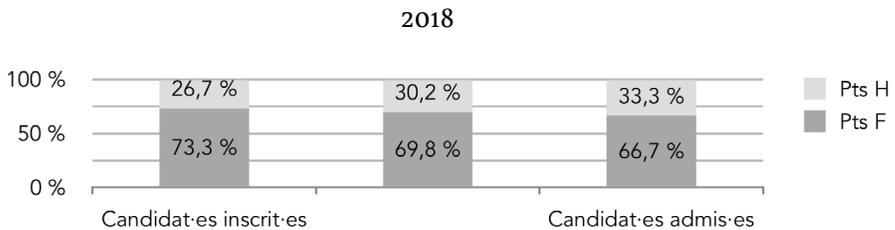
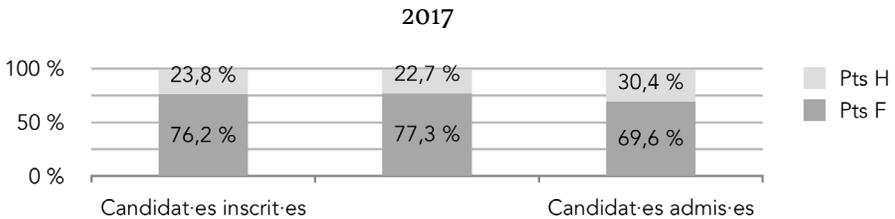


2018



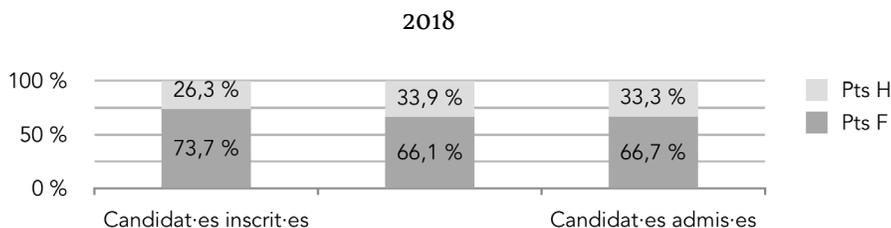
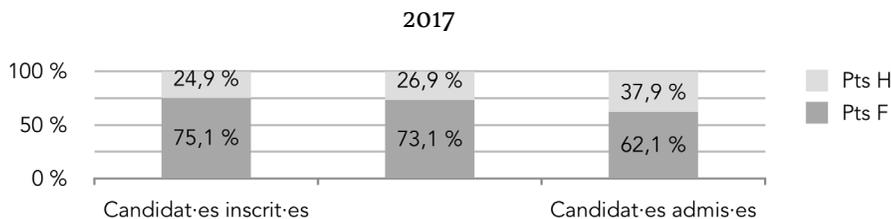
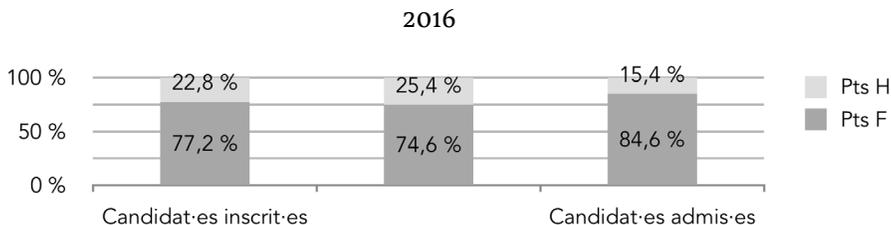
Concours deuxième année

Chiffres des années 2015 à 2018



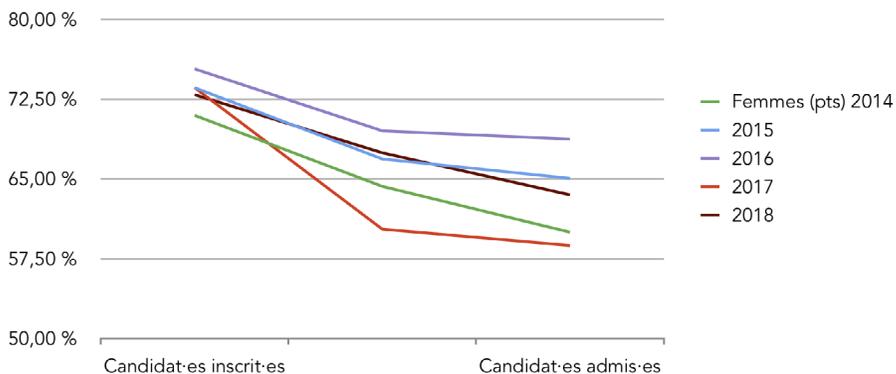
Concours quatrième année

Chiffres des années 2015 à 2018

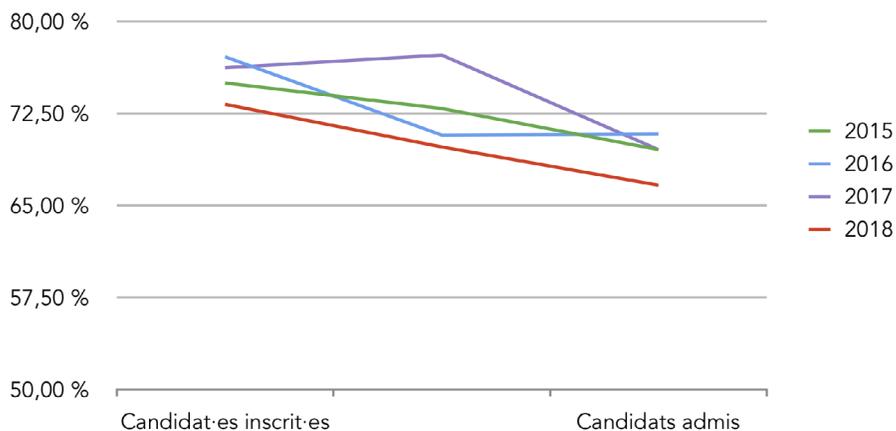


Proportion de femmes au cours du processus d'admission

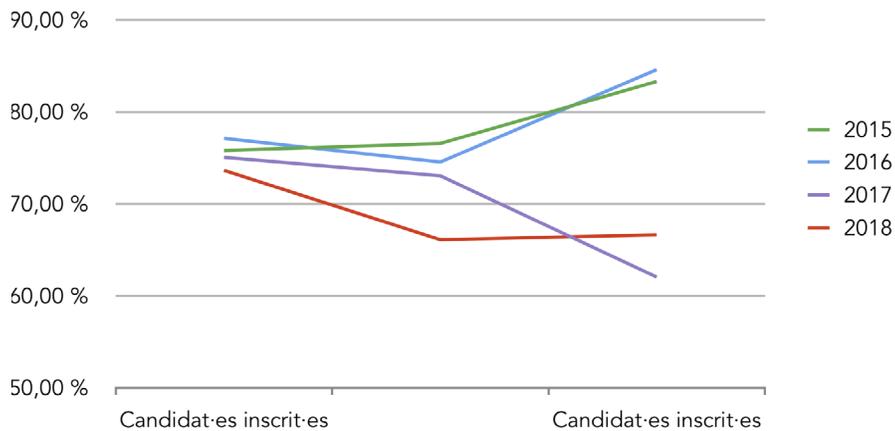
Concours de première année de 2014 à 2018



Concours de deuxième année de 2014 à 2018



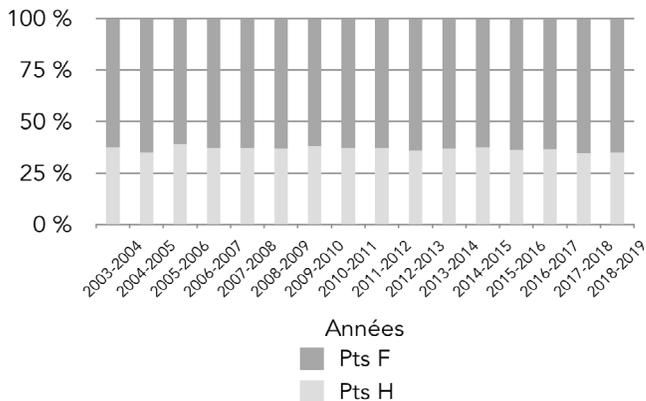
Concours de quatrième année de 2014 à 2018



Annexe 3

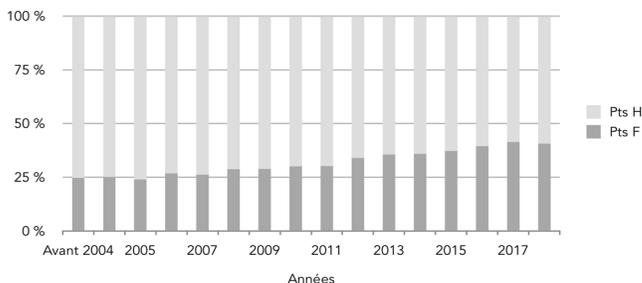
Démographie

Proportion de femmes et d'hommes par promotion de 2003 à 2019

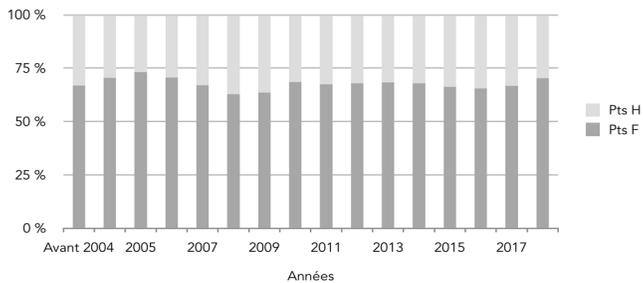


Proportion de femmes et d'hommes dans le personnel de 2004 à 2018

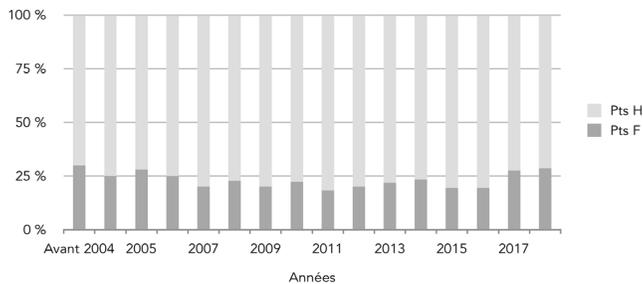
Le personnel enseignant



Le personnel administratif et de surveillance



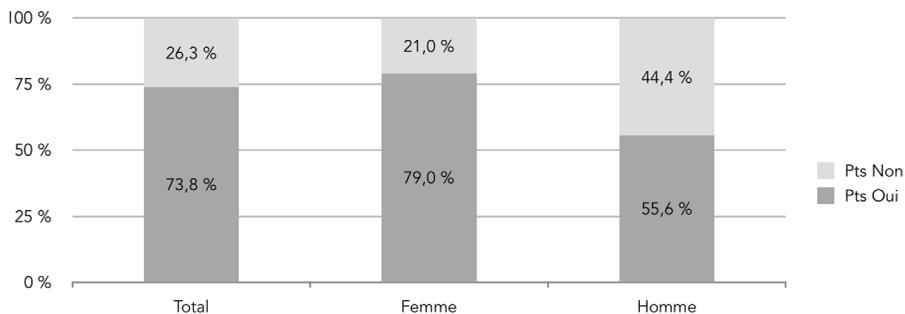
Le personnel technique



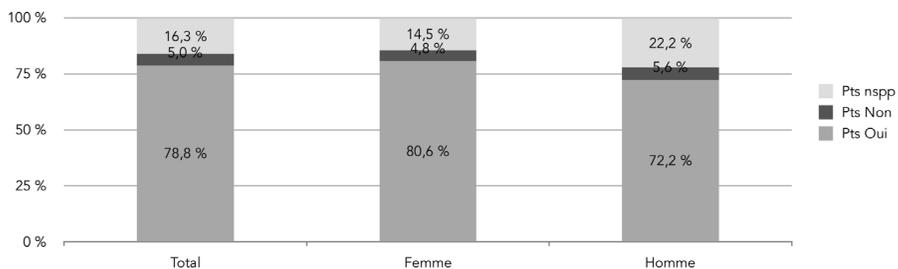
Annexe 4

Questionnaire

As-tu déjà ressenti du sexisme de la part de tes enseignant·es ou technicien·ne·s pendant des cours ou ton travail en ateliers ?



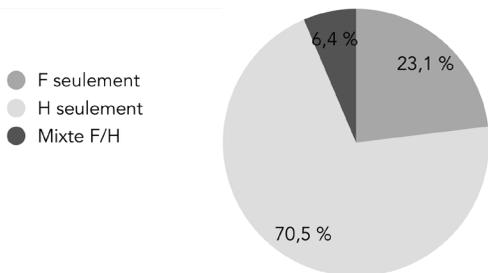
Serais-tu d'accord avec une suppression de la différenciation femmes/hommes dans les toilettes de l'Ensad ?



Annexe 5

Démographie Cours

Répartition des hommes et femmes de la dispense des cours de studios



Répartition des heures dispensées par des hommes et des femmes en Design Graphique



Annexe 6

Fiche juridique relative à l'obligation des personnes travaillant à l'Ensad de dénoncer les délits et crimes sexuels rédigée

1- Les personnes travaillant à l'Ensad sont considérées comme fonctionnaires.

En droit pénal, le terme de fonctionnaire est entendu de façon large. Il inclut les fonctionnaires titulaires, fonctionnaires stagiaires, agents contractuels, vacataires.

2- Les fonctionnaires sont soumis à l'obligation prévue à l'article 40 alinéa 2 du Code de Procédure pénale

a- La dénonciation

Cet article dispose que: «Toute autorité constituée, tout officier public ou fonctionnaire qui, dans l'exercice de ses fonctions, acquiert la connaissance d'un crime ou d'un délit est tenu d'en donner avis sans délai au procureur de la République et de transmettre à ce magistrat tous les renseignements, procès-verbaux et actes qui y sont relatifs».

Les personnes travaillant à l'Ensad ont donc l'obligation de dénoncer tous les crimes et délits dont elles peuvent être amenées à avoir connaissance à l'occasion de l'exercice de leurs fonctions, même si les faits commis ne relèvent pas de leur champ de compétence. Les contraventions sont exclues du champ d'application de ces dispositions.

La dénonciation est définie comme l'acte par lequel un tiers, qui n'a pas été victime d'une infraction, la porte à la connaissance des autorités de police ou de justice. Elle est à distinguer de la plainte, qui émane, elle, de la personne lésée par l'infraction ou de ses ayants cause.

Ainsi, en matière de violences sexistes et sexuelles, relèvent du cadre de l'article 40-2 du CPP les faits pouvant relever de l'agression sexuelle (délit) et du viol (crime).

b - Moment et forme de la dénonciation

Le Code de procédure pénale dispose, nous l'avons vu, que la personne tenue à dénonciation doit en donner avis « sans délai » au procureur. Cette expression est entendue comme signifiant « sur-le-champ » pour reprendre l'expression de l'article 29 du code d'instruction criminelle, ancêtre du code de procédure pénale.

Aucun formalisme n'est imposé par le code de procédure pénale. La dénonciation peut, dès lors, être déposée par courrier au procureur de la République territorialement compétent ou à un agent de police judiciaire par déclaration orale au poste de police le plus proche.

c - Prévenir sa hiérarchie

Il est bien évidemment toujours préférable de prévenir sa hiérarchie. Mais attention. La personne considérée au titre du Code pénal comme fonctionnaire n'est déliée de l'obligation de dénonciation que si son supérieur a accompli correctement cette tâche. Il en ressort que, face à une abstention de son supérieur hiérarchique, le subordonné pourra voir sa propre responsabilité engagée.

d. Sanctions en cas de manquement à l'obligation de dénonciation

L'obligation découlant de l'article 40-2 du CPP est une obligation de résultat. L'information doit parvenir à la justice. L'agent public qui méconnaîtrait cette obligation peut faire l'objet :

- d'une sanction pénale :

Ainsi, l'article 434-1 du code pénal prévoit que la non-dénonciation d'un crime dont il est encore possible de préve-

nir ou de limiter les effets constitue un délit qui pourrait donner lieu à l'engagement de poursuites. Ce délit est puni de trois ans d'emprisonnement et de 45 000 € d'amende. L'article 223-6, alinéa 1er punit le fait de ne pas secourir la personne agressée quand on peut le faire sans risque pour soi-même.

Le comportement de l'agent s'étant abstenu de dénoncer peut également revêtir la qualification de complicité.

- d'une sanction disciplinaire

Sanction disciplinaire, les agents publics peuvent faire l'objet de sanctions disciplinaires pour avoir manqué à l'obligation de dénonciation de l'article 40 du code de procédure pénale.

Il est précisé que la mise en œuvre d'une procédure de sanction disciplinaire n'est pas subordonnée à la mise en œuvre d'une action pénale dirigée contre l'agent ayant commis une faute.

Anaïs Leleux
Cabinet 17•91 Conseil et Formation

Annexe 7

Prise de parole d'Alexandra Piat, étudiante en 4^o année Design Graphique Multimédia à l'Ensad.

Table ronde «Accès, diversité, égalité» du séminaire des directrices et directeurs d'écoles d'art supérieures culture, 5 avril 2019.

Je m'appelle Alexandra Piat, je suis étudiante en 4^{ème} année Design Graphique Multimédia à l'Ensad. Je suis aussi militante féministe. Dans le cadre de mon mémoire cette année je m'intéresse de près à mon école et à la lutte à mener en son sein pour l'égalité entre les femmes et les hommes, contre les stéréotypes de genre, et contre les violences sexistes et sexuelles.

Mon implication concrète sur ces questions à l'Ensad a commencé l'année dernière, lors de la mise en place d'un groupe de travail pour l'élaboration de la charte pour l'égalité de genre demandée par le ministère. Rapidement, il m'a paru évident que l'étendu du travail à accomplir méritait une réflexion large et j'ai décidé d'orienter mon mémoire sur le sujet, de prendre notre école comme terrain d'étude pour la construction d'un espace de vie scolaire égalitaire pour toutes et tous.

J'en profite pour remercier ma direction, Emmanuel Tibloux, Simon Garcia et Julien Bohdanowicz de m'aider sur ces questions presque tous les jours et de me donner la parole pour partager avec vous ce travail.

Je tiens à préciser pour commencer que l'Ensad n'est pas un cas particulier, nos écoles sont ancrées dans les mêmes schémas que ceux de la société, vous pouvez donc être certaines et certains que les expériences que mes camarades vivent au sein de notre école ont assurément existé au sein de la vôtre. Par contre, les écoles d'art sont différentes d'une fac de droit ou d'une école de commerce. Un ou une

étudiante en école d'art, d'architecture, de design, côtoie le personnel encadrant tous les jours, de manière individuelle parfois, et sur de longues périodes. Nous sommes aidées par des techniciens et des techniciennes, nous avons des rendez-vous de projets avec nos professeurs, etc. Tous ces contacts donnent l'occasion de créer une relation avec ce personnel, plus poussée que dans n'importe quelle fac.

Ce personnel encadrant a donc un grand pouvoir et une grande implication dans nos vies à l'école. Un grand pouvoir impliquant de grandes responsabilités, il en va selon moi de leur mission de s'assurer que leur comportement ne cause pas inconfort, malaise, intimidation ou humiliation. Et pourtant, au travers des témoignages que j'ai recueilli, on s'aperçoit très nettement que ce n'est pas toujours le cas, que des étudiantes parce qu'elles sont des femmes, sont nombreuses à vivre des situations qui les dépassent, qui gênent le bon déroulement de leur scolarité et qui n'ont pas lieu d'être ni au sein de l'école ni ailleurs.

Concrètement, mon école, vos écoles, sont peuplées d'une majorité écrasée. Nous sommes plus nombreuses, ici à l'En-sad nous sommes cette année 65% de l'effectif étudiant, pourtant nous ne sommes pas mieux respectées que dans le reste de notre société.

Dans l'ère post MeToo que nous traversons aujourd'hui, il faut je pense que nous acceptions toutes et tous de regarder les choses en face et de poser les mots sur la réalité des conditions des femmes artistes et des étudiantes du monde des arts et du design. Mes camarades, et je me répète, très certainement vos étudiantes, bataillent pour leur apprentissage dans un environnement qui leur est parfois hostile. Cela me paraît important de préciser, que la misogynie assumée, le sexisme, le harcèlement, les propos et gestes déplacés, dans l'énorme majorité des témoignages que j'ai reçus, proviennent de nos enseignants et techniciens.

C'est cette relation de hiérarchie, qui pose un problème particulier car elle scelle un tabou sur les violences que

nous subissons. Comme dans tous les autres milieux d'études ou de travail, ou même au sein de la famille, lorsque les femmes subissent des violences elles sont muées par la position de pouvoir de leurs harceleurs ou agresseurs. Même la simple remarque sexiste ou misogynne est difficile à dénoncer quand son auteur est notre enseignant pour une ou plusieurs années. Imaginez pour des violences plus graves.

En plus des violences claires et condamnables, les femmes du monde de l'art, comme dans d'autres domaines souffrent d'une invisibilisation systémique. Nos enseignantes sont moins nombreuses, nos enseignants ne font clairement pas tous les efforts nécessaires pour intégrer à leurs références des artistes femmes, qui existent pourtant bel et bien.

Encore cette semaine, une élève de ma classe me disait avoir remarqué que parmi les 25 artistes que son enseignant avait cités lors d'un cours, 25 étaient des hommes-blancs-hétéros. Lorsqu'elle a voulu gentiment lui faire remarquer, il lui a répondu «Vous ne seriez pas en train de m'accuser de sexisme quand même?». À cet enseignant je répondrais personnellement que oui, bien sûr, il est sexiste, comme nous le sommes tous et toutes. Nous devons remettre en question nos habitudes, nos schémas de pensées, nos constructions sociales.

Il faut je crois pour cela accepter de se former sur ces questions, de porter une attention particulière à la présence des femmes dans notre enseignement, à la parité partout, de changer son langage pour s'adresser à toutes et tous. Il faut créer de nouvelles manières non seulement d'accueillir les victimes mais aussi de favoriser leur prise de parole, nous devons également d'être novateur sur les questions de bien-être des femmes dans nos espaces publics.

Pour ce faire l'Ensad, et sans doute certaines de vos écoles sont lancées sur une voie qui me donne de l'espoir. Nos premières formations ont eu lieu ce lundi, bientôt je l'es-

père des procédures plus claires et directes seront mises en places pour les victimes et j'ai pu constater par moi-même que notre direction savait avoir le comportement adéquate face à des victimes de harcèlement. Petit à petit l'école s'adresse aux étudiantes, aux enseignantes, aux directrices de mémoire et aux techniciennes dans son langage. J'apprécierais personnellement que la démarche soit plus généralisée, officielle et obligatoire, et que l'on utilise le point médian partout où l'on ne peut pas faire autrement, pour mettre un terme au masculin comme neutre. La dernière initiative et non des moindres est celle de l'installation prochaine de distributeurs de protections hygiéniques gratuites dans l'école, dans la lignée de l'Écosse par exemple qui en a déjà fait une réalité pour toutes ses écoles secondaires et supérieures.

Pour finir je crois que vous toutes et tous avez le pouvoir, et donc la responsabilité, de faire de vos écoles, non plus seulement des lieux d'enseignements prestigieux, mais aussi des lieux de vie et d'épanouissement pour toutes et tous. Que nos écoles montrent l'exemple, par l'ouverture d'esprit et l'innovation dont savent faire preuve les artistes et les designers.

Concrètement, mon ambition en intervenant auprès de vous était de me faire la voix de mes camarades et consœurs partout dans vos écoles, pour vous demander de faire plus, toujours plus, de donner la parole aux premières concernées, et d'aller sincèrement à la rencontre de leurs besoins pour que nos conditions changent de manière pérenne, pour que mes successeuses n'aient pas, dans 5 ans, à intervenir devant vous à nouveau.

Merci

Merci à ma directrice de mémoire, Lucile Encrevé, pour son accompagnement efficace et militant.

Merci à Martine Eberhardt et Julien Bohdanowicz de m'avoir fourni les données nécessaires à l'élaboration des statistiques. **Merci** à Simon Garcia, pour sa patience, sa réactivité et son amitié. **Merci** à Emmanuel Tibloux de lier la volonté à l'action et de la confiance qu'il offre aux personnes concernées.

Merci à Julie Crenn, Samuel Béguin, Juliette Printemps, Muriel Cuissard et Anaïs Leleux pour leur contribution.

Merci à Sandrine Nugue pour ses conseils et de m'avoir permis d'habiller mon texte de ses typographies.

Merci aux 80 étudiantes et étudiants qui ont répondu à mon sondage. **Merci** à Charlotte Attal, Camille Boubals et aux membres des Vulvettes Underground d'illustrer l'engagement des étudiantes de l'Ensad. **Merci** à mes camarades et particulièrement à Louise, Martha et Paul pour leur amitié, leur soutien, et leur aide précieuse.

Merci à Guillaume pour son travail des statistiques et son soutien quotidien. **Merci** à mon père pour sa relecture scrupuleuse et à mes parents, pour l'apprentissage de la pondération, et de tout le reste.

Colophon

Achevé d'imprimer à
l'Ensad en mai 2019,
sur un papier
Arcoprint Milk.

Composé avec l'Infini
et la Ganeau dessinées
par Sandrine Nugue.

Relié à la main avec
l'aide de Louise Garric.

